

LES DANGERS DE LA SYMPATHIE;

LETTRES de Henriette de Belval,
au Baron de Luzi, & de diffé-
rentes personnes qui ont eu part
aux principaux évènements de sa
vie; rédigées & mises au jour
par M. N*****.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES;

Et se trouve A PARIS;

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire,
rue S.-Hyacinthe, place S.-Michel.

M. DCC. LXXXV.

* 76-290

THE DANGERS

11

[illegible]

AVERTISSEMENT.

JE n'ai pas besoin d'affurer que ces Lettres ont été réellement écrites par les personnes dont je publie la correspondance : la vérité & le naturel qu'on y remarquera attesteront assez qu'elles ne sont point l'ouvrage de mon imagination. Aussi n'ai-je d'autre mérite que d'en avoir retranché les longueurs, referré & retouché le style en quelques endroits, & d'avoir supprimé ou considérablement abrégé celles qui m'ont paru inutiles.

Malgré les soins que j'ai pris pour me rendre digne de la confiance qu'ont eue en moi des personnes

estimables, je crains qu'on ne trouve encore des choses superflues. Mais l'amour & les diverses passions dont ils étaient animés, n'éclatant en liberté que dans leurs missives, il n'est point étonnant qu'ils se livrassent sans réserve à la douceur de ces entretiens. J'ai donc dû toucher avec beaucoup de ménagement à ce langage énergique des passions qui s'expriment avec d'autant plus d'abondance, qu'elles se font vivement sentir.





LES DANGERS

D E

LA SYMPATHIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Henriette de Belyal à Sophie de Monjul.

ME voici depuis deux jours, chère Sophie, dans le sein de ma famille ; mais ce n'est pas sans le plus vif regret d'être séparée d'une amie telle que toi. Tu as vu tout ce qu'il m'en a coûté pour te quitter. L'idée d'aller joindre mes parens ne m'empêchait pas de sentir dans toute son amertume la douleur de notre séparation. Mes parens m'étaient inconnus, & j'éprouvais depuis long tems les charmes de ton commerce & les douceurs d'une amitié sincère.

I. Partie.

A

Habituée dès l'enfance à te confier mes plus secrètes pensées , je continuerai , mon amie , à te faire lire dans mon cœur.

En arrivant dans la maison paternelle , je trouvai ma sœur , M^{me}. d'Etanges , & son mari , avec mes deux frères. Ils parurent me voir avec plaisir ; mais un demi-quart d'heure après , M^{me}. d'Etanges se leva pour aller à l'Opéra , en s'excusant de cette prompte retraite sur ce qu'elle étoit attendue. Mon frère aîné , que dorénavant j'appellerai le Marquis , lui proposa de l'accompagner , prétextant aussi d'avoir donné parole de s'y rendre. Pour M. d'Etanges , il me demanda la permission d'aller voir une antique qu'on lui avoit beaucoup vantée. Enfin , ma chère , il ne resta plus que ma mère & le Chevalier , qui sembla vouloir me faire perdre de vue , par toutes les amitiés dont il me combla , l'empressement des autres à me quitter. Pour ma mère , je ne fais si elle fut cho-

quée du prompt départ de ma sœur, mais elle commença par me dire qu'elle espérait que je ne suivrais point un tel exemple, qu'il n'y avait point de femme plus dissipée; qu'elle était sans cesse entourée d'une foule de petits-mâîtres; qu'on la voyait par-tout; qu'elle avait la fureur de se montrer, comme si elle était bien jolie. — Ce ne sont pas là les leçons que je lui ai données, continua-t-elle; avant son mariage elle n'était jamais sortie que pour se rendre à l'Eglise. — Et c'est précisément, lui dit le Chevalier en l'interrompant, ce qui lui inspire aujourd'hui ce goût excessif pour le monde. Si vous ne l'aviez pas si fort gênée & que vous lui eussiez accordé la liberté qu'on doit laisser à une jeune personne, elle ne se livrerait point à la dissipation avec cette fureur. — Ma mère répondit qu'elle aurait vingt filles à élever, que les raisons du Chevalier ne la feraient pas changer de méthode, parce qu'elle ne voulait point avoir à

se reprocher devant Dieu l'inconduite de ses enfans. Elle ajouta qu'elle était malheureuse par eux sans que ce fût aucunement sa faute. — Ma seule espérance, poursuivit-elle, en s'adressant à moi, est que vous profiterez mieux de mes avis & de mon exemple. Laissez votre frère & votre sœur s'égarer dans le monde, puisqu'ils le veulent absolument; mais gardez-vous bien de les imiter. — Je fus embarrassée pour lui répondre, car je ne suis guère dévote & moins encore dissimulée. J'eus recours à ces propos vagues qui ne disent rien, & je lui répondis, en fille soumise, que je me ferais toute la vie un devoir de suivre ses conseils. Le reste de la soirée se passa à entendre ses sermons; mon frère bâillait; moi, je crus être encore auprès de nos Religieuses; & peut-être que l'illusion eût été complète, si je n'eusse été séparée de ma Sophie.

Tu vois, ma chère, par ces détails, que la vie que je vais mener ne

fera pas fort agréable. Plus d'une fois je regretterai mon Couvent. L'amitié y répandait sur mes jours un charme inexprimable. Hélas ! rien ici ne pourra me dédommager de la perte de ma Sophie. Pour me consoler de notre séparation, tu me vantais les amusemens de Paris ; mais ils ne servent qu'à me faire éprouver le supplice de Tantale, je suis au milieu des plaisirs & je pémis d'ennui.

Toute la famille me paraît bien consolée de la mort de mon père. Je crois que je suis celle qui ai donné le plus de larmes à sa cendre, malgré que je n'eusse pas beaucoup à le regretter. Mais l'idée de perdre celui dont je tenais la vie, m'affligeait involontairement, & me faisait oublier qu'il avoit voulu empoisonner cette même vie, en essayant de m'attacher au Cloître par des vœux qui répugnaient autant à mon esprit qu'à mon cœur. Je l'excusais sur ce qu'il ne connaissait pas l'éloignement insurmontable que j'en avais, & sur l'ambition

assez ordinaire d'enrichir un de ses enfans au préjudice des autres. Enfin je m'en prenais bien moins à lui qu'à l'usage barbare d'élever ses enfans loin de la maison paternelle. Comment pourrait-on les aimer, quand on ne les connaît presque pas ?

Je finis ma longue missive, en assurant ma Sophie qu'elle peut toujours compter sur la plus tendre amitié.

LETTRE II.

Sophie à Henriette.

NOTRE séparation, chère Henriette, m'est tout aussi pénible à supporter qu'elle peut t'être sensible. Je ne puis plus me souffrir dans mon Couvent. J'ai perdu avec toi le seul dédommagement que j'avais de l'ennui mortel dont m'accablent les Béguines, le plaisir que nous avions à nous moquer d'elles ensemble.

Il me paraît, par ta lettre, que tu

n'as fait que changer de Couvent. Je te plains , ma pauvre amie ; & même ta tante l'Abbesse te plaint aussi. Elle m'a dit qu'elle s'était bien attendue à l'en-nui que tu aurais près de sa sœur ; mais qu'elle l'avait engagée à te reti-rer du Couvent , pour lui ôter la fan-taisie de te faire prendre le voile , & aussi dans l'espoir que tes talens , ton intéressante figure , te feraient faire un mariage avantageux , malgré que ta dot doive être si différente de celle qu'a eue Mme. d'Etanges. C'est ce puissant motif qui a porté Mme. d'Estinouse à se pri-ver de toute sa félicité en se séparant de sa chère Henriette. Quelle digne fille ! Si toutes les Religieuses lui res-semblaient , le Cloître auroit des char-mes pour moi.

Ton frère le Chevalier me paraît avoir le cœur excellent. Je lui fais le meilleur gré de ne t'avoir point quittée , à l'exemple des personnes dont tu de-vrais faire l'unique bonheur. Je me flatte

qu'il te dédommagera de l'ennui que tu ne peux manquer d'éprouver dans ton nouveau genre de vie. Ta tante m'a dit qu'il s'était fortement opposé à ce qu'on te reléguât dans un Couvent , & qu'il avait même beaucoup intrigué pour qu'on t'en fît sortir.

Peut-être serai-je mariée avant six mois ; du moins ma mère me l'a-t-elle fait entendre , depuis que je lui ai laissé entrevoir combien la retraite où je suis confinée m'était insupportable , actuellement que tu ne l'habites plus avec moi..... Mais un époux me tiendra-t-il lieu de mon Henriette ? J'en doute avec raison , car il me semble que je n'aimerai jamais autant un mari que je chéris mon amie.



 LETTRE III.

Henriette à Sophie.

OUI, ma bonne amie, le Chevalier est un homme charmant ; lui seul me console un peu de la perte de ma Sophie. Il me comble de marques d'amitié, & ne revient pas de l'éducation soignée que j'ai reçue au Couvent. J'en prends occasion de faire l'éloge de ma tante, que je lui dépeints comme une femme de beaucoup d'esprit, alliant même la philosophie aux vertus chrétiennes. Que d'obligations ne lui ai-je pas à cette estimable parente ! Si j'étais tombée en d'autres mains, on aurait séduit ma jeunesse ; des vœux peu réfléchis m'enchaîneraient au fond d'un Cloître ; & l'illusion venant à se dissiper, le repentir & le désespoir feraient le tourment de ma vie.

Cependant, si je n'avais l'espérance

que ma destinée sera un jour plus heureuse, j'aimerais autant être renfermée dans un Couvent. Je passe mes journées auprès de ma mère à essuyer des sermons éternels. Elle s'avisa dernièrement de me recommander, à moi pauvre recluse qui ne vois personne, de ne pas me laisser séduire aux propos flatteurs que pourraient me tenir les hommes.

— Vous êtes jolie, disait-elle, je vous l'apprends afin que vous commenciez de bonne heure à vous garantir des pièges qu'on ne manquera pas de vous tendre. La beauté est le plus dangereux des présens que nous puissions tenir de la nature ; mais vous n'en aurez jamais rien à craindre, si vous demandez fermement au Ciel de vous préserver de la séduction. — Je garde le silence à tous ces pieux discours ; & lorsqu'enfin ils ont amené la soirée, nous allons prier Dieu dans une Eglise, ensuite nous faisons quelques tours de promenade en voiture, & nous revenons au logis.

J'imagine que ce sera là notre genre de vie pendant toute l'année, à l'exception des Fêtes & Dimanches, où notre piété redouble; nous allons ces jours-là à la Grand'Messe, au Prône; l'après dîner à Vêpres & au Sermon, car on est à l'affût pour savoir les Eglises où on prêche. Au retour, nous lisons Pascal, Arnaud ou bien Nicole. Tu vois par là que ma mère est Janséniste : encore si elle était de la secte opposée, plus douce, plus compatissante aux faiblesses humaines, je pourrais espérer quelques amusemens. On m'a pourtant permis, comme une grande faveur, d'aller chaque jour passer une heure dans le cabinet du Chevalier. Je m'y amuse à étudier la sphère. Tu fais que j'avais commencé à l'apprendre, & mon frère a la complaisance de me servir de maître. Il est très-instruit, le Chevalier, & il cultive toujours les Lettres avec la même assiduité. Adieu mon amie, je t'embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E I V .

Sophie à Henriette.

QUELLE vie que la tienne , ma pauvre Henriette ! Mais il y a conscience de faire périr d'ennui une jeune & jolie personne. Profite du conseil que je vais te donner. Marie-toi bien vite , alors tu goûteras tous les agrémens qui volent au-devant d'une femme de ton âge ; tu te dédommageras de la contrainte où te tient la sévérité de ta mère. J'admire la crainte de M^{me}. de Belval ; elle a bonne grace à te recommander de ne point te laisser séduire aux propos des hommes. S'imagine-t-elle donc qu'il en pleuvra dans ton appartement ? Ma foi , le Ciel te devrait ce miracle. J'admire aussi son attention de t'avertir que tu es jolie. Croit-elle donc que ton miroir ne te l'a pas déjà dit cent fois ? Cet aveu si flatteur , sans cesse répété , doit enfin te donner

la vanité si commune à notre sexe, & t'inspirer une forte envie de plaire. Ainsi j'en conclus que les charitables avis de M^{me}. de Belval sont absolument inutiles.

Que ne jouis-tu d'un sort pareil au mien! Apprends que maman m'est venue proposer un parti qu'elle dit fort avantageux. C'est un homme veuf qui a déjà sa quarantaine. Mais je n'ai point hésité; j'ai déclaré bien positivement que j'étais indifférente sur l'âge, même sur la figure, pourvu que ce fût un mari; attendu que j'étais lasse de passer mes plus beaux jours renfermée dans un Couvent. D'après une réponse aussi claire, Madame de Montjeu vient d'arranger une entrevue. Reste maintenant à savoir si j'aurai le bonheur de plaire; quant à moi, je suis sûre qu'il sera de mon goût.

Ah! si je pouvais sortir de cette triste demeure, quelle serait ma joie! demain est le grand jour. Depuis avant-hier je m'occupe de ma toilette; après de graves réflexions, je me suis décidée pour le

de mi-négligé , parce que je me crois assez bien pour n'avoir pas besoin d'une grande parure. Mon miroir me parle aussi ; & quoiqu'il ne me dise pas tant de jolies choses qu'à toi , je suis assez contente de son langage.

Adieu , ma chère amie ; je te souhaite un mari tel que tu le mérites.

LETTRE V.

Henriette à Sophie.

LE Ciel vient de m'envoyer un jeune homme charmant , de la plus jolie figure du monde. C'est un intime ami du Chevalier. Il était absent à mon arrivée , c'est ce qui fait que je ne l'avais pas encore vu. Il vient très-souvent au logis. C'est même le seul homme à qui ma mère accorde cette faveur , dont jouissent pourtant de graves Ecclésiastiques.

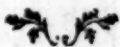
Tu connais ma timidité, tu m'en as fait souvent la guerre; mais tu aurais bien ri de mon embarras le premier jour qu'il nous rendit visite. Au moment que je m'y attendais le moins, je vois entrer un grand jeune homme, bien fait, ayant les manières les plus séduisantes. — Ah! Baron, vous voici, lui dit aussitôt ma mère! Et depuis quand êtes-vous de retour? — Je suis arrivé d'hier, Madame, & mon premier soin a été de venir vous faire ma cour. — Le Chevalier, qui était entré avec lui, me le présenta au même instant. Peignez-vous ma rougeur, ma contenance timide & même fotte. Je balbutiai je ne sais quoi aux complimens d'usage qu'il me fit, &, tout en lui parlant, mes yeux étaient fixés sur le parquet. La conversation devint ensuite générale; je me rassurai peu-à-peu, & j'allai, par degré, jusqu'à vouloir examiner du coin de l'œil cet aimable Baron. Il me fut impossible de le considérer attentivement; je surpre-

nais toujours les regards attachés sur moi. Ma vanité n'en était pas fâchée , quoiqu'il me causât un embarras extrême : mais voici ce qui acheva de me déconcerter. Le Baron , s'adressant à ma mère , la félicita d'avoir une fille si charmante. Oh ! pour le coup , je perdis tout-à-fait contenance. Je lui savais bon gré de l'idée avantageuse qu'il avait de ma figure , mais je n'aurais pas voulu qu'il en fît confidence à ma mère. Elle lui répondit dévotement , que la beauté était un don si fragile , qu'il valait peu la peine d'en parler. — Oui , si l'on n'a que cet avantage , repliqua le Baron ; mais on lit dans la physionomie de Mademoiselle que son esprit est digne de ses attraits. — Alors je recueillis toutes mes forces pour lui dire en rougissant , qu'il était bien honnête ; mais qu'on croyait devoir quelques louanges à une jeune personne. Heureusement que la conversation finit là. Le Baron crut devoir se retirer & sortit avec mon

frère. Dès qu'il nous eut quittées, je ne manquai pas d'avoir un beau sermon sur la fausseté des hommes, qui tiennent à toutes les femmes les mêmes propos, sans jamais penser ce qu'ils disent.

Il faut t'instruire, à présent, du nom & de tout ce qui regarde cet aimable cavalier. Il s'appelle le Baron de Luzi. Il vient de perdre son père, qui lui a laissé une succession des plus riches. A cet avantage il joint une figure très-intéressante, ainsi que je te l'ai déjà dit, & n'a que vingt-trois ans.

Ne serait-ce pas là une conquête bien précieuse ? Mais peut-être n'ai-je fait sur lui qu'une impression passagère.... Pourquoi cette idée se présente-t-elle à mon esprit ? Que signifie l'inquiétude que j'éprouve ? Je ne fais quelle en est la cause, mais mon cœur n'est plus le même.



L E T T R E V I.

Sophie à Henriette.

TU as sûrement prévu, mon amie, ce que je vais te dire : je n'ai pas hésité un instant à promettre ma main à M. de Blainville ; c'est le nom de celui dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Voici comment notre entrevue se passa. Tu crois peut-être qu'il me fut présenté tout simplement à la grille ; eh bien ! détrompe-toi. Ma mère vint me prendre d'assez bonne heure, & me mena dîner chez une M^{me}. d'Orbe, où mon futur se rendit aussi. J'étais ce jour-là d'une gaîté & d'une folie peu communes ; en un mot, j'étais telle que tu m'as souvent vue. Mes airs évaporés, mes fréquens éclats de rire pouvaient déplaire à un homme de quarante ans ; mais je n'ai jamais su me contraindre. D'ailleurs je ne voulais pas le tromper ; j'étais même

bien-aïse qu'il me vît avec tous mes défauts. Il ne me fut pas difficile de m'apercevoir que ma gaîté l'enchantait, tandis qu'un autre aurait pu la prendre pour de l'étourderie ; & je conçus une idée favorable de son caractère. Il me fit sa cour très-assidument ; & le soir, quand je fus partie, il ne parla de moi qu'avec transport. Les choses d'intérêt s'arrangèrent donc aisément le lendemain. Quand on eut tout terminé, il vint me faire visite comme un homme qui devait être bientôt mon époux. Je saisis ce moment pour lui dicter mes loix, attendu que c'est presque toujours le seul où nous puissions en donner. Je débutai par lui dire que j'espérais qu'il ne prendrait aucun ombrage de mon enjouement & de mes folies. Il me répondit aussi-tôt, fort agréablement, que s'il avait le moindre penchant à être jaloux, il ne choisirait pas une femme jeune, aimable & jolie, parce qu'avec tant d'avantages il était impossible de

n'avoir pas des adorateurs. Mais qu'il ferait d'autant plus tranquille, qu'afin de n'être jamais dans le cas d'être trompé, il mettrait toute sa confiance dans la vertu de son épouse.

Tu vois, ma bonne amie, que mon futur paraît un homme fort raisonnable; aussi j'éprouve une joie difficile à exprimer. Je crois que la cérémonie de notre mariage se fera dans une quinzaine de jours..... Oh! que je suis enchantée! dans une quinzaine de jours ma prison finira, & je me montrerai triomphante dans le monde.... Mais tous les plaisirs, toutes les dissipations possibles n'affaibliront jamais les tendres sentimens que m'inspire mon amie.

LETTRE VII.

Henriette à Sophie.

JE vais te faire, à mon tour, mes petites confidences. Je soupçonne le

Baron d'éprouver pour moi des sentimens dont il brûle & craint de faire l'aveu. Il a sans doute su du Chevalier que je passais une heure avec lui tous les jours dans son cabinet; car il ne manque pas d'y venir au moment que j'y suis. Nous causons beaucoup ensemble; comme la conversation roule sur les sciences, je suis moins timide. Mais je m'apperçois qu'il me regarde avec des yeux bien tendres.... O mon amie! que ses yeux sont expressifs! Toute sa physionomie est pleine de feu, & respire une sensibilité douce; de ce mélange heureux résulte la figure la plus séduisante. Ah! Sophie, je crains bien que cet homme ne soit dangereux pour mon cœur.

Il vient souvent faire sa cour à ma mère, & ne lui parle que des Jansénistes & des fameux Solitaires de Port-Royal. Il se plaignait dernièrement de la rareté des bons sermons; ma mère lui vanta beaucoup celui que nous avons entendu le Dimanche précédent, & lui

proposa de venir écouter le même Prédicateur. Il n'eut garde de refuser, comme tu penfes bien, & il nous conduisit à Vêpres. Il eut l'adresse de se placer de manière à pouvoir me regarder souvent, sans être apperçu de ma mère. Au retour, comme on lui vantait la beauté du Sermon, il répondit, en me fixant, qu'il avait eu ce jour-là un bonheur inexprimable; & s'adressant à moi : — N'êtes-vous pas de mon sentiment, Mademoiselle, poursuivit-il ? — Je me doutai qu'il voulait interpréter ma réponse en sa faveur; j'affectai de dire froidement que j'avais trouvé ce Sermon fort ordinaire. Il parut chagrin, & me regarda d'un air qui semblait me reprocher mon indifférence.

Le lendemain, en entrant chez le Chevalier, j'y trouvai le Baron, ainsi que de coutume. Il avait ma réponse de la veille encore tellement sur le cœur, que la première chose qu'il me dit, après m'avoir saluée, ce fut que je devais

m'être bien ennuyée au Sermon. Est-ce qu'on peut s'y ennuyer, Monsieur? — Je ne le soupçonnais pas avant la journée d'hier ; mais j'ai été dans l'admiration tout le tems qu'il a duré. Que je voudrais, à tous les instans de ma vie, éprouver des sensations aussi délicieuses ! — Cela me prouve que les goûts ne sont pas les mêmes. — J'en fais la fatale expérience. — Que voulez-vous dire par ce ton douloureux ? — C'est un malheur de plus pour moi qu'on ne m'entende pas, ou qu'on feigne de ne pas m'entendre. — Le Chevalier qui, pendant tout ce colloque, cherchait des livres, revint s'asseoir, & mit fin à notre conversation.

Je ne fais, ma chère, si la dissimulation est innée dans notre sexe, ou si elle n'est que l'effet de notre éducation. En attendant que mon doute soit éclairci, j'observerai qu'il est bien singulier que moi, dont le cœur est simple & tout neuf, & qui ne peut rien dégui-

fer, je sois capable, dès la première fois qu'on me parle d'amour, de feindre d'ignorer un discours que je n'entends que trop bien. Cette dissimulation nous est peut-être nécessaire, si l'incertitude où sont les hommes de nos sentimens, nous les attache davantage.

Adieu; tu connais mon attachement pour toi; il sera toujours aussi tendre que sincère,

LETTRE VIII.

Madame de Blainville à Henriette.

DEPUIS trois jours j'ai changé de nom; je suis maintenant M^{me}. de Blainville. Je me dérobe aux empressements de mon mari pour goûter le plaisir de t'écrire. L'amitié a sur mon cœur des droits toujours sacrés.

Mon mariage s'est fait dans la Chapelle du Couvent, à huit heures du soir.

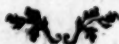
Après

Après la cérémonie, on me conduisit chez M. de Blainville, où nous attendait un monde prodigieux. Je ne fus point embarrassée, & je fis les honneurs de ma maison comme si j'en avais eu une longue habitude. Le lendemain, ma parure fut encore plus éblouissante que celle de la veille ; & nous eûmes à dîner un très-grand nombre de convives, dont au moins la moitié était parente de mon époux, car il tient à toute la Ville & aux meilleures maisons. Les jours suivans je reçus des visites à l'infini. Aujourd'hui je commence à sortir. Je compte aller ce soir au Spectacle.

Cette vie est un peu différente de celle du Couvent, n'est-ce pas ? Il me tarde que le mariage te permette d'en mener une semblable. Mais M^{me}. de Belval ne veut point, dit-on, t'accorder, en te mariant, le même avantage qu'à ta sœur M^{me}. d'Etanges. Son procédé m'indigne. La seule chose qui me console, c'est l'amour du Baron ; j'en augure assez bien.

Je pense qu'il ne cherchera dans mon Henriette que le plaisir de posséder une personne accomplie , & qu'il dédaignera les richesses qu'on ne voudra pas lui donner. Ne fais pourtant pas la sottise de refuser un autre parti , s'il s'en présentait. On ne peut guère compter sur les hommes.

Tu ne profites pas de mes leçons , ma belle amie ; tu commences par trop aimer Monsieur de Luzi. Cette passion ne te fera jamais oublier tes devoirs , je le fais ; tu y renoncerais même , si le Baron ne t'aimait pas assez pour te sacrifier les justes espérances qu'il peut concevoir ; mais je fais bien aussi que ton cœur gémirait de ce cruel effort. Ainsi , ma chère amie , pour ton propre intérêt , réprime ce penchant qui peut te devenir funeste.



LETTRE IX.

Henriette , à Madame de Blainville.

C'EST donc à Madame de Blainville que j'écris maintenant. Je ne fais , mais il me fera toujours plus doux de l'appeller d'un nom beaucoup plus familier à mon cœur. Au reste tu seras heureuse : eh ! que m'importe sous quel nom ?

Je te dois un million de remerciemens pour le joli présent que tu m'as fait. Rien au monde ne pouvait me faire plus de plaisir que le portrait de ma Sophie. Quelle surprise ne fut pas la mienne , en ouvrant ta boîte , d'y trouver les traits d'une amie aussi chère ! Oui , c'est bien elle , m'écriai-je transportée de joie ! Je courus à l'instant chez le Chevalier pour lui faire part de mon bonheur , & j'y trouvai le Baron. Pardon-

B ij

nez-moi, mon amie, je faillis cacher le portrait, craignant que la comparaison qu'il ferait de nous deux ne fût point à mon avantage. Cependant je me rassurai un peu sur votre absence ; un portrait ne séduit jamais autant que la personne même. J'osai donc le montrer. Le Chevalier trouva que je n'avais rien dit de trop dans les conversations que nous avions eues à votre sujet. Mais je t'avouerai que le Baron le considéra avec assez de froideur, & que je n'en ressentis point une peine sensible. C'est la première fois que j'ai vu patiemment qu'on ne partageât point mon admiration pour ma Sophie. — C'est donc là, me dit le Baron, le portrait de votre amie ? Qu'elle est heureuse d'avoir su vous inspirer une amitié si vive ! — Je ne répondis rien à cette exclamation. Je repris mon portrait, & m'en allai bien vite, de peur que ma mère ne s'aperçût de cette petite échappée, car elle se formalise de tout.

L'après - dîner elle sortit pour aller faire une bonne œuvre. Comme elle ne me mène point à ses actes de charité, je restai seule dans son appartement. Je m'occupais à lire, lorsque je vis entrer M. de Luzi. Il me prit un saisissement, une palpitation, que j'eus beaucoup de peine à ne pas laisser voir. Il avait l'air aussi embarrassé que moi. — Par quel miracle, me dit-il d'une voix émue, ai-je le bonheur de vous trouver seule, Mademoiselle? Par quel heureux hasard Mme. votre mère est-elle sortie sans vous? — J'en ignore le motif, & je m'occupe à la lecture, en attendant son retour. — Oserai-je vous demander quel est le livre que vous tenez? — Puisque vous desirez le savoir, c'est Clarisse. — Le caractère de cette femme estimable doit bien vous intéresser. — Il me plaît autant que celui de Lovelace m'est odieux. — Mais c'est un caractère outré, plutôt puisé dans l'imagination que dans la vérité. — Je crains bien que, pour le

malheur de mon sexe, il ne soit que trop réel. — Ne croyez pas trouver jamais des perfides; on ne peut vous voir sans vous aimer sincèrement. — Je m'efforçai de détourner la conversation, mais il la ramena adroitement sur le chapitre de l'amour. Il fit une peinture si vive du bonheur que goûtent deux cœurs vraiment épris, que j'en fus émue & que j'eus peine à modérer mon trouble..... Cruel préjugé! pourquoi nous contraindre à tant de dissimulation? pourquoi nous réduire à cacher ce qui se passe dans notre ame? Tu me l'as recommandée cette dissimulation pénible & nécessaire, ô mon amie! Eh bien! je suivrai tes conseils; il ne saura combien je suis sensible à son amour, que lorsque je le verrai prêt à unir sa destinée à la mienne.

Nous entendîmes rentrer ma mère, & le Baron me quitta en soupirant.

Voilà une lettre fort longue, chère Sophie, sur-tout pour une jeune mariée qui entre dans le monde, & qui ne peut

suffire à toutes les dissipations qu'on lui présente. Mais j'augure assez bien de ton cœur, ou plutôt je te rends assez de justice pour croire que tu déroberas volontiers quelques instans aux plaisirs, afin de t'occuper d'une amie qui t'aime bien tendrement.



L E T T R E X.

Henriette , à Madame de Blainville.

MA Sophie, je crains bien de m'être trahie, & d'avoir trop fait lire le Baron dans mon cœur. Tu vas juger si mes inquiétudes sont fondées. J'ouvris l'autre jour mes fenêtres qui donnent sur le jardin du Palais-Royal [1] ; la première personne qui s'offrit à ma vue, ce fut M. de Luzi. Il m'aperçut de son côté & me salua ; je rougis suivant ma coutume, & m'avançai près d'une croisée sans trop savoir ce que je faisais. Le Baron avait un bouquet de roses qui, je ne fais comment, me frappa. En descendant chez ma mère je pris mon crayon & je traçai ce bouquet. Comme je finis-

[1] Ce Jardin n'avait point encore été détruit.

fais , j'entends marcher doucement derrière moi , je me retourne , & quelle fut ma surprise de voir M. de Luzi avec ma mère ! Je voulus cacher ce que je faisais , il avança la main pour s'en saisir : — vous avez toujours refusé , me dit-il , de me faire voir vos ouvrages ; Madame de Belval m'a permis de venir vous surprendre. — En disant ces paroles il tâchait de m'enlever mon papier , que je tenais toujours bien ferme. Je ne l'aurais point lâché , si maman , d'un air sévère , ne m'eut ordonné de montrer mon dessin. Il fallut obéir , mais peints-toi ma confusion. Tous les traits du Baron s'animèrent , la satisfaction brillait sur son visage. J'en étais désolée. Tu penses bien qu'il trouva que je dessinais admirablement ; & pour le prouver à ma mère , il lui fit remarquer , assez étourdiment , la ressemblance de mes roses aux siennes. Elle ignorait que je venais de le voir ; sans cela elle aurait peut-être eu des soupçons.

Voilà, ma bonne amie, comme les moindres choses nous décèlent, lorsque nous aimons. Mais aussi pouvais je prévoir, en dessinant ce fatal bouquet, qu'il viendrait me surprendre ? Penses-tu qu'il se prévale de cette découverte ? Je ne le lui pardonnerais de ma vie..... Quel état est le mien ! Je sens que j'aime, & je voudrais, s'il était possible, le cacher à moi-même. Quelle est mon amitié pour toi, puisque je te fais une pareille confidence !

Je suis encore tourmentée par l'idée du prochain départ de mes frères, qui vont joindre leur Régiment. Le Marquis n'est sûrement pas celui que je regrette le plus. Ma tendre affection est pour le Chevalier ; je ne puis me consoler d'être forcée à me séparer de lui. Pour combler ma douleur, maman parle d'aller passer toute la belle saison dans une de ses terres. Que deviendrai-je renfermée dans un château, sans connaissances, sans liaisons, sur-tout me voyant éloignée de..... Je n'ose achever. S'il m'aime

au moment que je t'écris , six mois d'absence , sans aucune de mes nouvelles , ne changeront-ils pas les sentimens ?..... Il m'oubliera , n'en doutons point ; & ton Henriette que deviendra-t-elle ? H me semble déjà que mon sort est lié au sien ? Sophie , Sophie ! tu vois toute ma faiblesse , mais tu vois aussi qu'un cœur si sensible à l'amour ne peut manquer de l'être à l'amitié.

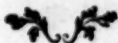


L E T T R E X I.

Madame de Blainville , à Henriette.

FATALES roses ! pourquoi vous trouver sous le crayon de mon Henriette ! C'est sans doute une espièglerie de l'Amour ; il a voulu s'amuser de ton embarras. A ta place , je m'en vengerais d'une manière éclatante ; je renoncerais à ce maudit Baron. Mais ne jugeons pas si légèrement. Peut-être que l'Amour a prétendu te servir. Il connaît la timidité de ce dangereux Luzi. Il a cru nécessaire de lui montrer tes sentimens , afin de l'enhardir à te faire l'aveu des siens. Car enfin cet amant doit parler à présent , ou jamais : d'autant plus que le tems presse , si le Chevalier est sur son départ ; & en supposant même que vous ne quittiez point Paris , où pourrat-il te voir avec cette sorte de liberté , après que ton frère sera parti ?

Je suis toujours plus satisfaite de M. de Blainville; son unique occupation est de me rendre heureuse. Entre nous soit dit, mon amie, je le crois amoureux de moi. Mais il n'ose le témoigner, & craint de me gêner par des assiduités trop marquées. Nos conversations roulent très-souvent sur une jeune & jolie personne qui joint à beaucoup d'esprit une extrême douceur dans son caractère & un cœur trop sensible. Ne reconnais-tu personne à ce portrait? Si tu viens à la deviner, dis-lui que M. de Blainville desire vivement la voir, & qu'en attendant qu'il puisse jouir de ce bonheur, il lui dit, en imagination, mille choses tendres. Tu lui parleras aussi de l'attachement sincère qu'a pour elle une certaine M^{me}. de Blainville.



L E T T R E X I I .

Henriette , à Madame de Blainville.

JE le voudrais de tout mon cœur , ma bonne amie , qu'il te fût possible de venir auprès de moi. Jamais , jamais tu ne m'as été si nécessaire. J'ai besoin de conseils , & je suis livrée à moi-même ! Jeune , sans expérience , ayant à me défier de mon cœur , je n'ai personne à qui j'ose confier mon trouble & mes peines. J'aurais tout à craindre , si M. de Luzi était capable de me tromper. Je t'envoie la lettre qu'il vient de m'écrire ; mais avant d'y jeter les yeux , apprends comment elle m'est parvenue.

Le Baron est toujours très-exact à se rendre chez le Chevalier aux heures où j'y vais. Avant-hier il me prit mon sac à ouvrage , feignant d'en examiner la broderie , & il y glissa adroitement une lettre. Je m'en aperçus bien , mais je ne vou-

lus pas le témoigner ; & ce qui ne m'était point encore arrivé , je devins tout-à-coup d'une impatience extrême de m'éloigner de lui afin de pouvoir lire ce qu'il m'écrivait. Je me fis pourtant violence pour demeurer autant qu'à l'ordinaire , de crainte qu'une retraite plus prompte n'en fît soupçonner le motif.

Dès que le moment de me retirer fut à-peu-près venu , je courus dans ma chambre. Juge , ma Sophie , de ce que je dus éprouver en lisant ces tendres expressions de son amour.

Billet du Baron de Luzi , à Mademoiselle de Belval.

J'ai pris & quitté cent fois la plume , Mlle. , je brûle & je redoute de vous écrire. Il faut pourtant parler , il faut vous dire ce que je ne saurais plus taire... Mais qu'appréhendez-vous ? Mes yeux vous l'ont déjà cent fois répété , vous les avez souvent surpris pleins du trouble secret

qui consume mon ame... Quelle est mon erreur ! vos regards semblent craindre de rencontrer les miens. Cruelle Henriette ! l'aveu de mon amour pourrait-il vous déplaire?... Pourquoi exciterait-il votre indignation ? Qui peut se défendre, en vous voyant, des sentimens que vous faites naître ? Il faudrait non seulement être insensible aux attraits de la beauté, mais encore à l'éclat du mérite de la vertu. Devais-je donc résister à tant de qualités réunies ? Non , Mademoiselle , je cède avec joie à l'ascendant qui m'entraîne , & qui va faire le bonheur ou le malheur de ma vie. C'est de vous seule que mon sort dépend , Mademoiselle : me refuserez-vous au moins de me plaindre, vous dont l'ame compatissante , prend le plus tendre intérêt aux peines des malheureux ?

L'aveu que j'ose vous faire aujourd'hui fut vingt fois au bord de mes lèvres , le jour que je vous trouvai seule ; vingt fois j'eus envie de me jeter à vos pieds , mais je craignis d'alarmer votre innocence.

Enfin le secret de mon cœur m'est échappé ; vous allez prononcer sur ma destinée. Ma plus douce espérance est que vous receviez sans colère cet aveu d'une passion qui ne finira qu'avec ma vie.

Le Baron DE LUZ

Suite de la Lettre de Henriette de Belval , à Madame de Blainville.

Quelle fut mon émotion à la lecture de ce billet ! M'aime-t-il ? dois-je en croire ses promesses ? mais pourquoi ne pas s'ouvrir au Chevalier ? pourquoi ne pas le prier de parler à ma mère , & de l'engager à nous unir ? Il est bien sûr de n'être pas refusé !... O Sophie , le Baron ferait-il un homme ordinaire ? ne chercherait-il qu'à abuser de ma faiblesse , pour se vanter ensuite de sa victoire ?... Non , garde-toi de le penser , son cœur n'est pas fait pour tant de perfidie , il m'aime... du moins je me plais à le

croire; laisse-moi mon erreur, il m'en coûterait trop d'être désabusée.

Cependant ne crains pas que je lui laisse trop tôt lire dans mon ame. Malgré la satisfaction que j'éprouve à voir M. de Luzi, je me décidai hier à ne point paraître chez le Chevalier. Je voulus par-là dissimuler au Baron l'impression que son billet avait faite sur moi. Ce matin, je me suis rendue chez mon frère demi-heure plus tard que de coutume. Dès que j'ai paru, le Chevalier m'a dit qu'il craignait que je ne fisse encore faux-bond aujourd'hui. — Nous nous flattions hier du bonheur de vous voir, reprit le Baron, suivant la douce habitude que vous nous en avez fait prendre. — Je lui répondis froidement que j'avais eu quelques affaires, & j'affectai de prendre un air fort sérieux. Je m'aperçus du chagrin qu'il éprouvait, mon cœur était déchiré; mais c'était un mal nécessaire. On m'a peint les hommes si trompeurs, si perfides, que je tremble d'être leur dupe. J'aime mieux

qu'il m'en coûte à présent quelques pei-
nes , plutôt que d'avoir un jour à pleu-
rer mon erreur.



LETTRE XIII.

Henriette à, Madame de Blainville.

LA constance du Baron est à toute épreuve, je n'ai cessé de l'accabler de froideur depuis son billet, je ne me mets plus à la fenêtre, aux heures où je fais qu'il vient se promener dans le jardin du Palais-Royal; je vais moins chez mon frère, & j'y reste peu de tems. Tout cela n'a produit qu'une nouvelle épître & de nouvelles protestations d'aimer toujours. Je ne reçus cette lettre que hier seulement, quoiqu'elle fût écrite depuis plusieurs jours, ainsi qu'il m'a été facile de m'en douter, il a eu bien de la peine à me la faire parvenir; il avait d'abord voulu la glisser dans mon sac à ouvrage, mais dès que je le lui vis prendre, je le lui arrachai brusquement. Il en parut désolé. Enfin il choisit un moment qui favorisait ses desseins; j'étais toute occupée

de ma sphère avec le Chevalier, il coula
sa lettre dans ma poche assez adroite-
ment pour que je pusse feindre de ne pas
m'en appercevoir. Tu desires sans doute
savoir ce qu'elle contient : je vais te la
transcrire,



L E T T R E X I V .*Le Baron de Luzi, à Mlle. de Belyal.*

Q U E vous ai-je donc fait , Mademoiselle , pour que vous vous plaisiez à me désespérer ? Depuis le billet fatal que je n'eus pas la force de m'empêcher de vous écrire, vous m'accablez par votre froideur & par votre indifférence , ai-je donc mérité votre haine , parce que je vous ai fait l'aveu du plus tendre amour qu'on ressentît jamais ? Eh bien ! je vais le renfermer au fond de mon cœur , & mourir d'une si cruelle contrainte. Mais lorsque je vous verrai , pourrai-je commander à mes yeux , à mon trouble involontaire ?

Je n'ose me flatter que vous daigniez m'écrire un seul mot. Ah ! si vous saviez le transport que me feraient éprouver quelques lignes de votre main ! Accor-

dez-moi cette félicité inexprimable ; accordez-moi la . . . quand ce serait pour me dire que vous ne m'aimerez jamais.

Suite de la Lettre de Mademoiselle de Belval, à Madame de Blainville.

Tu feras peut être étonnée, mon amie, quand tu sauras que je me suis décidée à répondre au Baron. Mais je me flatte que tu m'approuveras, lorsque tu auras vu ce que j'ai cru devoir lui écrire.



L E T T R E X V.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

SI je n'ai pas répondu, Monsieur, à votre première lettre, c'est que je n'avais rien à vous dire. Mais vous voulez absolument une réponse, la voici. Je ne ferai jamais don de mon cœur, que celui de ma main ne le suive; & vous n'ignorez pas qu'à mon âge, & ayant une mère, je ne suis point libre de faire un choix. Ainsi, Monsieur, ce n'est point à moi que vous auriez dû vous adresser pour obtenir les sentimens que vous semblez desirer avec tant d'ardeur.

Suite de la Lettre de Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

Comment trouves-tu ce billet, mon amie? Il me semble qu'il ne peut aucunement me compromettre. C'est à la conduite

conduite que tiendra maintenant le Baron, que je verrai si son amour est sincère. Ah, ma Sophie ! je tremble, je puis être bientôt la plus heureuse personne, ou la plus infortunée ! Il est vrai que s'il ne faisait aucune démarche pour m'obtenir, le juste mépris que j'aurais pour lui changerait bientôt en indignation les tendres sentimens qu'il m'inspire. Mais je n'en serais pas moins au désespoir. Que cet aveu. dont je rougis, ne sorte jamais du sein de l'amitié !

Mon embarras, à présent, est de faire parvenir ce billet, car je ne suis jamais seule. Quel moyen employer ? je saisirai l'instant de le donner furtivement moi-même. Je ne veux point l'envoyer par un domestique, il faudrait lui recommander le secret, & c'est ordinairement le cas où ces sortes de gens ont le plus envie de nous trahir.



L E T T R E X V I.

Henriette de Belval, à Mme. de Blainville.

MALGRÉ tous mes soins, j'ai resté plus de huit jours sans trouver l'occasion de donner mon billet à M. de Luzi. Pendant tout ce tems-là, il fut d'une tristesse qui me pénétrait l'ame. Enfin, lorsque j'y pensais le moins, comme je montais chez ma mère, je le rencontrai qui allait y entrer. Je saisis cette circonstance pour lui remettre mon billet. Dieu ! quel tremblement me prit alors ! on aurait dit que je commettais quelques crimes. Pour le Baron, dès qu'il eut reçu mon papier, il me baisa la main avec transport. Cette scène fut toute muette ; nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre, dans la crainte d'être entendus. Il entra le premier chez ma mère, & j'arrivai un peu après lui, car il me fal-

fut du tems pour me remettre de mon trouble. Le Baron se leva pour me saluer, & demanda la permission de nous quitter pour un moment. Je n'eus pas de peine à deviner l'objet de cette prompte sortie. Son absence ne fut pas longue; il revint avec un air extrêmement rêveur. Ma mère s'en apperçut, & lui en fit la guerre. Elle était loin de soupçonner que j'en fusse la cause. Le Baron abrégé sa visite, & courut apparemment chez le Chevalier. Le soir, mon frère me fit dire de venir lui parler, quand ma mère serait couchée. Je ne manquai pas de me rendre à son invitation. — Ah ! la dissimulée, s'écria-t-il, en m'appercevant ! vous me cachez donc vos petites intrigues. Quand je vous disais que le Baron était amoureux de votre jolie personne, vous rejettiez bien loin ce propos comme une calomnie, cependant vous en aviez déjà reçu des lettres. Pour me venger, je vais vous en remettre encore une, qui vous fera beaucoup

de peine , ajouta-t-il en souriant. — Je m'excusai de cette réserve dont il se plaignait , sur ce que j'avais voulu connaître les intentions de M. de Luzi avant de lui faire la confidence de son amour. — Eh bien ! reprit le Chevalier , vous n'avez plus aucun prétexte à votre dissimulation. Les vues du Baron sont telles que vous pouvez les souhaiter. Prenez cette lettre , & lisez. Je l'ouvris au même instant , elle était conçue en ces termes :



LETTRE XVII.

Le Baron de Luzi, à Mlle de Belval.

MADEMOISELLE,

SI je ne me suis point encore adressé à Madame de Belval depuis que j'ose aspirer jusqu'à vous, c'est que je voulais être pleinement heureux en m'assurant auparavant de votre façon de penser ; pour vous convaincre entièrement de la pureté de mes sentimens, j'ai couru chez le Chevalier après avoir reçu votre billet,

& l'ai prié de vous demander en mon nom à Madame de Belval. J'attends avec impatience le succès de ses démarches, & si je suis assez heureux pour vous obtenir, j'espère que mes soins & ma vive tendresse vous obligeront à me donner un cœur que vous m'avez refusé

jusqu'à présent : c'est là toute mon ambition. Aimé de vous, Mademoiselle, mon sort sera digne d'envie. Puis-je éprouver bientôt ce bonheur !

Le Baron DE LUZI.

Suite de la Lettre de Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

Eh bien ! me dit le Chevalier, lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, êtes-vous contente à présent ? Je lui répondis par l'aveu de mes sentimens pour M. de Luzi, mais je l'assurai en même tems que je les laisserais toujours ignorer au Baron, jusqu'à ce que je fusse certaine de l'avoir pour époux. Il approuva la réserve que je voulais avoir.

Après la démarche que venait de faire mon aimable Luzi, tu penses bien qu'il me tardait de le revoir, pour quitter avec lui l'air froid & réservé que j'avais depuis quelque tems. Le lendemain je le rencontrai dans l'appartement du Che-

valier, & un sourire gracieux succéda à la rougeur qui couvrit mon visage. Enthardi par mon air de satisfaction, il s'approcha & me baïsa la main avec l'émotion la plus vive. Il me fit ensuite de tendres reproches de l'idée affreuse que j'avais eue de lui.

Enfin, ma chère Sophie, je le vois tous les jours; tous les jours je sens augmenter mon attachement. L'espérance que nous ferons bientôt unis, & de pouvoir sans contrainte lui faire l'aveu de mon amour, me donne une gaieté qui ne m'est point ordinaire. Cette gaieté doit lui faire connaître une partie de mes sentimens; je dis une partie, car il est impossible qu'il imagine l'excès de ma tendresse. Il ne soupçonne pas qu'on puisse renfermer une ardeur aussi vive. Ah! ma Sophie, il faut être femme pour avoir tant de réserve! il faut avoir été élevée à déguiser dès le berceau nos moindres pensées. Quelle surprise ne serait pas la sienne, s'il pouvait lire tout-à-coup ce qui

se passe dans mon ame !.... mais voilons encore notre secret ; le tems approche où il me sera permis de rompre le silence.... Quoi ! ma Sophie , ce même amour que je suis obligé de taire , va devenir un devoir ! Qu'il me sera facile de le remplir ce devoir délicieux !



 LETTRE XVIII.

Henriette, à Mme de Blainville.

AH ! mon amie, je succombe à ma douleur. Que n'es-tu auprès de moi pour essuyer mes larmes ! je pressentais mon malheur, je n'osais me flatter trop vivement que le Baron serait un jour mon mari ; le désespoir que j'éprouve serait moins violent, si la fortune seule s'opposait à ma félicité. Mais n'est-il pas affreux de voir ses plus douces espérances renversées par une mère ? Pouvais-je prévoir qu'on rejettât une alliance si avantageuse ? Quel peut être le motif d'un aussi étrange caprice ? Je l'ignore ; j'ai beau y réfléchir, rien ne me découvre les raisons de ce refus inconcevable.

Le Chevalier a mis tout en usage pour tâcher de fléchir ma mère ; il lui a pro-

posé de garder ma dot , de me donner sans une obole au Baron de Luzi , qui ne prétendait qu'à ma main : il l'a pressée , s'est mis à ses genoux ; elle est demeurée inflexible. Il n'a pu même en arracher la cause de ses refus ; elle n'allègue que sa volonté , qui doit suffire , dit-elle , & qui est irrévocable. Poussé à bout par tant d'obstination , le Chevalier lui parla vivement. Elle l'interrompit en lui ordonnant de ne jamais paraître en sa présence. Il sortit furieux & ne l'a plus revue.

En quittant l'appartement de ma mère , le Chevalier vint me rendre compte de ce qui s'était passé. Une palpitation violente , en le voyant entrer , m'annonça mon malheur ; sa tristesse me l'aurait appris quand il aurait gardé le silence. Il pleura avec moi , & mit tout en usage pour me consoler. Pendant qu'il essayait de calmer un peu ma douleur , nous entendîmes venir quelqu'un ; il craignit que ce ne fût ma mère , & se sauva

promptement. Ce n'était point elle, c'était sa femme - de - chambre affidée, qu'elle envoyait sans doute épier ce que je faisais. Je me renfermai dans mon cabinet, pour lui cacher les pleurs dont j'étais inondée. Là je me livrai toute entière à la violence de mon affliction ; mais je sentis bientôt le besoin d'épancher mes peines dans le sein de l'amitié, & j'allai joindre le Chevalier. En mettant le pied dans son antichambre, des gémissemens frappèrent mon oreille, & déchirèrent mon cœur : quand je reconnus la voix du Baron de Luzi : j'hésitai si je devais entrer ; l'amour l'emporta sur ma timidité & sur une sorte de pudeur qui m'arrêtait ; dès que le Baron m'aperçut, il voulut me parler, mais son cœur était si ferré, qu'il ne put s'exprimer que par des larmes ; les miennes recommencèrent à couler. Il prit une de mes mains & l'arrosa de ses pleurs, sans avoir la force de prononcer une seule parole.

Ma femme - de - chambre, qui vint

m'avertir que ma mère me demandait, mit fin à cette scène douloureuse. Je m'arrachai d'auprès du Baron. Son désespoir en devint plus violent. Pour l'adoucir, il m'écrivit quelques lignes, que le Chevalier trouva moyen de me faire tenir. & dont je t'envoie une copie..... O ma chère ! est-il une personne plus infortunée que moi ? J'aime un homme estimable qui m'idolâtre ; sa naissance égale la mienne ; il est riche, veut me prendre sans dot, & une fatalité cruelle nous empêche d'être heureux !



LETTRE XIX.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle de
Belval.*

EST-IL possible , Mademoiselle , d'être aussi malheureux que je le suis ? Après m'être flatté d'avoir bientôt des droits sur votre cœur , & de vous voir répondre à ma vive tendresse , faut-il que mes espérances soient renversées , tandis que tout semblait me promettre le sort le plus fortuné ? l'amitié même dont m'honorait Madame de Belval , devait être un présage de mon bonheur. Et c'est elle qui me plonge dans le désespoir le plus affreux ! Oui , Mademoiselle , je n'ai point de fermeté contr'un pareil évènement. On se roidit contre les coups de l'infortune , on supporte les maux qui menacent de détruire notre être ; mais les peines de l'amour , senties vivement par une ame tendre , sont cent fois plus

cruelles : on goûte une sorte de plaisir
à s'en laisser déchirer.... encore si j'étais
sûr que vous m'aimiez, je pourrais at-
tendre avec moins d'impatience que le
tems changeât ma destinée, ou je me
consolerais par la douceur de me dire
que vous partagez mes sentimens....
Funeste incertitude ! tu redoubles l'hor-
reur de ma situation..... cependant
j'ai vu couler vos larmes.... Oserai-je
me flatter?... ah ! qu'un seul mot de votre
main m'apprenne ce que je dois craindre
ou espérer !



L E T T R E X X.

Henriette , à Madame de Blainville.

LE croirais-tu, mon amie ? ma mère me défend très-expressément de voir le Chevalier ? Quoi ! m'interdire jusqu'à la douceur de confier mes peines à un frère qui les partage ! Voilà les ordres qu'elle voulait me notifier, lorsqu'elle me fit appeller par ma femme-de-chambre. Elle eut assez de prudence pour ne me faire aucune question, ni le moindre reproche, quoiqu'elle dût s'appercevoir que j'avais pleuré.... Il faut donc que je dévore ma douleur, je ne puis l'épancher dans le sein du Chevalier que furtivement & pendant que ma mère se livre au sommeil : encore cette unique consolation est-elle prête à m'échapper. Le Chevalier va partir dans huit jours pour joindre son Régiment. Ah ! ma Sophie, que deviendrai-je ?

Je n'ai plus revu le Baron depuis le jour fatal du refus de ma mère. Il tourmente le Chevalier pour m'engager à lui écrire ou à lui accorder un moment d'entrevue. Mais me conviendrait-il de satisfaire ses vœux ? si j'écrivais, mon cœur conduirait ma plume sans qu'il me fût possible de l'en empêcher ; & si je me décidais à le voir, je me trahirais bien plus aisément.

Que n'es-tu auprès de moi, ma bonne amie, dans une circonstance aussi critique, & où j'aurais un aussi grand besoin de consolation ! tu pleurerais avec ton Henriette, & ses larmes en seraient moins amères.



L E T T R E X X I.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

LE Chevalier va partir, Mademoiselle, & me laisser dans la situation la plus triste : si vous n'avez pitié de moi, je perds tout en le perdant, les consolations de l'amitié, & l'espérance de vous voir. Ne pourrai-je jamais fléchir votre obstination à me refuser une entrevue ou une lettre ? On doit quelque chose aux infortunés, sur tout quand nous causons leurs peines.

Oserai-je vous dire les observations que j'ai faites ? Je crois que vous partagez mes sentimens. Depuis quelques jours, soit à l'Eglise, soit à la promenade, vous me paraissez triste & plongée dans la mélancolie... Ah ! Mademoiselle, plaindriez-vous enfin un infortuné, qui serait heureux s'il pouvait sûrement se flat-

ter d'occuper un seul instant votre pensée!

Je viens d'écrire à Madame de Belval, afin de faire une nouvelle tentative auprès d'elle. Je n'augure pas favorablement de sa réponse, mais j'ai voulu tout entreprendre pour la fléchir?... hélas ! c'est sur-tout votre cœur que je dois m'efforcer de rendre sensible.



LE T T R E X X I I .

*Le Baron de Luzi , à Madame la Marquise
de Belyal.*

M A D A M E ,

J' I G N O R E comment je me suis attiré
votre inimitié , & je peux d'autant moins
l'imaginer , que je ne trouve rien dans ma
conduite qui ait dû m'attirer ce malheur ;
si j'ai osé prétendre à l'honneur de vo-
tre alliance , j'ai cru que ma naissance &
ma fortune pouvaient m'y autoriser. J'ai
fait solliciter votre agrément , vous l'avez
refusé. Quel peut être le motif d'un pa-
reil procédé ? Serait-ce que vous eussiez
trouvé plus convenable que je me fusse
d'abord adressé à vous-même ? J'avoue
que l'amitié dont vous m'aviez constam-
ment honoré devait m'enhardir à vous

faire l'aveu des sentimens que m'inspire
 Mademoiselle votre fille; mais une crainte
 invincible m'a toujours retenu : j'ai trop
 éprouvé que les vrais amans sont sou-
 vent timides. Mais devez-vous , pour
 une faute aussi légère , m'accabler de
 toute votre haine? où si mon crime est
 d'une autre nature , devez-vous me le
 laisser ignorer? Ah! de grace , Madame ,
 faites-le-moi connaître , afin qu'il me soit
 possible de l'expier. Il n'est rien que je ne
 fasse pour en obtenir le pardon, oui, vous
 me l'accorderez , j'en suis sûr , ce géné-
 reux pardon, puisque vous pratiquez tou-
 tes les vertus recommandées par la Reli-
 gion. Vous bénirez un jour l'instant où
 vous aurez daigné me rendre votre ami-
 tié & m'accorder le doux nom de fils;
 oui, vous le bénirez en voyant avec
 quelle tendresse j'en remplirai toutes les
 obligations. Votre bonheur naîtra de la
 félicité de vos enfans , qui s'empresse-
 ront , par reconnaissance plus encore que
 par devoir , à prévenir tous vos vœux.

LETTRE XXIII

La Marquise de Belval, au Baron de Luzi.

JE pense , Monsieur , qu'une mère a le droit de disposer de sa fille ; & quand j'ai refusé de vous donner la mienne , vous deviez , ce me semble , cesser vos importunités. Quels que soient mes motifs , bannissez l'espérance de devenir jamais mon gendre. Je crois que je m'explique clairement.

Il serait inutile , après ce que je viens de vous dire , de vous prier de ne plus paraître chez moi. J'aurais dû prendre plutôt cette précaution : c'est un reproche que j'aurai à me faire toute la vie.

La Marquise DE BELVAL,



LETTRE XXIV.

Henriette de Belyal, au Baron de Luzi.

Vous voulez absolument, Monsieur, que je vous voie ou que je vous écrive. Vous savez les intentions de ma mère. Dépend-il de moi de vous la rendre favorable? Le Chevalier m'a montré votre lettre & la réponse que vous avez reçue.... Il ne nous reste plus aucune espérance, rien ne vaincra jamais l'obstination de ses refus. Eh! quel motif peut-elle avoir? je n'en soupçonne d'autre qu'une secrète haine contre moi. Cependant que lui ai-je fait? ô Dieu!.... je suis bien malheureuse! n'ajoutez pas à mon malheur par des poursuites inutiles; laissez-moi gémir seule; fuyez-moi..... oubliez-moi..... si le Chevalier ne s'éloignait point, j'aurais du moins quelqu'un pour me consoler dans mes

peines; mais il part & nous quittons aussi
Paris : ma mère vient de me faire dire
d'être prête dans une heure pour la sui-
vre à Belval. Adieu, Monsieur. Puisqu'il
le faut, ne songez plus à une personne
que vous avez trop aimée.... & qui
voudrait.... ne vous avoir jamais vu,



L E T T R E X X V.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle de
Belval.*

Moi, vous oublier, Mademoiselle !
pouvez-vous l'exiger ? pouvez - vous le
croire possible ? Ah ! tant que je con-
serverai un souffle de vie, je l'emploierai
à vous aimer. Mon existence est défor-
mais liée à mon amour ; je ne peux per-
dre l'un sans l'autre.... Quelle affreuse
nouvelle vous m'apprenez ! vous allez à
Belval, vous partez à l'instant même !
d'où vient cette précipitation ? Madame
de Belval croirait-elle que nous sommes
d'intelligence , & croirait-elle nécessaire
de vous éloigner de moi ? Elle me rend
malheureux, parce qu'elle s'imagine que
je suis trop fortuné. Ce départ achève
de m'accabler. J'aurais eu du moins la
consolation de vous voir à l'Eglise ; un
seul de vos regards aurait pu tomber
sur

sur moi. Me sera-t-il possible de supporter votre absence, & d'ignorer tout ce qui pourra vous intéresser?..... O Dieu, qui me réserviez à de si cruelles épreuves, donnez-moi du moins la force & le courage d'y résister !

Non, mon Henriette, ce n'est pas vous que hait Madame de Belval, c'est votre malheureux amant, c'est moi seul. Je suis loin de l'avoir mérité ; mais ne faut-il pas que tout se réunisse pour m'accabler?.... hélas ! je vous perds sans retour ; Madame de Belval me déteste, elle dont l'amitié pourrait seule changer mon sort. Le Chevalier, qui aurait adouci mes peines en se prêtant aux tendres inquiétudes de mon amour, & en m'instruisant de tout ce qui vous touche, est obligé de me quitter.... digne ami ! ton funeste départ met le comble à mon infortune..... Il m'est si doux de vous ouvrir mon ame, que je ne puis me décider à quitter la plume.... Il faut pourtant que je finisse ; le Chevalier, qui

Ire. Partie.

D

va vous faire ses adieux, vous remettra
cette lettre. Il va jouir du bonheur de
vous voir.... Que ne puis-je l'accom-
pagner, & mourir à vos pieds de l'excès
de ma joie, ou de mes infortunes!



 LETTRE XXVI.

Henriette, à Madame de Blainville.

C'EN est fait, on vient de m'entraîner loin du plus aimable des hommes; je suis reléguée à Belval, sans consolation, toute entière à mon désespoir. A peine je commence d'entrer dans la carrière de la vie & déjà l'existence m'est devenue insupportable. Encore n'est-ce là qu'un léger prélude des maux qui s'appellent à fondre sur moi. Oui, chère Sophie, mes tristes jours ne vont plus couler que dans la douleur; je porte dans mon cœur un trait fatal qui me déchire sans relâche. L'image du Baron, toujours présente à mon esprit, me rend plus importune chaque jour la présence de celle à qui je dois la vie. Je vois avec horreur les progrès de cette aversion....
Tendresse filiale, doux sentimens de la

nature , viens encore animer mon ame !
 fais que j'oublie la cruauté d'une mère....
 Elle s'oppose à mon bonheur , Sophie ;
 & je pourrais l'oublier ! Si vous saviez
 tout ce qu'on a vainement tenté pour
 vaincre son obstination ! Le désespoir de
 M. de Luzi ne saurait s'exprimer.....
 Et moi , suis-je dans une situation plus
 tranquille ?

Quand ma mère m'eut fait dire de me
 préparer à partir pour Belval , le Che-
 valier s'empressa de venir me faire ses
 adieux. Hélas , qu'ils furent tristes ! je
 ne pouvais m'arracher de ses bras. Nous
 fûmes enfin contraints de nous séparer :
 on me pressait de rejoindre ma mère.
 Je ne fais si on alla lui rendre compte
 de l'attendrissement qui avait accom-
 pagné nos adieux ; mais , dès qu'elle me
 vit , elle me défendit d'entretenir la moin-
 dre correspondance avec le Chevalier.
 Ce coup , auquel je ne m'attendais point ,
 me rendit immobile. Lorsque je fus un
 peu revenue à moi-même , je prétextai

d'aller prendre quelque chose que j'avais oublié, & je courus avertir mon frère de la nouvelle rigueur que nous devons éprouver. Il se rendit tout de suite auprès de ma mère, & lui témoigna combien il serait désespéré si elle s'éloignait en l'accablant de son inimitié. Au lieu d'être adoucie, Madame de Belval marqua beaucoup d'indignation de ce qu'il avait osé paraître devant elle. Se flattant de la fléchir, il lui représenta qu'il n'était nullement coupable, puisqu'il ne l'avait sollicitée qu'en faveur d'un parti qui lui semblait très-avantageux pour sa sœur. Il finit par lui demander la permission de lui écrire, ainsi qu'à moi. — Non, Monsieur, je vous le défends, répondit-elle d'un ton sec. — Le Chevalier, toujours un peu trop vif, perdit alors patience; il se récria sur sa dureté de me priver d'un établissement honorable, & de vouloir encore me tenir dans un odieux esclavage. Révoltée de ce discours, Madame de Belval lui reprocha

qu'il aidait son ami à séduire sa sœur. Le Chevalier, sentant qu'il s'était trop emporté, eut assez de modération pour la quitter sans rien répondre. Je le rencontrai au moment que j'allais rentrer. Il me prit dans ses bras & me serra contre son cœur sans avoir la force de parler. Je lui demandai quel avait été le succès de sa démarche; il me conta rapidement ce que je viens de te rapporter, & me laissa dans la crainte que nous ne fussions surpris ensemble.... A quoi nous réduit la rigueur excessive d'une mère !

Les yeux noyés de larmes, j'arrivai auprès de Madame de Belval, qui, sans paraître me plaindre, me considéra quelques instans. Enfin, rompant ce cruel silence; — croyez-moi, me dit-elle, renoncez à toute liaison avec le Chevalier; son amitié fausse & perfide pourrait vous coûter cher. — Je ne répondis rien. Nous montâmes en voiture; & pendant toute la route je ne cessai pas

de pleurer. Du moins on me laissa me livrer à ma douleur.

En arrivant au château, je passai dans la chambre qui m'était destinée. Je n'y eus pas resté une heure, que ma mère m'envoya dire de venir la trouver. Je me doutai qu'il allait être question du Baron & du Chevalier, & je me préparai à lui répondre avec fermeté. — Qui peut occasionner tous ces pleurs, Mademoiselle ? (me dit Madame de Belval en me voyant entrer) je prétends en savoir la cause. Elle est bien naturelle ; je ne vois point sans amertume que je suis un sujet de discorde entre mon frère & vous. — Le Chevalier est un mauvais sujet ; & si vous rompez avec lui, comme je vous l'ai déjà ordonné, je n'aurai pas l'injustice de vous envelopper dans sa disgrâce. Mais ne biaisons point, allons à la source réelle de ces pleurs qui m'ont impatientée pendant la route. Quelles démarches le Baron a-t-il faites auprès de vous ? S'est-il expliqué ? répondez-

vous à son amour? — Ses seules démarches ont été celles que vous connaissez ; & mes sentimens sont une douleur bien juste de manquer un parti aussi avantageux. — Je connais mieux que vous , Mademoiselle , ce qui vous convient. Ainsi je vous défends aucune espèce de relation avec cet homme. Si je venais à découvrir la seule apparence d'une intrigue , vous auriez tout à craindre de ma colère. — Il serait assez difficile qu'à plus de trente lieues je pusse le voir ou lui parler. — Et je sortis en achevant ces mots.

Telle est , ma bonne amie , la triste situation où je me trouve. Il ne me reste que toi pour me consoler dans mes peines. Comment Madame de Belval ne s'est-elle pas avisée de me ravir cette unique consolation ? C'est , sans doute , qu'elle ne te soupçonne pas d'être la dépositaire de mes chagrins ; elle ignore la force de notre amitié ; elle la croit une liaison ordinaire : sans cela , ma So-

phie, sa haine, ingénieuse à me tourmenter, ne m'interdirait elle pas tout commerce avec toi?.... Mais que dis-je ! c'est ma mère, je dois la respecter. Que ne me laissait-elle dans le Couvent où je vivais heureuse & satisfaite à l'abri des passions ! L'amitié seule agitait mon cœur, devenu malheureusement trop sensible. Que mon sort est changé ! je suis maintenant la proie d'une passion terrible qui ne me laisse aucun espoir, & s'accroît encore des obstacles qui devraient l'éteindre. Ainsi mon malheur augmentera toujours. Que je me reproche de n'avoir pas voulu me rendre aux instances de Luzi, lorsqu'il sollicitait une entrevue ! J'attribue à cette injuste réserve l'excès du désespoir dont je me représente qu'il est accablé. Il se consolait des injustices de ma mère, par l'idée qu'il est aimé & que le tems amènerait quelque heureuse révolution propre à nous réunir ; au lieu que la cruelle incertitude où il est de mes sentimens,

D v

doit le porter à m'oublier... O Ciel !
éloignons cette idée affreuse & déchirante ; ne voyons que la constance d'un
amant vraiment digne de ma tendresse.



LETTRE XXVII.

*Madame de Blainville , à Henriette de
Belval.*

QU'ÉTONNEMENT a été le mien, chère Henriette , en lisant ta dernière lettre ! Quoi ! Madame de Belval ne veut pas consentir à ton mariage avec le Baron de Luzi ! Mais , en vérité , on ne peut soupçonner de motif raisonnable à une pareille conduite ; plus je veux la pénétrer , plus je m'y perds.

J'ai raconté à Madame d'Estinouse le tort que la sœur venait de faire à ta fortune. Tu connais son amitié pour toi , juge combien elle est affectée de cet étrange procédé. Elle a écrit sur-le-champ à Madame de Belval la lettre la plus forte. Si cette missive ne fait pas impression , nous n'avons rien à espérer. Je l'ai lue ; en voici la substance :
« Il ne suffit pas de mettre des enfans au

» monde , Il faut encore les rendre
 » heureux. Le mariage sur-tout lorsqu'il
 » s'y rencontre toutes les convenances ,
 » & principalement celle des goûts , est
 » ce qui contribue le plus au bonheur
 » de la vie. Pourquoi donc rejeter ceux
 » qui ont des avantages sensibles ? Un
 » pareil procédé me ferait croire que
 » vous ne voulez jamais marier votre
 » Henriette ; mais , prenez-y bien garde ,
 » ma sœur : si , justement désolée d'un
 » refus que vous ne daignez pas seu-
 » lement motiver , elle cédaux ef-
 » forts de la séduction , ne seriez - vous
 » pas coupable de ses égaremens ? Dieu
 » ne vous en demanderait-il pas compte ?
 » & le public ne vous condamnerait-il
 » pas ? Songez que les passions sont vives
 » à dix-huit ans ; que vous avez le plus
 » grand tort envers votre fille ; & que
 » vous lui devez & à vous-même , de
 » le réparer promptement... »

Nous verrons l'effet que cette lettre
 produira sur l'esprit de Madame de Bel-

val. Je souhaite qu'il soit tel que je le désire. Mais une devote entêtée est bien difficile à fléchir.

Ne te laisse point abattre par la douleur ; tout n'est peut-être pas encore désespéré ; il faut croire que ta mère réfléchira sur sa conduite , qu'elle sentira la force de ce que lui écrit Madame d'Estinouse , & que tu deviendras la Baronne de Luzi plutôt que tu ne penses. C'est le vœu de la plus tendre & la plus sincère de tes amies.



LETTRE XXVIII.

*Madame de Blainville, à Mademoiselle
de Belval.*

JE t'ai écrit avant-hier, mon Henriette, je viens de recevoir aujourd'hui une autre lettre de toi; je me hâte d'y répondre. Tu es bien persuadée du chagrin que me causent tes peines, mais tu n'imagines pas jusqu'à quel point j'en suis affectée. Je commence à désespérer que Madame de Belval se rende à la raison... Henriette, pourrais-tu suivre le conseil d'une amie qui pense quelquefois sensément, malgré son air évaporé? il faudrait tâcher d'oublier le Baron. Que peut-il résulter de votre attachement mutuel? Vous vous rendrez malheureux l'un & l'autre, s'il est impossible de vaincre l'obstination de Madame de Belval. Crois-moi, mon amie, il en est tems encore, tâche de vaincre un amour qui

ne te causerait que du tourment ; étouffe dans sa naissance une passion dont les suites seraient cruelles. Juge des peines qui t'attendent, si tu résistes à mes avis salutaires, par celles que tu éprouves déjà. Que ne suis-je avec toi, mon Henriette ! nous prendrions des mesures pour te rendre ce calme heureux dont tu jouissais avec ton amie !



LETTRE XXIX.

Henriette, à Madame de Blainville.

J'AI reçu tes deux lettres. Par le tendre intérêt que je ne cesse de t'inspirer, je vois que tu es toujours mon amie. Je te remercie de tes sages conseils, mais je ne suis plus à même de les suivre, l'aveu de ma défaite m'est échappé, le Baron fait que je l'aime, & j'ai même promis que je ne cesserai jamais de l'aimer. Oh ! combien cet aveu a rétabli le calme dans mon ame ! une douce tranquillité a succédé aux plus violentes agitations. Oui, Sophie, je suis encore heureuse, en dépit d'une mère trop injuste. Je jouis du plaisir de voir mon cher Luzi & de l'entendre m'exprimer son amour. Conçois-tu toute ma félicité ? Je regardais comme un malheur affreux de quitter Paris ; mais m'eût-on reléguée aux ex-

trêmités de la terre, le Baron m'y aurait suivie. Représente-toi ma surprise le jour qu'il parut à mes yeux, si j'avais pu croire aux Sylphes, je ne l'aurais pas pris pour un mortel. Mon cœur en fait sa divinité la plus chère. Eh ! quel homme réunit toutes les qualités qu'il possède ? En est-il qui eussent quitté les délices de la Capitale, pour venir vivre inconnu dans une petite ville de Province, voisine de Belval, dans la seule espérance de me rencontrer quelquefois dans ses promenades ? Il faut avoir le cœur du Baron de Luzi, pour agir de la sorte. Tant de preuves de son attachement ont redoublé les sentimens qu'il m'inspire. Eh ! pourquoi ne l'aimerais-je pas ? il me sacrifie tout, plaisirs, fortune, repos. Si mon penchant ne m'eût entraînée vers lui, je l'aurais aimé par reconnoissance.

Tu veux sûrement savoir comment j'ai pu le voir & lui parler. Je vais t'en instruire.

J'étais seule à la promenade, dans une allée, assez loin du château; je cherchais les endroits les plus solitaires, afin de m'y livrer à la mélancolie & à la douceur de songer à celui qui en était l'objet, lorsque je crus appercevoir le Baron qui s'avançait vers moi. C'est sa taille, c'est sa démarche, me disais-je avec émotion; mais dois-je croire aux illusions d'un cœur trop plein de son image? Je ne fus certaine qu'il ne me trompait pas, qu'en voyant à mes pieds celui qu'il m'avait annoncé. — Est-ce bien vous que je revois, adorable Henriette, s'écria-t-il, vous que je cherche avec tant de soins; vous sans qui la vie me serait odieuse? — Qu'avez-vous fait, lui dis-je avec une émotion qui me trahissait? ignorez-vous que ma mère m'a ordonné de vous fuir? — Elle n'apprendra jamais que je vous ai suivie jusqu'ici. J'ai changé de nom, j'ai renvoyé mes gens, & je vis à Chartres plus inconnu que le dernier de ses Ci-

toyens. Si je viens à Belval, c'est toujours sous quelque déguisement nouveau; je serais rencontré de Madame votre mère, qu'elle ne me reconnaîtrait sûrement point. — Mais levez-vous, on pourrait vous appercevoir. — Je veux expirer à vos pieds, ou obtenir l'aveu de votre tendresse. Vous m'aimez; mille circonstances m'ont fait connaître en vous des sentimens qu'il n'est plus tems de me dissimuler. Je me rappellerai toujours les pleurs que je vous vis répandre le jour que Madame de Belval me refusa votre main; ils s'imprimèrent au fond de mon cœur, ils en adoucirent le désespoir. Que votre bouche me confirme, dans ce moment, ce que m'ont révélé ces larmes précieuses qui vous échappèrent.

Le Baron s'était relevé & me tenait étroitement serrée dans ses bras. Cette situation me fit éprouver un charme inexprimable. Effrayée du trouble de mes sens, je voulus me dégager de ses bras,

& lui en imposer par un regard sévère ; mes yeux rencontrèrent les siens , & n'exprimèrent plus que la même ivresse. — Oui , je vous aime , mon cher Luzi , m'écriai je avec un transport qu'il ne me fut pas possible de contenir ; mais n'abusez point de cet aveu ; respectez toujours la sœur de votre ami. — Ne craignez rien , s'écria-t-il tout hors de lui ; vous serez toujours adorée comme vous méritez de l'être ; ma flamme est aussi pure que la beauté qui l'alluma.

Il me dit encore les choses les plus tendres , qu'il est inutile de te répéter. Je ne fais même ce que tu penseras du soin que je prends souvent de rapporter à-peu-près mot à mot les conversations que j'ai eues. Mais c'est qu'il me semble que , par ce moyen , tu es plus à même de juger des différentes situations où je me trouve , que si je me contentais de te tracer une froide analyse.

Enfin , devenus plus tranquilles , le Baron & moi , nous nous mîmes à réfléchir

comment nous pourrions nous voir & nous écrire. Nous convinmes de nous trouver tous les jours à l'endroit où nous nous étions rencontrés, attendu que ce lieu est plus favorable qu'aucun autre, par l'épaisseur du bois & la multitude d'allées qui se croisent dans tous les sens. Il est décidé que j'écirai au Baron les jours qu'il me sera impossible d'aller à nos rendez-vous, & que je cacheraï ma lettre dans un vieux mur peu éloigné du château.

La liberté dont je jouis ici favorise merveilleusement nos entrevues. Comme nous sommes à la campagne, & que ma mère me croit séparée de l'homme qu'elle persécute, elle me laisse aller seule sans le moindre soupçon. La durée de mes courses ne lui donne aucun ombrage, parce qu'elle connaît mon goût pour la promenade. Ainsi je fais de longues absences sans qu'elle y prenne garde; & pour qu'elle y fasse encore moins d'attention, je choisis le moment où des

personnes des environs viennent faire sa partie.

Sans doute que la lettre de ma tante d'Estinouse n'a pas fait beaucoup d'impression sur l'esprit de ma mère. J'en juge sur ce qu'elle continue de me refuser la permission d'écrire au Chevalier. Mais le Baron m'a donné des nouvelles de ce cher frère.



L E T T R E X X X .

*Le Baron de Luzi, a Mademoiselle de
Belval.*

JE suis dans la plus grande impatience, ô mon amie! de vous voir arriver dans ces lieux. L'heure du rendez-vous est passée; & mon Henriette ne paraît point! dans quelles alarmes elle me jette! Madame de Belval, cette mère cruelle, vous empêcherait-elle de sortir aujourd'hui? ajouterait-elle à mes sujets de plaintes, en me privant de la félicité que j'ai goûtée hier? Non: je ne puis songer à mon bonheur sans les plus vifs transports. Fidelle interprète d'un cœur tendre, votre bouche m'a donné la première assurance d'un amour éternel. Cet aveu si long tems attendu, m'a pénétré d'un ravissement dont il m'aurait été impossible de me former une idée avant de l'avoir ressenti: oh! quelles délices

j'éprouvais lorsque d'un air timide vous prononciez ces mots si doux pour un véritable amant : *Je vous aime !* Cette félicité pouvait-elle être le présage de nouveaux malheurs ? Mes yeux ne vous découvriront-ils plus dans cette avenue qu'ils parcourent depuis deux heures ? Idole de mon cœur, tendre & sensible amante, viens dissiper le trouble & l'inquiétude où je suis.... Mais je vous appelle en vain ; il faudra que je me contente d'avoir tracé sur ce papier mon impatience & mes regrets.... La nuit même vient m'enlever cette faible consolation ; il ne me reste plus que l'espoir de trouver une de vos lettres à l'endroit où je vais déposer celle-ci.... Dieu ! que va-t-elle m'annoncer ?... Eh ! qu'ai-je à craindre ? je suis aimé.



LETTRE

LETTRE XXXI.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

JE viens de trouver votre lettre, mon bon ami, dans le vieux mur qui sert de dépôt à notre correspondance; un secret pressentiment m'y a conduite vers les huit heures du soir. Mon attente n'a pas été trompée; je suis rentrée promptement avec mon trésor, & j'ai couru m'enfermer dans ma chambre pour en jouir. Avec quelle satisfaction n'ai-je pas vu la peinture des sentimens qui règnent dans votre ame! la mienne les partage tous. Que n'avez-vous pu y voir la douleur qu'elle éprouvait de manquer à notre rendez-vous! Je fus sur les épines toute l'après-dinée. Il vint hier des Dames nous faire visite, & malheureusement elles ne jouèrent point. La bienléance, ces égards fatigans qu'on ap-

Lr. Partie,

E

pelle politesse, & l'appréhension d'exciter les soupçons de ma mère, tout m'empêcha de m'absenter. Oubliant les personnes qui m'entouraient, je ne songeais qu'à vous, cher Luzi; je vous voyais aller & revenir sans cesse dans l'allée où vous m'attendiez, regarder de tous les côtés, approcher du château, & vous en éloigner à regret; mais je ne vous appercevais pas une plume à la main, traçant sur vos genoux vos desirs inquiets & votre tendresse; je ne vous croyais pas rempli de cette attention délicate à ne perdre aucune occasion de m'assurer de votre amour. Le mien n'est pas moins vif & à l'épreuve de tous les évènements. Votre image est sans cesse présente à mes yeux; je vous entends me dire d'une voix qui retentit dans mon cœur: ô mon Henriette! aimons-nous toujours; que rien n'altère notre union, cette union pure de deux âmes qui se confondent pour n'en faire qu'une; leurs plaisirs sont les mêmes &

se doublent par cette heureuse communication ; & leurs peines, qui se confondent aussi, en deviennent moins sensibles.

Adieu, mon ami, il faut que je vous quitte ; ma mère pourrait demander ce que je fais si long tems dans ma chambre. Je compte bien vous voir demain ; mais s'il allait encore survenir quelque obstacle, croyez que j'en ressentirai une peine égale à la vôtre. Je dois vous épargner le moindre chagrin ; je vous en ai trop causé involontairement. Adieu, mon ami, adieu.



LETTRE XXXII.

Henriette, au Baron de Luzi.

JE suis dans des tranfes mortelles. Hier, en vous quittant, j'apperçus la femme-de-chambre de ma mère, qui semblaient m'espionner. Elle lui est entièrement dévouée, & j'ai lieu de tout craindre de sa part. Est-ce par ordre de Madame de Belval qu'elle était là, ou bien était-ce de son propre mouvement, pour s'en faire un mérite? Je ne fais que penser; mais je n'en suis pas moins d'une extrême inquiétude. Ma mère vient de l'augmenter par cent questions qu'elle m'a faites. Elle m'a demandé où j'allais me promener; d'où vient que je faisais de si longues absences? Je crois, mon ami, qu'il ne serait pas prudent de nous voir actuellement. Sachons, pendant quelques jours, nous priver du bonheur que nous

goûtions, afin de mieux dissiper les soupçons qu'on peut avoir formés. J'irai dans les allées du bois, comme à l'ordinaire; ma mère me fera peut-être suivre; & lorsqu'on ne verra paraître personne, on n'aura plus de doute sur ma conduite. Cependant nous aurons besoin de varier le lieu de nos entrevues; & nous déterminerons chaque jour celui où nous nous trouverons le lendemain.

N'allez pas croire que je vous débite une fable pour vous voir avec plus de réserve & moins fréquemment, ainsi que je vous en menaçai hier. La manière peu sage dont vous vous êtes conduit mériterait que je prisse sur moi de ne plus vous voir. Est-ce donc là ce pur amour que vous m'aviez juré; cette union des âmes que vous disiez être l'unique source du vrai bonheur? Voulez-vous manquer à vos sermens, trahir ma confiance, & me contraindre à vous fuir! Ah! réprimez ces transports inutiles & injurieux; jouissez des douceurs que l'amour vous pré-

sente , sans desirer des faveurs toujours
suivies de regrets : celui qui les arrache ,
est encore plus à plaindre que sa victime ;
s'il est susceptible de remords , pourrait-
il être heureux par le malheur de son
amante ?



LETTRE XXXIII.

Le Baron de Luzi, à M^{lle}. de Belval.

QUE m'avez-vous appris, ma chère Henriette ? on nous épie, on va même jusqu'à concevoir des soupçons ; & pour les dissiper, il faut suspendre nos rendez-vous ! O Ciel ! je ne vous verrai point aujourd'hui ! Et qui fait combien de jours vont s'écouler sans que mes yeux charmés se fixent sur ceux de mon Henriette ! aux idées agréables & délicieuses qui m'occupaient depuis quelques instans, vont succéder les images les plus affreuses ; mon imagination ne me représentera désormais qu'une mère en fureur qui vous enlève de Belval, & vous soustrait à toutes mes perquisitions ; je me peindrai ma chère Henriette oubliant enfin un amant infortuné, & devenue parjure aux sermens de m'ai-

mer toujours..... Ah ! je ne pourrai longtemps contempler cet horrible tableau, & la mort me délivrera du moins d'un avenir trop cruel.... Mais avant que j'expire de douleur & de désespoir, écoute ma justification, fille adorée. Tu me prêtes des desseins aussi criminels qu'ils sont odieux..... Moi, vouloir séduire mon Henriette ! moi l'aimer comme les scélérats outragent ! As-tu pu les concevoir ces indignes terreurs ? Rassure-toi en apprenant à te connaître ; tu communiques à tout ce qui t'approche cette innocence & cette pureté qui distinguent ton ame. Les baisers que je t'ai ravis étaient le gage d'un amour légitime, & non la preuve d'une passion déréglée. Un tems viendra peut-être où ces entreprises que tu redoutes seront légitimes ; tu seras alors maîtresse de disposer de ta main : si j'avais eu l'indignité de me rendre coupable, tu craindrais d'unir ton sort à un vil séducteur, qui ne consultant que sa satisfaction particulière

plongea dans les regrets & les remords le respectable objet de sa criminelle passion. Ainsi tu le vois, tout me fait un devoir de conserver la vertu de celle qui m'est plus chère que la vie.

Mais quand finira l'exil affreux que vous m'imposez ? Il semble que je devrais être moins malheureux que lorsque j'étais éloigné de mon amante ; que lorsque je n'en recevais aucune nouvelle, & que j'étais déchiré par la crainte de n'en être point aimé ; mais le bonheur que j'ai goûté depuis quelques jours, fait que la moindre séparation m'est devenue insupportable. Abrégez donc mes peines, adorable Henriette, & sur-tout marquez-en le terme.



LETTRE XXXIV.

Henriette , au Baron de Luzi.

RÉJOUISSÉZ-VOUS , mon ami ; demain nous nous verrons. Trouvez - vous au bosquet , à six heures précises du matin , j'aurai soin de m'y rendre. Mes argus dorment alors ; ma mère & même sa femme - de - chambre se lèvent fort tard. Ainsi nous aurons tout le tems de rester ensemble. Nous arrangerons nos entrevues pour les jours suivans ; & si l'on ne s'apperçoit pas de ces nouvelles courses , nous pourrons continuer.

Adieu. A peine ai-je le tems de vous écrire ce billet , & de l'aller cacher dans le vieux mur.



LETTRE XXXV.

Madame de Blainville , à Henriette.

TE voilà donc tout-à-fait sur le bord de l'abîme , ma pauvre Henriette ! Tu aimes le Baron , & tu lui en a fait l'imprudent aveu. Je crains que cette passion ne te prépare de cruels chagrins. Madame de Belval est toujours obstinée à te refuser M. de Luzi. Il faut qu'elle ait quelque raison particulière pour excuser son étrange procédé. Elle écrit à Madame d'Estinouse , qu'elle n'a d'autre envie que de t'établir , & qu'elle est très-décidée à accepter le premier parti avantageux qui se présentera. Elle passe ensuite à ce qui regarde M. de Luzi , & se borne à lui dire que ce mariage , qui paraît si sortable , ne te convient nullement , & qu'elle n'y consentira jamais.

E vj

Je t'avoue qu'une telle résistance de sa part m'étonne & me confond. Je ne fais plus qu'imaginer, je me perds dans mes conjectures. Que signifie le mystère qu'affecte Madame de Belval? Le tems nous le dévoilera sans doute. Cependant si tu veux en croire les conseils de l'amitié, tu rompras avec le Baron, & plutôt que plus tard : on triomphe d'une passion qui ne fait que de naître; mais on en est maîtrisé, quand on lui laisse acquérir trop de force.



LETTRE XXXVI.

Henriette, au Baron de Luzi.

AH, Luzi ! nous sommes perdus !... Je ne peux revenir de mon effroi... ma mère... oui, ma mère a tout entendu ; elle nous écoutait derrière la charmille contre laquelle nous étions appuyés. Comme je vous quittais, je l'ai trouvée sur mes pas. — D'où venez-vous, m'a-t-elle dit avec un visage fêvère ? — de me promener dans ce bois. — avec qui étiez-vous ? — A cette question imprévue, je suis restée muette. Alors elle a repris : — je n'ai pas besoin que vous me l'appreniez, je viens de tout entendre. Vous ne vous applaudirez peut-être pas long-tems d'avoir osé enfreindre mes ordres — Jugez, mon bon ami de l'état où j'étais. En entrant au château, elle m'a souillée, pour

voir si je n'avais pas de lettres. Ensuite elle est allée visiter ma chambre, où elle a découvert toutes celles que vous m'avez écrites, que j'avais mises dans un tiroir de ma commode ; elle les a lues, & sa colère a redoublé ; elle est sortie en me menaçant de m'enfermer pour le reste de mes jours.

- Je suis plus morte que vive depuis ce fatal moment. Je crains à chaque instant qu'on ne nous sépare pour jamais..... Quoi ! cher Luzi , je ne te reverrai plus ; ce serait la dernière fois que j'éprouve la satisfaction de t'écrire, je perdrais jusqu'à la douceur de te compter mes peines ! Rien n'adoucirait ses chagrins dans l'étroite captivité où ton amante sera retenue. Tes lettres qui auraient charmé mes ennuis, m'ont été enlevées. Mon désespoir ne saurait s'exprimer.... J'entends du bruit.... Je ferme précipitamment cette lettre, que je ne pourrai peut-être te faire parvenir.

LETTRE XXXVII.

Henriette , à Madame de Blainville.

QUE d'inquiétudes , que de tourmens j'éprouve depuis deux jours , chère Sophie ! & mon imprudence en est la cause , je m'étais apperçue qu'on m'espionnait. J'écrivis tout de suite au Baron qu'il fallait suspendre nos entrevues ; il se soumit au sacrifice que j'exigeais ; moi , je n'ai pas eu le même courage ; au bout de quelques jours j'ai voulu le revoir trop près du château , & nous avons été surpris par ma mère. A la félicité dont je jouissais , succède l'infortune la plus affreuse. Dans les premiers mouvemens de sa colère , Madame de Belval m'a accablée de reproches & de mauvais traitemens , & me fait garder à vue. A peine ai-je pu trouver un moment pour aller glisser dans un vieux mur la

lettre que j'ai écrite à la hâte à M. de Luzi. Le jour même que je l'eus portée dans notre cachette ordinaire, on vint, à l'issue du dîner, annoncer à ma mère qu'un inconnu demandait à lui parler. Imagine-toi ma surprise quand j'aperçus le Baron. Je ne pus retenir un cri perçant. Ma mère, qui a la vue très-courte, & ne pouvait encore distinguer qui c'était, me demandait, toute effrayée, ce que j'avais, lorsque le Baron se jeta à ses genoux. — Je viens Madame, lui dit-il, recevoir l'arrêt de ma mort, ou celui de mon bonheur. Vous savez que j'adore votre fille & que je suis assez heureux pour en être aimé ? Voudriez-vous nous en faire un crime ? Si vous croyez que cet amour puisse offenser le Ciel, il dépend de vous de le rendre légitime ; faites que des nœuds sacrés nous unissent. Nous bénirons à jamais un bienfait aussi précieux. — Ma mère, loin de se laisser fléchir par ces paroles, s'est mise dans une violente colère, au point de traiter

M. de Luzi d'infame & de séducteur. Il lui a répondu avec une douceur extrême. — Je ne mérite point ces odieuses qualifications ; mes intentions ont toujours été pures , & mes démarches l'ont prouvé. — Vous prétendez braver mon autorité, en aimant ma fille malgré moi ; mais soyez bien sûr qu'elle ne v^{ous} appartiendra jamais. Craignez que cette obstination ne devienne inutile , s'écria vivement le Baron , puisque vous me refusez votre consentement sans aucun motif , l'aveu de votre fille me suffira. — Ma mère lui dit alors de sortir , & se leva pour sonner. Je compris qu'elle voulait faire venir les domestiques ; je m'élançai dans les bras de Luzi , en m'écriant hors de moi-même : — qu'on ose l'attaquer ! ce n'est qu'après m'avoir ôté la vie , qu'on parviendra jusqu'à lui. — Sortez, Monsieur , reprit ma mère, ou je vous fais chasser avec ignominie. — Oui, Madame , je vais me retirer , lui répondit Luzi avec modération ; je respecte en

vous la mère de mon Henriette ; mais pourquoi m'arracher le cœur ? — Ces dernières paroles me firent une vive impression. — Imitiez-moi, mon ami, m'écriai-je, jetons-nous aux pieds de ma mère ; elle ne sera peut-être pas toujours inflexible. Voyez l'état de vos enfans, Madame, continuai-je, en m'adressant à Madame de Belval & en embrassant ses genoux ; laissez-vous toucher par leur désespoir ; réunissez deux cœurs qui ne peuvent-être heureux en les séparant ; que nous ayons à vous bénir tous les jours de notre vie , en songeant que notre bonheur est votre ouvrage. Unissez-nous, unissez-nous. — En disant ces mots, nous tenions chacun une de ses mains, que nous pressions dans les nôtres, en les arrosant de nos larmes.... O Sophie ! je vis le moment où la nature triomphait ; une larme s'échappa de ses yeux ; mais comme si elle eut craint de paraître sensible, elle détourna la tête , & reprenant son air de sévérité : — vos

prières sont inutiles, je ne peux consentir à ce que vous me demandez. Croyez-moi, guérissez-vous mutuellement d'une passion qui ne doit vous laisser aucune espérance. — Quel est donc, ma mère, cet obstacle que rien ne saurait surmonter? Quel qu'il puisse être, Mademoiselle, soyez bien persuadée que je ne changerai jamais de sentiment. — Devenu curieux par tant d'obstinations, Luzzi ne put s'empêcher de lui dire du ton le plus animé : — & vous êtes sa mère, vous qui agissez comme son tyran! — Vous me bravez encore, Monsieur! — Non, Madame, je vous ai déjà dit que je respectais celle dont mon Henriette a reçu le jour; mais il est un Etre-Suprême qui me vengera de toutes vos cruautés. Peut-on croire à sa Religion, & nourrir dans son ame tant d'injustice & tant de barbarie? — Comme je vis que ce discours ne pouvait que déplaire à Madame de Belval, je l'interrompis en poussant doucement hors de la chambre

l'infortuné Luzi. Quoique je fusse entourée de nos domestiques , je l'accompagnai jusqu'à la porte du château , dans un morne silence. Nous nous séparâmes sans nous rien dire , notre douleur nous ôtoit la force de parler.

Je remontai tout de suite dans l'appartement de ma mère , elle ne me dit pas un seul mot ; mais m'ayant ordonné de me retirer ; elle envoya chercher le Curé , qui est son Confesseur & resta plus d'une heure enfermée avec lui. Ce Curé est un digne Ecclésiastique ; il lui aura sans doute donné des conseils de douceur , car depuis l'entretien secret qu'ils ont eu ensemble , elle a pris un ton d'aménité qu'elle n'avoit jamais eu avec moi. Cependant comme je me défie toujours de ce calme , qui peut à chaque instant être troublé par un nouvel orage , je t'écris furtivement au milieu de la nuit , je n'ai pas cru devoir hasarder de prendre la plume dans des momens où l'on pût me surprendre. Je met-

traî cette lettre sous l'enveloppe du Baron, pour qu'il te la fasse passer.

Tout ce que je viens de te raconter, ma Sophie, te prouve que je ne puis renoncer à mon cher Luzi. Plains ton Henriette, la passion qu'elle éprouve ne s'éteindra qu'avec sa vie. Quand elle ferait sûre de rendre son sort encore plus déplorable, elle ne cherchera jamais à triompher du sentiment qui pénètre son ame; Luzi est l'arbitre de sa destinée; elle ne peut plus être heureuse que par lui; & si la constance qu'elle lui a jurée, doit redoubler son infortune, elle saura souffrir,



LETTRE XXXVIII.

Henriette de Belval , au Baron de Luzi.

QUELLE scène de douleur s'est passée aujourd'hui mon bon ami ! Il me semble te voir encore aux genoux de ma mère , la supplier de ne pas mettre obstacle à notre union. Tes larmes ont coulé sans qu'elle en ait été touchée. Ah ! Luzi , est-ce bien d'elle que je tiens ce cœur si différent du sien ? Mais espérons un heureux changement à notre sort. Depuis une conversation particulière qu'elle a eue avec le Curé , elle paraît fort adoucie à mon égard. J'en augure favorablement ; ce respectable Ecclésiastique l'a peut-être engagée à céder à nos vœux.... Quelle félicité , si nous pouvions être unis !

Je viens d'écrire à Madame de Blainville. Je lui conte tout ce qui s'est passé. Comme je crains que ma mère n'ait donné

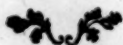
des ordres pour qu'on lui remette toutes les lettres que j'enverrai à la poste , vous me ferez le plaisir d'y porter celle-ci vous-même , après avoir eu la précaution d'écrire l'adresse de votre main. Je me console un peu avec cette véritable amie des peines qui déchirent mon cœur..... Qu'elles sont cruelles les peines que je ressens ! mais celle dont l'impression est plus vive , c'est d'ignorer quand je pourrai vous voir. Goûtons du moins la consolation de nous écrire tous les jours , tâchons , par une correspondance suivie , de charmer nos douleurs. Je lirai dans tes lettres les assurances de ton amour , j'y verrai ton âme toute entière,... mais ce ne sera pas encore toi ; & toi seul peux faire le bonheur de ta tendre amie !



LETTRE XXXIX.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle de
Belval.*

SERAIT-IL possible que je pusse enfin prétendre au nom de ton époux ! devrais-je au Curé de Belval un changement aussi heureux ! ah ! je commence à respirer. Ce doux espoir a remis le calme dans mon ame. Ne manque pas de m'informer exactement de tout ce qui se passera. Je suis impatient de savoir quand je pourrai me présenter de nouveau aux yeux de Madame de Belval. Mais quels que soient les évènements que le sort nous prépare, compte toujours sur la constance de ton ami,



LETTRE

L E T T R E X L.

Le Baron de Luzi , à Madame de Blainville.

JE viens à vous , Madame , la mort dans le cœur , vous demander des nouvelles de mon Henriette. Hélas ! je l'ai perdue , je l'ai perdue sans retour ! Depuis deux jours je ne cesse de courir de tous les côtés ; j'interroge tout le monde , je donne de l'argent , j'en promets davantage , rien ne me procure le moindre indice du lieu qui le recèle. Seriez-vous plus heureuse , auriez-vous quelque connaissance de son sort ? Daignez m'en instruire promptement , ou je vais succomber à ma douleur. Je me flattais que le Curé , un sage Ecclésiastique , aurait enfin disposé Madame de Belval à prendre des sentimens de bonté. Quelle était mon erreur ! la foudre allait m'écraser.

Ire. Partie.

F.

fer , tandis que je me croyais à la veille d'être heureux.

Avant-hier j'allai porter une lettre au lieu qui servait d'entrepôt à notre correspondance. Tout me parut tranquille dans le château ; mais comme il était de grand matin , ce silence ne m'étonna aucunement. J'y retournai hier à la même heure , & ne trouvai point de lettre de ma chère Henriette. J'en eus beaucoup d'inquiétude & me mis à roder toute la journée aux environs du château. Etonné d'en voir toujours les portes & les fenêtres fermées , mes alarmes redoublèrent , je commençai à soupçonner mon malheur. Voulant terminer cette cruelle incertitude , je courus au village , & demandai au premier payfan des nouvelles de Madame de Belval. O Dieu ! que devins-je en apprenant qu'elle était partie dans la nuit avec sa fille ! je ne gardai plus de ménagement : je volai au château pour parler au Concierge ; je lui donnai ma bourse en le conjurant d'être

touché du sort de l'homme le plus malheureux. Cet honnête homme me plaignit, & m'assura qu'il ignorait absolument la route qu'avoit prise Madame de Belval.

Il n'y a que vous, Madame, qui puissiez m'éclaircir de la destinée de votre amie. Peut-être qu'on lui aura permis de vous écrire.... Je n'ose cependant m'en flatter; une mère cruelle prévient sans doute tous les moyens qui peuvent... O Ciel ! mon Henriette serait à jamais perdue pour son amant !... Je vais sur-le-champ me rendre à Paris, non que je me flatte d'y trouver celle sans qui la vie m'est odieuse ; on m'assure qu'on ne lui a pas fait prendre cette route ; mais j'y serai plus à portée d'y faire des perquisitions. Ayez donc la complaisance de m'y adresser votre lettre... Quel serait l'excès de ma joie, si elle m'annonçait.... Vaine illusion !... Ah ! Madame, pardonnez le désordre de mon esprit en faveur du juste sujet de mon désespoir.

LETTRE XLI.

Madame de Blainville , au Baron de Luzi.

VOTRE lettre , Monsieur , ma jetée dans l'étonnement & la consternation. Madame d'Estinouse , à qui je l'ai communiquée , ignore , ainsi que moi , ce qu'est devenue sa nièce. Elle a écrit au Chevalier pour en demander des nouvelles ; je doute qu'il en sache plus que nous. Je suis dans une inquiétude qui ne peut être comparée qu'à la vôtre. Si vous parvenez à vous procurer des lumières sur le sort de votre amie , vous m'obligerez sensiblement de m'en faire part tout de suite. Soyez persuadé , Monsieur , que j'éprouve le plus vif regret de ne pouvoir vous être plus utile.

MONIEU DE BLAINVILLE,

LETTRE XLII.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

JE t'avais perdue, mon Henriette ! Je croyais être pour toujours séparé de toi, juge du désespoir qui m'agitait. Enfin j'ai découvert le lieu où une mère barbare t'a conduite. C'est à deux cens lieues de ton amant, c'est à Marseille qu'elle est allée te confiner. A-t-elle pu croire que la distance m'empêcherait de te joindre, ou d'apprendre l'endroit de ton exil ? L'opiniâtreté de mes recherches m'eût bientôt instruit de ce qui intéressoit mon Henriette. Je respire aujourd'hui le même air que toi, & quand même le sort ne m'aurait accordé que cette faveur, elle aurait adouci mes peines.

Cette dissipation que te permet Madame de Belval, m'a surpris extrêmement ; mais sans doute elle n'aura vu que

les avantages qu'elle pouvait espérer des dissipations que le monde présente. C'est un piège qu'elle te tend , garde-toi de t'y laisser prendre : elle veut bannir de ton cœur jusqu'au souvenir du plus fidèle amant. Pourrais-tu oublier celui dont tu occupes les moindres pensées ? Où trouverais-tu un cœur comme le mien , un cœur si tendre , si constamment rempli de ton image ? Pour ton propre bonheur , chère Henriette ; aime-moi toujours ; défie-toi de cette foule d'adorateurs qui t'environne ; ils ont tous le langage du sentiment , aucun n'en a la vérité. J'aurais tort de concevoir la moindre inquiétude sur ta façon de penser ; mes yeux ont été les témoins de la préférence flatteuse que tu me donnes sur mes rivaux. Je me rappellerai sans cesse , avec une délicieuse satisfaction , l'heureux instant où je parus chez Madame des Roches. L'assemblée était nombreuse , mais je t'eus bientôt dé mêlée au milieu de toutes les dames ; nos

regards se rencontrèrent & soudain je te vis pâlir & sur le point de perdre connaissance. Que je me repentis d'avoir voulu connaître l'impression que causerait l'apparition subite de ton amant & combien fus-je désolé de la cruelle contrainte où j'étais, qui m'empêchait de voler dans tes bras ! Je m'approchai en tremblant du cercle où tu brillais ; il n'était composé que de jeunes personnes de ton âge ; elles semblaient vouloir disputer de beauté avec toi, mais aucune n'avoit ce charme séducteur qui te rend adorable sans que tu paraisse y songer. J'adressai mon compliment à toutes tes aimables compagnes, & mes yeux te disaient assez que toi seule était l'objet de mon plus tendre hommage.

C'est par la femme du premier laquais de Madame de Belval que j'ai su qu'elle t'avait conduite à Marseille, je partis aussi-tôt. En arrivant dans cette ville, je m'informai de votre demeure & j'appris avec étonnement que vous étiez de tou-

tes les fêtes & de tous les plaisirs ; je demandai les maisons que vous fréquentiez , pour m'y faire présenter ; & je pensai que je ne pouvais être mieux introduit que par M. de Rosainville , dont vous m'avez souvent entendu parler avec le Chevalier. Mais il était absent ; il fallut me retourner d'un autre côté. Je courus chez un ami avec qui j'avais été fort lié à Paris. Je lui fabriquai un roman : je lui dis qu'une affaire malheureuse me forçait à quitter la Capitale ; que j'étais venu à Marseille pour me soustraire aux poursuites de la famille de celui que j'avais tué , & que j'avais pris la précaution de changer de nom. J'ajoutai qu'à l'aide de ce déguisement je comptais pouvoir sans danger me répandre dans les sociétés , & qu'ainsi je le priais de faire faire des connaissances. Dès le même soir, il me présenta chez Madame des Roches, sous le nom de M. d'Angel. Madame de Belval , par la faiblesse de sa vue, ne distinguant les

objets que lorsqu'ils sont fort près d'elle & entendant nommer ce M. d'Angel, ne soupçonnera certainement pas que ce soit le Baron de Luzi. Heureusement que les jeunes personnes forment un cercle à part dans plusieurs sociétés. Je pourrai donc loin des yeux d'une mère, jouir des charmes de ta conversation, sans qu'elle en conçoive le moindre ombrage!

Mais que j'ai commencé par payer cher les premiers instans de mon bonheur ! un homme te faisoit la cour quand j'arrivai chez Madame des Roches, & je n'osai t'aborder, dans la crainte de me trahir. Je vis ton impatience d'être obligée de répondre à ses galanteries. Enfin l'on vint t'en débarrasser, en lui proposant une partie de jeu, qu'il n'osa sans doute refuser. Pour moi, j'étais au supplice d'entendre qu'on te dît des choses qu'il me sembloit que j'avais seul le droit de te dire. Les amans sont quelquefois injustes ; ils voudraient que celle qu'ils

aient, ne fût belle qu'à leurs yeux.

Maintenant que je suis tranquille sur le sort de mon Henriette, il est tems de songer à sa chère Sophie qui est toujours dans les plus vives inquiétudes. Je lui avais écrit pour lui demander de vos nouvelles; en me répondant qu'elle n'en savait point, elle me pria de lui en donner dès que j'aurais fait quelque découverte. Vous chargez-vous de ce soin, ou voulez-vous que je m'en acquitte moi-même? Je vous remettrai avec cette lettre ce que vous m'avez demandé, une écritoire de poche, des plumes & du papier. Qu'il est doux de tromper une mère injuste & cruelle! Que cette promenade du Cours est délicieuse! la nuit nous y dérobe à tous les yeux, & la foule qui s'y rend chaque jour achève de nous favoriser. Il faut que Madame de Belval soupçonne bien peu la violence de mes sentimens, pour se persuader que je resterais tranquille à Paris, sans chercher les moyens de revoir mon

adorable Henriette. Qu'elle conserve
long-tems cette étrange sécurité ! elle
est nécessaire à notre bonheur.



L E T T R E X L I I I .

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

APRÈS un mois d'absence , je t'ai donc revu , mon ami ! On n'a pas d'idée de ma surprise , quand tu parus chez Madame des Roches ; je croyais être dans l'erreur d'un songe ; enfin mon bonheur me parut une réalité , & je ne m'occupai plus qu'à en goûter la douceur. C'est donc lui , me dis-je ! lui que j'ai tant craint de ne plus revoir ! lui qui étoit le sujet de mes pleurs ! Mais le souvenir de la défiance de Madame de Belval vint aussi - tôt empoisonner ma joie ; elle saura que le Baron est à Marseille , disais-je en moi-même , & m'enleva encore à mon amant. Ces tristes réflexions m'occupaient toute entière ; on me parlait , & je n'entendais rien. Ma préoccupation devint bien plus grande , lorsque tu adressas la parole à

Mademoiselle Delorme, qui était auprès de moi ; je ne vis & n'écoutai plus que toi seul. O mon ami ! que deux amans qui veulent cacher leur intelligence, sont déplacés dans le monde ! tout les trahit, jusqu'à leur silence & à leurs regards. Pour peu que M. de Clairvaux eût fait attention à ce qui se passait, il eût vu ma rougeur & mon embarras à ton arrivée ; il eût vu mon trouble s'accroître lorsque tu nous abordas & que j'entendis le son de ta voix. Quand une partie de jeu m'en eut délivrée, je me crus heureuse ; mais bientôt je sentis que j'avais encore des vœux à former ; j'eusse voulu pouvoir te dire combien j'étais enchantée de te revoir, & combien notre séparation m'avait fait verser de larmes. Il fallut se contraindre, il fallut que la froideur d'un entretien de simple politesse remplaçât les expressions du sentiment. Que je regrettais alors les bosquets de Belval ! Nous n'y étions pas entourés de té-

moins , nous pouvions nous livrer aux mouvemens de notre cœur.... Et nous osions nous plaindre ! Ah ! si ces fortunés momens pouvaient renaître , je ne desirerais point un destin plus heureux. Contente de te voir , de t'aimer , de te le dire , j'oublierais que des nœuds indissolubles pourraient assurer à jamais une félicité si parfaite. Eh ! qu'aurions-nous besoin de ces nœuds , pour éterniser notre union ? nos cœurs ne sont-ils pas liés par un sentiment dont la mort seule peut éteindre la durée ?

Je vais écrire à Sophie ; ma lettre fera jointe à celle-ci ; ne négligez pas de la faire partir , & d'envoyer aussi celle qui est à l'adresse du Chevalier. J'aurai donc le plaisir de les rassurer sur ma destinée , & de leur apprendre que depuis que tu m'es rendu , tout est changé pour moi ! cette satisfaction si douce à mon cœur , est presque aussi délicieuse pour moi que celle d'être chérie de mon aimable Luzi.

L E T T R E X L I V.

Henriette , à Madame de Blainville.

N E sois plus en proie à l'inquiétude, ma bonne amie , ton Henriette est retrouvée. Elle va t'instruire de son sort, dont l'heureux changement te causera une extrême surprise. Le bonheur naît sûrement pour moi de l'excès de mes infortunes , qui me seront chères à jamais , puisqu'elles m'ont fourni de nouvelles preuves de la tendresse de Luzi. A peine a-t-il découvert que je suis à Marseille , qu'il y vole ; ma demeure , mes liaisons , mon nouveau genre de vie , lui ont été bientôt connus ; & se fiant sur la faiblesse de la vue de ma mère , il s'est fait présenter dans les sociétés que nous fréquentons , sous le nom de M. d'Angel.

Te ferais-tu attendue , mon amie , que je serais livrée au tourbillon du

monde ? reviens de ta surprise , ma mère a changé tout-à-fait de conduite à mon égard. Mais les gradations n'ont pas été insensibles. Je t'ai mandé qu'après sa conférence avec le Curé , elle prit avec moi le ton le plus doux ; le lendemain elle continua d'avoir cet aimable procédé : je commençais à croire qu'elle pourrait se laisser fléchir en faveur du Baron ; mais que ces espérances étaient trompeuses ! j'avais vu beaucoup de mouvement dans le château , sans en concevoir aucun soupçon , lorsqu'après souper ma mère m'ordonna sèchement d'aller faire ma male , pour partir , me dit-elle , aussi-tôt qu'elle serait finie. Cet ordre imprévu me glaça d'effroi. Je montai dans ma chambre , & y restai plus d'une heure , plongée dans de tristes réflexions. Les plus affreux malheurs se présentèrent à mon imagination alarmée ; je ne savais ce que j'allais devenir , & je perdais mon cher Luzi. Je ne pouvais envisager sans frémir

cette cruelle séparation ; peut-être ne le reverrai-je plus, me disais-je , & cette idée faisait couler abondamment mes pleurs. J'étais si absorbée dans ma douleur , que je n'entendis point venir Madame de Belval. Elle vit mon état , & loin d'en témoigner de la colère , elle me dit d'un ton fort doux : — je viens vous aider , parce que je suis pressée de partir : il faut profiter , dans cette saison , de la fraîcheur de la nuit. — Nous montâmes en voiture à une heure. Au moment que nous nous éloignâmes de Belval , il me sembla qu'on m'arrachait l'ame. Ce n'était point de moi que j'étais inquiète , je ne déplorais que le sort de Luzi ; son désespoir me déchirait ; ses plaintes , ses gémissemens retentissaient d'avance au fond de mon cœur.

Ces cruelles images ne cessèrent de m'occuper jusqu'à notre arrivée à Marseille. — C'est ici que je viens fixer mon séjour , me dit Madame de Belval

en mettant pied à terre. L'air de Paris & de Belval ne convient point à ma santé ; on m'a fait espérer que celui de Provence me ferait plus favorable.

— Si elle avait été malade , j'aurais pu être la dupe de ce propos. Mais , excepté quelques vapeurs causées par le genre de vie qu'elle mène , elle se portait à merveille. — On m'a aussi recommandé , poursuivit - elle , de me distraire le plus qu'il me sera possible ; ainsi nous verrons beaucoup de monde.

— Ces dernières paroles me causèrent une extrême surprise , sans me donner la moindre satisfaction : j'avais perdu Luzi , il n'était plus de plaisir pour moi. Nous ne tardâmes pas à être présentées dans les meilleures sociétés ; & une foule de jeunes gens s'empresèrent à me faire la cour. Ces vains hommages loin de me flatter , me pénétraient de douleur ; ils me rappelaient vivement la perte que j'avais faite. Un certain Monsieur Defforges s'étant avisé de me

faire une déclaration d'amour, je ne pus retenir mes larmes ; ce nouvel adorateur de mes charmes ne s'attendait point à de pareils témoignages de tristesse ; je vis son étonnement , & crus devoir le faire cesser. — Pardon , Monsieur , de ces pleurs involontaires , lui dis-je , le souvenir d'un homme qui m'est bien cher me les arrache malgré moi : voyez dans cet aveu l'estime que j'ai pour vous. — Ah ! je mériterai votre confiance , Mademoiselle , en m'efforçant de faire succéder à l'amour que j'éprouve un sentiment moins vif , mais qu'il me sera toujours bien doux de vous inspirer. —

Il m'a tenu parole ; ce n'est plus comme amant qu'il me voit avec assiduité , c'est comme un sincère ami. Des procédés aussi généreux de sa part lui ont valu pendant quelque tems mon entière confiance : j'avais le plaisir de parler souvent du Baron. Mais depuis qu'il est auprès de moi , je suis devenu plus réservée , & n'ai eu garde d'avouer à M. Defforges

que l'objet de toute ma tendresse était à Marseille , car les femmes sont toujours dissimulées en amour. Cependant j'ai ouvert mon cœur sans réserve à ma Sophie.

On ne peut qu'approuver l'honnête liberté qu'on laisse ici aux jeunes personnes ; elles vont aux promenades , aux spectacles , dans les assemblées. Elles apprennent ainsi , sans danger , à connaître le monde , sous les yeux d'une mère vigilante qui guide leur jeunesse. Si le goût de la dissipation , qui ne passe qu'avec les années , ne leur permet pas de sentir tout le vuide de ces riens bruyans qu'on appelle plaisirs , elles en sont moins enjouées lorsque le mariage leur donne le droit de s'y livrer entièrement. Mais c'est assez moraliser.

Je suis persuadée que Madame de Belval n'est venue à Marseille que dans l'espérance que beaucoup de dissipation éteindrait enfin mon amour. Elle connaît bien peu la force de ce sentiment ,

quelquefois vainqueur de la vertu même, si elle croit en triompher par tous les amusemens qu'elle me procure. Je présume qu'elle s'imagine avoir réussi ; la gaieté qui a succédé à ma mélancolie l'aura sûrement trompée sur l'état de mon cœur. Elle est loin de soupçonner que le changement qu'elle admire en moi vienne de la satisfaction que j'éprouve en voyant tous les jours mon cher Luzi.

Adieu , ajoute à mon bonheur , en m'aimant toujours.

P. S. Ecris-moi à l'adresse de Monsieur d'Angel, hôtel des trois Princes.

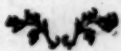


LETTRE XLV.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle
de Belval.*

QUE je crains bien, mon Henriette, que Madame de Belval n'ait trouvé le véritable moyen d'apporter le calme dans ton cœur ! Tu as repris ton enjouement , & mes peines semblent ne plus t'affecter. . . Ah ! si vous m'aimiez , la contrainte éternelle où nous sommes vous affligerait plus qu'elle ne fait. Je vous vois sans cesse entourée d'adorateurs ; un de mes rivaux ne vous quitte point : vous paraissez même le recevoir avec bonté, j'ai connu clairement mon malheur lorsque nous nous amusâmes hier à de petits jeux. Vous fûtes condamnée à faire tout bas une déclaration à celui que vous aimeriez le plus ; & , sans hésiter , vous choisîtes M. Defforges. Quel

était le danger de s'adresser à moi ? personne ne se doute ici de notre liaison... Serait-il vrai , trop aimable Henriette , que ton cœur fût changé ? Ah ! daignes rassurer ton amant ; dis-lui que tu es toujours la même. Mais pour dissiper les craintes à l'avenir , tâche de n'avoir que pour moi les qualités brillantes qui te distinguent , cette beauté modeste qui ajoute encore à tes attraits ; renonce avec les hommes , avec Defforges surtout , à cette coquetterie charmante qu'ils prennent pour du sentiment. Pourquoi sourire aux propos flatteurs qu'ils te tiennent ? songes que je dois seul voir le droit d'admirer tes graces & tes vertus , parce que mon cœur seul est capable de leur rendre un sincère hommage. Non , jamais , mon Henriette , l'amour que tu m'inspires ne sera égalé... Et tu pourrais cesser de m'aimer !



LETTRE XLVI.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

HOMME injuste & cruel, je ne t'aime plus ! & c'est Luzi qui l'a pensé ! c'est Luzi qui l'a pu écrire ! Je ne veux employer qu'un moyen pour te persuader, c'est d'oublier que tu es l'auteur de la lettre que je viens de recevoir. Tu oses outrager ton amante, méconnaître ses sentimens ! le badinage d'un jeu enfantin te remplit d'alarmes ! Ignorest-tu que c'est toujours à ceux qui nous intéressent le moins que nous nous adressons dans pareilles circonstances ? Le véritable amour est ordinairement timide ; il fait qu'un rien peut le trahir.... Adieu, Monsieur le jaloux ; j'en dis beaucoup plus que vous ne méritez : guérissez-vous de vos indignes soupçons, ou craignez d'affliger une personne qui a trop

trop de bonté pour vous.... mais je
ne songe pas que vous êtes peu digne
des choses tendres que ma plume vous
écrit.



LETTRE XLVII.

M. Dessorges , à M. de Rosainville.

QUELLES grandes occupations as-tu donc à Aix , pour nous négliger tous depuis plus d'un mois ? en vérité , je t'aurais cru mort , si Clairvaux qui eut occasion de te voir , ne m'avait assuré que tu existais encore. Sans doute qu'enivré des charmes de quelque nouvelle Laïs , tu as renoncé pour elle à l'univers entier ! Je lui pardonne de t'enlever à tes amis , si elle est jolie : mais il faut du moins leur apprendre les travers & les folies dont on égaye son existence. Je vais te donner l'exemple.

Il nous est arrivé une Parisienne qui tourne toutes les têtes ; sa taille est fine & dégagée ; ses yeux sont tendres & brillans ; son teint est semé de lys & de roses ; en un mot , ce serait une beauté

parfaite , si elle était animée par une aimable folie , sans laquelle Vénus même me déplairait. Je lui ai cependant adressé mes hommages , car tu fais que la nouveauté a beaucoup d'empire sur moi. D'ailleurs on dit que la dot sera de deux cens mille francs. Quel bonheur , si je pouvois m'en emparer ! Tu le vois , je suis amoureux , & des beaux yeux de Mademoiselle de Belval , & des beaux yeux de sa cassette. Mais c'est que je commence à devenir raisonnable , & que je sens qu'il faut faire une fin. Quelle vie délicieuse je menerais ! un pareil mariage me vaudrait cent mille francs de plus de dettes ; d'autant plus qu'en payant d'un côté , je ne ferais pas assez dupe pour ne pas emprunter de l'autre. Les avantages dont je jouirais ne manqueraient pas d'être grossis par l'obligante renommée , & j'en ferais mon profit. Ainsi , tout bien considéré , je ne néglige rien pour faire réussir cet excellent projet. Tu fais avec quelle

adresse je pénétre les goûts, les caractères ; j'ai pris avec la fille le ton du sentiment ; avec la mère, celui d'un hypocrite. Ce dernier rôle a tout le succès possible ; je suis le mieux du monde avec la Dame Honesta. Quant à mes progrès auprès de la jeune personne, tu vas en juger.

Comme ma prétendue piété a fort séduit la mère, j'ai la liberté d'aller chez elle à toutes les heures du jour. Un heureux hasard me fit me trouver seul avec Mademoiselle de Belval. (C'est le nom de mon héroïne). Je saisis l'occasion, je baissai les yeux, & avec une timidité merveilleuse, je bégayai l'aveu de mon douloureux martyre. Aussi-tôt mon Iris se trouble, & finit par verser des larmes. Je mourais d'envie de rire ; je fus me contenir, & me montrai fort empressé d'apprendre les sentimens qui m'étaient réservés, affectant un air d'impatience & de crainte sur la destinée qui m'attendait. Ma figure

était plaisante : j'avais la bouche entr'ouverte , le regard langoureux , les deux bras étendus ; je semblais respirer à peine , dans l'attente de mon arrêt.

— Ne soyez plus surpris des pleurs que je répands , me dit-on d'une voix languissante ; vous venez de rappeler le souvenir d'un homme que j'aime avec idolâtrie. Cessez donc de prétendre à mon cœur. — Un autre aurait perdu toute espérance , mais la mienne se ranima. Tu connais ma constance dans mes projets , & l'opiniâtreté avec laquelle je me roidis contre les obstacles. Je ne changeai donc que de plan ; & pour tourner à mon profit la sensibilité de la jeune personne , je feignis que j'allais tâcher d'étouffer mon amour , pourvu qu'elle m'accordât le titre de son ami. Ma requête fut appointée , & je m'y attendais.

C'est en cette qualité que je continue à lui faire ma cour : mais sous le nom de la froide amitié , je prétends bien

allumer dans son cœur tous les feux de l'amour. Je peux déjà me flatter d'un heureux succès. Elle était d'abord triste, rêveuse ; maintenant elle paraît satisfaite, enjouée. Il est clair que mon mérite commence à faire son impression ordinaire. Le plus singulier de l'aventure, c'est qu'il s'en faut de peu de chose que je ne sois amoureux. Ne t'alarme cependant pas, mon cher ; son esprit romanesque m'empêche d'être aussi charmé que je le serais de sa jolie personne. A l'exemple du papillon , je voltigerai autour de la lumière qui m'attire ; mais je n'aurai garde de m'y brûler les ailes. Deux cens mille livres valent la peine de se captiver un peu.

Mais la longueur de ma missive te fait peut-être perdre de doux momens. Courez , Monsieur le frippon , où le plaisir vous appelle. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, je vous prie de former des vœux pour votre ami. Je te promets la préférence pour m'aider à manger la dot.

LETTRE XLVIII.

M. de Rosainville, à M. Dessorges.

SI je ne t'ai point écrit , mon cher Dessorges , c'est que je ne te croyais plus à Marseille. Je n'ai que trop de tems de reste , malgré les plaisirs rassemblés ici , & malgré l'occupation que me donne une jeune personne que je pourchasse depuis quelques jours. Pour cette fois , mon cher , j'ai donné dans l'honnête ; ne me parle plus des Laïs. Celle que j'aime est le parfait contraste de ta Dulcinée. Elle s'est soumise au joug de l'hymen dans le printemps de son âge. Elle est d'une gaieté , d'une folie qui la rendent on ne peut plus piquante ; mais , ce qui va t'étonner , c'est qu'à ces dehors si séduisans , elle joint tous les préjugés de l'éducation : elle s'imagine qu'elle doit être fidelle à son époux. Il est vrai qu'elle n'est mariée

que depuis un mois , & qu'elle sortait du Couvent ; ainsi j'espère qu'elle deviendra plus raisonnable , & ne tardera pas à profiter de l'exemple de la plupart des femmes de son âge. C'est une prosélyte que j'endoctrine pour le monde ; je lui entrevois de grandes dispositions ; elle fera quelque jour honneur à son maître. j'ai commencé adroitement par lui inspirer des sentimens favorables pour le docteur dont elle reçoit les agréables leçons ; encore de légers progrès , & je suis sûr d'en être aimé à la folie.

Ecoute , mon pauvre Dessorges , je ne crois pas devoir te féliciter sur ta prétendue conquête. Malgré les finesse , les astuces que tu emploies auprès des femmes , je doute que tu parviennes jamais à subjuguier celle-ci. Eh quoi ! un vieux renard de l'Empire de Cythère , ignore la constance bizarre dont se piquent les jeunes personnes imbues des ridicules maximes de nos romans ! l'absence , la perfidie même ne font qu'ac-

croître leur folle ardeur. Songe bien à tout ceci , avant de t'engager davantage avec ton héroïne , ou prépare-toi à pousser plus de soupirs , & en pure perte encore , que n'en exhala jamais feu Céladon , de galante & ridicule mémoire.

Si ta mauvaise étoile te fait dédaigner mes conseils , & braver les périls auxquels tu t'exposes , je pourrai peut-être te servir , quoique tu ne le mérites guère. Par un de ces coups du hasard qui font souvent réussir les amoureux , & sur-tout les trompeurs , je suis très-lié avec le frère de ta Dulcinée. Il ne serait pas impossible que je connusse ton heureux rival ; tâche d'en découvrir le nom , & je ferai en sorte de te mettre au fait de ce qui le concerne.

Adieu , mon cher Dessorges ; je suis à toi pour la vie.



LETTRE XLIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belyal.

QUELLE fatalité m'a conduit à Marseille ! Je croyais trouver le bonheur auprès de vous , Mademoiselle ; je n'y éprouve que le désespoir d'ajouter au triomphe d'un rival odieux. Réservez-vous ce prix à ma constance ? Est-ce bien le cœur d'Henriette qui me trahit , qui m'abandonne ? ... Crains mes transports furieux , crains pour les jours de ton indigne amant. J'irai percer son sein en ta présence , & te poignarder avec le même fer qui lui aura ôté la vie. Je ne survivrai pas à tant d'horreurs , mais j'aurai du moins , en mourant , la consolation de m'être vengé de ta fausseté , plus cruelle pour moi , que ton inconstance. Quoi ! tu prétends me per-

Tu adret que tu m'aimes encore , tandis
 que tu reçois les vœux d'un autre. Ce
 procédé ne t'égale-t-il pas à ces fem-
 mes hardies qui se font un jeu de trom-
 per celui qu'elles caressent le plus?....
 La douleur m'égare ; je tombe à tes
 genoux pour abjurer mon affreuse jalou-
 sie. Eloigne de toi l'homme sans prin-
 cipes & sans mœurs que tu pourrais me
 préférer ; tremble de te laisser séduire
 à ses vertus factices , & de grossir le
 nombre des infortunées qu'il a trahies
 & qui pleurent aujourd'hui le malheur
 de l'avoir connu. Informe-toi du ca-
 ractère de Desforges , & le bandeau
 tombera de tes yeux , tu gémiras de
 ton erreur , tu reviendras à ton amant...
 Viens , il te tend les bras , il oublie
 que tu as pu paraître inconstante....
 O mon Henriette ! rends - moi ton
 cœur , rends-moi un bien sans lequel je
 ne saurais vivre.

L E T T R E L.

Henriette de Belyal , au Baron de Luzi.

ACCOURS, homme injuste & cruel,
accours, viens percer le cœur de ton
amante! tu y verras ton image gravée
& peut-être qu'alors tu te repentiras de
tes affreux soupçons. Mais il ne sera plus
en ton pouvoir de me rappeler à la
vie: je périrai victime de ton injustice;
& les seuls remords que j'éprouverai,
seront d'avoir mal placé ma tendresse.



LETTRE LI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

AH! pardon, mille fois, mon adorable amie. Daigne oublier mes torts, ou je meurs de douleur. Songe que l'amour est crédule; qu'un odieux rapport m'avait troublé l'imagination, & mon crime te paraîtra moins grand. Hier encore, avant que ton billet m'eût rassuré, devais-je ne pas croire les apparences? Rappelle-les dans ton esprit, & tu verras si elles ne semblaient pas toutes te condamner. Lorsque j'entrai chez Madame des Roches, M. Dessorges était à vos pieds; vous n'ignorez point que j'en suis jaloux. Par égard pour cette maladie de l'ame la plus tendre, essayâtes-vous seulement de l'éloigner? Au contraire, vous conservâtes avec lui le même air d'intelligence. On sortit pour

la promenade du Cours; je m'empres-
 fai de vous offrir la main, vous prîtes
 celle de M. Desforges. Je ne tins pas à
 une préférence aussi marquée. Je m'éloi-
 gnai furieux. Mais il me fallut bientôt
 voler au Cours, entraîné par un pou-
 voir irrésistible; tu étais encore avec
 mon rival; ma fureur se rallume, &
 j'approche pour vous poignarder tous
 les deux; tes regards fixent les miens,
 un léger sourire t'embellit en m'apper-
 cevant; un trouble involontaire s'empare
 de mes sens, mon courroux expire, je
 ne vois plus que toi, & tous les mou-
 vemens de mon cœur sont pour t'adorer.
 Je me contente de gémir en secret,
 d'attribuer au sort, qui toujours me
 poursuit, le nouveau malheur que je re-
 doute. Je marche à tes côtés: en proie
 à mille passions diverses, ne te parlant
 que par mes soupirs, tout-à-coup je sens
 ta main s'approcher de la mienne, & me
 glisser un billet. La joie la plus vive
 s'empare aussi-tôt de mon ame, je me

hâte de te quitter pour aller lire cet écrit qui va décider de ma destinée : j'y trouve les assurances les plus tendres de ton amour ; je renais à la vie, tous mes soupçons sont dissipés, & je ne vois plus que les outrages que j'ai osé te faire.

Oublie-les, mon amie, ces procédés dont je me suis rendu coupable, & laisse à ton amant le soin de ta vengeance ; ses remords le puniront mieux que tu ne pourrais faire. Mais épargne-moi la douleur de retomber dans une nouvelle faute ; plains ma faiblesse, & daigne me faire le sacrifice d'un homme qui doit t'être indifférent. Il t'en coûterait si peu pour rendre à jamais la tranquillité à mon esprit ! Ne peux-tu pas devenir la dupe d'une fausse amitié ? cette amitié à laquelle il affecte de se borner, m'est très-suspecte. Ma jalousie seule n'en appréhende pas les suites ; l'atrocité du personnage m'inspire ces terreurs. Si tu veux te convaincre combien mes craintes sont fondées, inter-

roge l'infortunée qu'il a couvert d'opprobre, tu verras comme, se jouant de sa crédulité, de sa jeunesse, & de son innocence, il la laissée dans le précipice où une scélératesse réfléchie l'a conduite. Oui, ce monstre refuse de réparer l'honneur de sa malheureuse victime; la réclamation des gens vertueux, la crainte d'une flétrissure, rien ne peut l'y amener.

Redoute donc pour toi-même de prêter l'oreille au discours d'un homme aussi adroit que perfide; romps entièrement avec lui, & en assurant ton propre repos tu le rendras à un cœur qui, malgré son délire, est digne encore du tien.



LETTRE LII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

INSENSÉ, quelle frénésie t'avait saisi ! Comment as-tu pu soupçonner la fidélité d'une amante qui t'aime au-delà de toute expression ? comment, toi, qui as toujours lu dans son cœur, as-tu pu le croire perfide ? tu l'as vu brûler constamment de la plus vive flamme ; & tu penserais que son changement serait l'ouvrage d'un jour ! Ah ! Luzi, persuade-toi bien qu'aucun homme n'en bannira jamais ton image, & qu'il ne sera sensible que pour toi seul. Je t'en donne une preuve en te pardonnant ta jalousie. J'ai cependant été vivement affectée de l'injustice de tes soupçons ; l'indignation que j'en conçus me fit, à la promenade, préférer à ton bras celui de ton rival. Mais ta dernière lettre a calmé ma colère, en me faisant voir que tu

étais plus à plaindre que coupable.

Tu exiges que je te sacrifie M. Desforges. Ce serait sans la moindre peine que je comblerais tes vœux à cet égard, si cela était en mon pouvoir ; ma mère lui accorde toute sa confiance, & veut qu'il soit tous les jours à la maison. Je suis donc obligée de recevoir ses visites. Je dois aussi vivre avec lui avec la même intimité que par le passé ; car si je marquais pour toi plus de préférence, il se douterait que tu es celui dont mon cœur a fait choix. Et qui nous répondrait alors de sa discrétion ? Au lieu qu'il me croit éloignée de l'homme que je chéris, & qu'en se flattant de parvenir à me plaire ; il empêche, sans le savoir, que notre bonheur ne soit troublé. Peux-tu t'alarmer de l'hommage qu'il me rend ? Mon cœur ne t'est-il plus connu ? sois tranquille, je ne grossirai pas le nombre des infortunées qu'il a séduites. Mais quelle est cette anecdote si scandaleuse dont tu ne

me parles qu'à demi ? songe qu'il faut des détails plus particuliers pour le croire un homme abominable ; peut-être n'est-il coupable à tes yeux que parce qu'il s'avise de me faire la cour... Ah ! rassure-toi , cher Luzzi ; tu es le seul qui puisse posséder mon cœur ; il me serait impossible d'aimer un autre que toi.



L E T T R E L I I I .

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belyal.

JE voudrais bien, ô mon amie ! qu'il fût en mon pouvoir d'aller me jeter à tes pieds , tu verrais mon repentir & mes remords. Quoi ! mon Henriette , ton amant , emporté par l'affreuse jalousie , a pu te soupçonner d'inconstance ! Comment expier une telle injustice ? en t'idolâtrant , s'il est possible , avec une nouvelle ardeur. Oui , fille céleste , mon cœur est un sanctuaire où ton image adorée reçoit le plus pur hommage. Ce n'est qu'en m'occupant de ton idée , que je goûte un bonheur réel ; & je serais sans cesse dans la solitude à ne songer qu'à toi seule , si je n'étais attiré dans le monde par la douceur de t'y voir. Mais que cette douceur est mêlée d'inquiétude ! Comment fermer son cœur au

poison de la jalousie, quand tout ce qu'on entend contribue à faire naître cette funeste passion ! Les jeunes gens qui t'entourent tiennent entr'eux mille propos qui me désespèrent. La sensibilité de son ame, dit l'un, est peinte dans ses yeux, & son air rêveur & distrait annonce qu'elle aime M. Dessorges. On le voit, cet heureux mortel, suivre par-tout ses pas. — Il m'a même confié son bonheur, ajouta M. de Clairvaux. — Et que vous a-t-il dit, (lui demandai-je d'un ton qui faillit à me décéler) ? — Je le plaisantais l'autre jour, repliquait-il, sur son assiduité auprès de Mademoiselle de Belval ; il me répondit qu'un doux espoir l'engageait à chérir son esclavage. — Vous n'en êtes encore qu'à espérer, insistai-je ? — Il y des espérances qui valent des certitudes, me répondit-il. — Et il prit alors un air mystérieux, poursuivit M. de Clairvaux, qui fut cause que je n'osai le presser davantage. —

Voilà sur quel rapport , mon amie , je craignis de perdre ton cœur. Mais je frémis du danger que tu courais , en aprennant l'histoire que tu veux savoir , & dont le récit fut amené par ce que venait de dire M. de Clairvaux. — En vérité , je plains Mademoiselle de Belval , ajouta-t-il , si elle se fie à cet homme , après l'aventure qui lui est arrivée à Toulouse : toutes les femmes devraient l'avoir en horreur. — Eh ! que lui est-il donc arrivé , repris-je avec émotion ? certainement Mademoiselle de Belval l'ignore. — Je ne fais comment Clairvaux ne s'aperçut pas des divers mouvemens qui m'agitaient. Il entama l'histoire de M. Dessorges , mais je ne l'écoutais point , je n'étais occupé que de ces fatales paroles : *il y a des espérances qui valent des certitudes* , & de l'air mystérieux qui les avoit suivi. Clairvaux s'aperçut enfin de mon trouble , & me demanda d'un air étonné ce que j'avais ? — Je me trouve mal , lui dis-je ; per-

mettez que j'aïlle chez moi. — Il voulut absolument m'accompagner. En entrant dans ma chambre, je me jetai dans un fauteuil, sans proférer une parole. Je fus quelques instans dans cet état douloureux ; enfin, déguisant, autant qu'il me fut possible, l'impatience que j'avais d'apprendre l'aventure du perfide Desforges, je priai Clairvaux d'en recommencer le récit. — Non, me dit-il, je pense que je vous ai fait de la peine en vous la racontant : je crois que vous vous intéressez pour cette infortunée. — Charmé qu'il eût pris le change sur la cause qui m'agitait, — il est vrai, répondis-je, qu'elle est un peu ma parente ; mais je meurs d'envie d'apprendre des faits que je ne connais qu'imparfaitement. Alors Clairvaux me parla en ces termes : —

M. Desforges est de Toulouse. Sa famille avait toujours été très-liée avec la maison de Borchamp, dont il ne restait plus qu'un vieillard septuagénaire,

qui n'avait d'autre consolation que d'élever une fille unique, l'appui de ses vieux jours, & qui lui retraçait une épouse morte en mettant au monde ce gage de sa tendresse. Ce père respectable n'oubliait rien pour l'éducation d'un enfant qu'il chérissait plus que lui-même; elle était élevée sous ses yeux. M. Dessorges allait souvent dans cette maison, & ne put voir sans émotion les attraits naissans de Mademoiselle de Borchamp. Mais incapable d'éprouver ce sentiment qui élève notre ame, en nous attachant à un objet estimable, il forma l'odieux dessein d'abuser de la jeunesse, & de déshonorer celle qu'il aimait. Il ne réussit qu'avec trop de facilité; Mademoiselle de Borchamp touchait à peine à sa douzième année, quand il commençait à lui rendre des soins; elle l'aima, & le lui dit avec la naïveté naturelle à cet âge. Croyant combler les vœux de l'amant le plus tendre, elle lui sacrifia ce qu'elle avait de plus cher, avant de connaître
tout

tout le prix du sacrifice qu'elle faisait. Tandis qu'on l'outrageait aussi cruellement, le père vivait dans une sécurité profonde ; il voyait dans M. Dessorges l'ami de sa maison, & ne l'aurait jamais cru assez vil pour être le corrupteur de sa fille. Quelques années se passèrent de la sorte, Dessorges promettant toujours à cette amante abusée de resserrer leurs nœuds par celui de l'hymen. Elle crut voir le tems où il accomplirait sa promesse, lorsqu'elle sentit dans son sein le fruit de leurs amours. L'horrible séducteur l'amusa jusqu'au terme fatal, & poussa l'atrocité jusqu'à ne prendre aucune précaution pour le moment où elle allait devenir mère : il lui recommanda seulement de cacher sa grossesse à tous les yeux. Aux premières douleurs de l'enfantement, Mademoiselle de Borchamp se hâta d'écrire à Dessorges qu'il vînt promptement à son secours. Il allait à la chasse lorsqu'il reçut ce billet, qui ne lui fit rien perdre de sa cruelle insensibilité. Il crut

faire un grand effort en se détournant un peu de son chemin pour passer chez un Chirurgien , auquel il donna l'adresse de Mademoiselle de Borchamp , sans lui expliquer pour quel ministère il était mandé. Celui-ci ne s'empressa pas de s'y rendre , en sorte que l'infortunée était seule à lutter contre les douleurs les plus affreuses , étouffant ses cris , & n'osant appeler du secours. L'enfant qu'elle portait dans son sein déchire enfin sa prison , & ne peut être reçu que dans les bras de sa mère mourante , que la faiblesse & le désespoir font évanouir. Dans ces horribles circonstances , le hasard conduit auprès d'elle M. de Borchamp : représentez-vous le tableau qui s'offre aux yeux du malheureux vieillard ; il voit sa fille presque morte , nageant dans des flots de sang , étendue sans connaissance sur le parquet , & à ses côtés une pauvre petite créature , qui , par des cris plaintifs semble implorer le Ciel contre le monstre qui

cause leurs maux , & assez barbare pour les abandonner. Ce tendre père , oubliant l'indigne conduite de sa fille , n'envisage que le danger où elle se trouve ; il pousse des cris lamentables ; on accourt à ses gémissemens , & les secours sont prodigués à la triste victime de la perfidie plutôt que de l'amour ; on la rappelle à la vie , qui ne doit plus être pour elle qu'un tissu de douleurs. Revenue à elle-même , son père l'interroge sur l'auteur de cette funeste catastrophe ; elle hésite , & nomme en tremblant Dessorges. A ce nom , le vieillard sent adoucir l'amertume de son chagrin : — c'est Dessorges , s'écrie-t-il ! espérons tout , il réparera ton déshonneur. —

Cependant plusieurs jours s'écoulent sans que le suborneur paraisse. L'infortuné Borchamp en conçoit de l'inquiétude ; il va chez Dessorges , ne le trouve point , & prend le parti de s'adresser à son vieil ami , au père de Dessorges

même, & de lui raconter son malheur.

— Soyez tranquille, répond cet honnête homme; tout sera réparé, mon fils fera bientôt le vôtre. — M. de Borchamp va rejoindre sa fille, plein d'une douce espérance. Mais plusieurs jours se passent sans qu'on entende parler de Dessorges; le vieillard retourne chez son vieil ami, qui lui dit avec douleur: — j'ai tout fait, tout tenté pour fléchir l'obstination de mon fils; il persiste à ne vouloir point épouser votre fille. — Ces paroles furent un coup de foudre pour M. de Borchamp. Il revint plongé dans un sombre désespoir, & n'osa annoncer à sa fille le refus de son indigne amant; mais elle ne le devina que trop, à la consternation de ce respectable vieillard. — Hélas! c'en est donc fait, s'écrie-t-elle en le voyant, mon enfant est condamné à être le rebut de la société; on veut qu'il me reproche un jour l'opprobre dont j'aurai couvert sa vie. — Mère trop malheureuse! s'écrie M. de

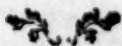
Borchamp, en se laissant tomber sur un siège, tu seras cruellement punie de ta faute. — Les sanglots l'empêchent de continuer, & il penche sa tête sur sa poitrine, qu'il inonde d'un torrent de larmes. Sa fille veut le presser contre son cœur, elle le trouve sans mouvement. Ce bon père déjà affaibli par l'âge, n'avait pu résister à l'affliction que lui causait l'infortune d'une fille chérie; il mourut de saisissement & de douleur; & Mademoiselle de Borchamp, seule, sans appui, sans consolation, aurait été trop heureuse, si elle avait pu le suivre dans le tombeau.

L'histoire de ses malheurs fut bientôt répandue, & toucha toutes les âmes honnêtes, tous les cœurs sensibles. On s'empressa d'adoucir les peines de cette infortunée. Mais Dessorges seul pouvait les lui faire oublier. Aussi mit-on tout en usage pour l'engager à réparer par le mariage les fautes qu'avait commises l'amour. Le barbare fut sourd aux

représentations , aux prières des principaux de la ville ; il osa même résister à son père , qui le conjura de rendre l'honneur à celle qu'il avait séduite. — Eh ! qui me répondra , disait-il insolemment , qui me répondra que j'aie été le seul favorisé ? — C'est ainsi que joignant l'outrage au refus , il se jouoit de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. On voulut tâcher de l'intimider en recourant aux loix , les Tribunaux ne retentirent que des malheurs de Mademoiselle de Borchamp , & de la perfidie de son suborneur. Cet homme atroce appella la calomnie à son secours , il mit en fait ce qu'il n'avait d'abord avancé que comme un simple doute ; il eut d'abord l'audace de soutenir qu'il n'était pas le seul pour qui Mademoiselle de Borchamp avait eu des complaisances. Malgré ses indignes subterfuges , il ne put prouver ce qu'il avançait ; ses Juges le condamnèrent à des dommages & intérêts considérables , mais

ne crurent pas devoir le forcer d'épouser l'infortunée qu'il dédaignait, & qu'il aurait sûrement rendue plus malheureuse. Généralement plainte & estimée de tous ceux qui la connaissent, elle s'est retirée dans une petite maison de campagne, où son unique consolation est d'élever son enfant. Dessorges fut obligé de quitter Toulouse; on ne cessait de l'accabler de reproches, & personne ne voulait le voir. Il est venu se fixer à Marseille, en attendant sans doute qu'une nouvelle perfidie le mette dans le cas de chercher un autre asyle. —

Tu ne tomberas point dans les pièges dont il environne l'innocence & la beauté, non, mon Henriette, tu détesteras cet homme sans foi & sans mœurs, & qui n'a que trop de modèles dans le monde.



LETTRE LIV.

Henriette de Belval, au Baron de Luxi.

O mon ami ! je n'aurais jamais cru que M. Dessorges fût capable de tant de noirceur. Ne pouvant répondre à l'amour qu'il me jurait, je le croyais au moins digne de mon estime. Quelle était mon erreur ! C'est un monstre que l'on doit détester. Mais avec quel art il fait cacher ses vices.

Eh ! ne devrait-on pas, à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains !

Tu vas être étonné quand tu sauras qu'il ose entreprendre de se justifier. Je relisais ta lettre lorsqu'il est entré dans ma chambre ; je me hatai de la dérober à ses regards, & j'eus bien de la peine à lui cacher l'horreur qu'il m'inspirait. L'air froid & sérieux avec lequel je le reçus parut le déconcerter.

Je vous dérange peut-être, Mademoiselle ? — Non, Monsieur, mais je souhaiterais que vous vous fîssiez annoncer avant d'entrer chez-moi. — Vous m'avez permis d'user de la permission que m'a donnée Madame votre mère, & vous n'aviez point encore trouvé mes visites importunes. — C'est que je n'imaginai pas qu'on pût soupçonner que l'amour vous conduisait auprès de moi — Il est tout naturel qu'on pense que je rends hommage à vos charmes; mais qui peut croire que vous me distinguez de la foule de vos adorateurs ? — Ceux qui ajoutent foi aux propos que vous tenez dans le monde. Ils sont loin d'être instruits de la vérité : pouvez-vous vous flatter d'avoir fait la moindre impression sur mon cœur ? — Non, Mademoiselle, s'écria-t-il, en se jetant à mes pieds, je connais l'indifférence que vous avez pour moi. — Je me levai avec horreur, indignée de voir ce monstre à mes genoux. — Cessez, Monsieur, lui dis-je,

en le regardant avec mépris, cessez de vous livrer à tant de fausseté; je ne ferai jamais votre seconde victime. — Il fut attré par ces paroles; il tâcha de se remettre de son trouble, & me répondit, en affectant un air d'assurance: — je vois, Mademoiselle, qu'on tâche de me noircir dans votre esprit par des calomnies; mais songez qu'on les invente parce que je suis le seul que Madame votre mère admet auprès de vous. — Quoi! Mademoiselle de Borchamp qui pleure tous les jours sa faiblesse & ses malheurs, ce n'est qu'une calomnie! aurez-vous le front de chercher à me le persuader? — si Mademoiselle de Borchamp n'eut aimé que moi... — N'outragez plus celle dont la seule faute fut de vous croire honnête homme, allez bien plutôt vous jeter à ses pieds, &, si elle daigne vous pardonner, rendez un père à votre enfant. — Malgré tous ses efforts, il avait l'air humilié. — Aurais-je la douleur, s'écria-t-il

en feignant de répandre quelques larmes, aurais-je la douleur de voir triompher mes ennemis ? vous les croyez & je ne suis plus pour vous qu'un objet d'horreur !

— J'allais lui prouver que j'étais certaine de son odieux caractère, & le chasser de ma présence ; on vint nous avertir que ma mère nous attendait l'un & l'autre ; il me fallut souffrir qu'il m'accompagnât chez elle. Madame de Belval, s'aperçut qu'il était rêveur & inquiet, & voulut en savoir la cause.

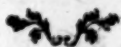
— Comment ne ferais-je pas d'une tristesse affreuse, lui dit-il ? On m'a représenté à Mademoiselle, sous les plus horribles couleurs. — On a fait davantage que me peindre Monsieur, répondis-je, on m'a raconté une aventure d'ont il n'est pas honorable pour lui d'être le héros. —

Ma mère exigea qu'on l'instruisît de l'histoire. M. Dessorges prévint le récit peu favorable que j'allais faire, en prenant lui-même la parole. Selon lui, Mademoiselle de Borchamp est une femme

accoutumée à braver la censure du Public, & qu'il n'a aimée que jusqu'à l'instant où il fut instruit de ses désordres. Je n'ai point osé le contredire trop ouvertement ; il m'a fallu dissimuler une partie de l'indignation qu'il m'inspire. Enfin il a eu l'art de se concilier l'estime de ma mère, & sortit avec la satisfaction de paraître innocent même aux yeux d'une dévote. Lorsqu'il nous a eu quittées, Madame de Belval s'est permis de me faire le plus bel éloge de cet homme abominable. Il est revenu, dit-elle des erreurs de sa jeunesse, & la maturité de l'âge va lui montrer tout le prix de la vertu. Que pouvais-je opposer à une telle prévention ? J'ai pris le parti de me taire, & de ne témoigner mes sentimens que par des gestes d'impatience & de mépris. Après avoir enfin épuisé cet étrange panégyrique, elle m'a beaucoup pressée pour savoir qui m'avoit raconté l'histoire de son cher Dessorges. Tu penses bien que je n'ai eu garde de

lui dire de qui je la tenais. Pour lui faire prendre le change , j'ai nommé **M. de Clairvaux**. Qu'elle est éloignée de croire que c'est toi qui me l'a apprise !

Tout contribue à nous favoriser , mon ami , jouissons des heureux instans qui succèdent à nos peines ; ne les troublons jamais en nous abreuvant du poison de la jalousie. Ces momens fortunés sont peut-être les seuls que l'amour nous accorde... Mais pourquoi détruire notre félicité présente par la crainte de l'avenir ? Livrons-nous plutôt à l'espoir enchanteur qu'un tems viendra où je joindrai au titre de ton amante celui de ton épouse. Quelle félicité j'envisage ! Ce sentiment qui nous unit pour la vie , cet amour si tendre & si délicat , qu'on me représente comme un crime impardonnable , ferait alors ma gloire & mon bonheur.



LETTRE LV.

*Madame de Blainville, à Mademoiselle
de Belval.*

MA chère Henriette, quelle douce joie ta lettre est venue répandre dans mon ame ! J'étais si triste depuis que j'ignorais le sort de mon amie ! Juge de la satisfaction que j'ai eue à te savoir au milieu des plaisirs. Béni soit le bon Curé qui a conseillé à Madame de Belval le séjour de Marseille ! Il est vrai que les choses ne se sont pas arrangées selon son intention ; mais enfin il a fait le mal pour le bien : Dieu le lui pardonne. Ce M. de Luzi est un heureux mortel ; les circonstances lui sont toujours favorables , & ce n'est pas un petit mérite. Il est vrai qu'il doit une partie de son bonheur à ton excellent caractère , ou , pour mieux dire , à ta bizarre façon de penser. S'il avoit eu affaire à moi , ma

constance n'aurait pu tenir contre les contrariétés d'une mère, & encore moins résister aux agaceries des hommes : ce tendre amant eût oublié, ou peu s'en ferait fallu, car je me suis apperçu que j'ai beau faire la sévère ou la farouche, je suis toujours sensible au plaisir d'être trouvée aimable.

Adieu, ma très-chère amie, continue à te rendre heureuse à ta manière, elle est peut-être la meilleure. Sur-tout que l'avenir ne te cause aucune inquiétude : il faudra bien que tu sois enfin réunie à ton Baron : toutes les amours ne se terminent-elles pas ordinairement par le mariage ? témoin les romans & les pièces de théâtre. Tu figurerais à merveille dans une nouvelle Clélie, & je ne désespère pas qu'un des romanciers du siècle ne te choisisse quelque jour pour son héroïne.... Mais adieu, encore une fois. Tu excuseras sûrement la bonne humeur que m'inspire la gaieté que tu éprouves.

LETTRE LVI.

M. Dessorges , à M. de Rosainville.

LE diable s'en mêle , cher Rosainville. Ecoute ma dolente aventure. On a été faire à Mademoiselle de Belval l'histoire de mon ancienne Dulcinée , de la petite Borchamp. Tu conçois bien que depuis cette belle découverte mon mérite a fait une impression moins vive. L'innocente créature semble ne me voir qu'avec horreur : elle m'a tenu même des propos fort durs. Ne crois pas cependant que je quitte la partie ; elle m'époufera , ou je me vengerai cruellement. J'ai commencé par faire d'importantes observations : je me suis aperçu qu'un certain M. Dangel , qui , je crois , est tombé des nues , est l'amant préféré. Qu'elle tremble : j'ai la confiance de Madame de Belval , j'en profiterai pour inspirer à

la mère des soupçons sur la conduite de sa fille. Cette fière beauté verra si je suis un homme à dédaigner.... Mais quelle Furie lui a conté mon aventure de Toulouse ? Malheur à celui qui s'est avisé d'avoir cette horrible indiscretion j'en atteste toutes les puissances infernales , s'il se fait connaître , il éprouvera ma vengeance.... Adieu : tout cela me donne l'humeur la plus noire , & c'est assez t'ennuyer , terminons cette triste missive.



LETTRE LVII.

M. de Rosainville à M. Dessorges.

NE serait-ce pas Clairvaux qui aurait divulgué ton histoire ? Tu fais qu'il a beaucoup connu Mademoiselle de Borchamp, & qu'il est un de ses partisans les plus zélés. Mais ne va pas croire que je te conseille de te couper la gorge avec lui : je n'aime pas que mes amis soient toujours prêts à ferrailler pour des vétilles. Je veux seulement te faire sentir qu'il doit être permis de raconter une histoire aussi publique que la tienne.

Tu aurais grand tort aussi de songer à chagriner Mademoiselle de Belval ; il est vrai qu'elle devrait céder à tes poursuites , mais dois-tu manquer de générosité , parce que cette belle n'a que de l'indifférence à ton égard ? Renonce au projet peu louable que tu

roules dans ta tête : ne brigue plus un cœur qui brûle pour un autre que toi. Quand une femme nous dédaigne, parce qu'elle a depuis peu fait choix d'un favori, ou qu'elle a la bizarrerie de se piquer d'être fidelle, ne s'en présente-t-il pas cent pour nous consoler des caprices & des rigueurs de celle-ci ? Sois donc rempli des plus douces espérances , & non livré à cette vilaine humeur noire qui te sied fort mal , je t'en avertis. Adieu , mon ami , je te laisse en proie à tes nouvelles idées de confiance , de tendresse éternelles.. Et moi, je cours m'occuper du solide.



L E T T R E L V I I I .

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle de
Belval.*

C H È R E Henriette , quel danger n'avons-nous pas couru ! un instant a failli détruire la tranquillité dont nous jouissons , je ne dis pas le bonheur , comment pourrait-il exister avec la contrainte continuelle où nous sommes ? Mais notre sort présent me procure mille douceurs , & je serais au désespoir si j'en étais privé. Je tremble que Madame de Belval ne vienne à découvrir que Dangel n'est autre que le Baron de Luzi. J'évite avec grand soin de me trouver auprès d'elle ; mais hier peu s'en fallut que toutes mes précautions ne fussent en défaut. Madame des Roches me proposa un Wisk ; ne pouvant m'en défendre , je pris la carte ,

& m'approchai de la table où la partie était arrangée. Nous étions déjà trois acteurs, lorsque je vis Madame de Belval s'avancer pour faire le quatrième. Aussitôt , sans témoigner aucun embarras , j'allai prier Madame des Roches de donner ma carte à quelqu'autre : je lui alléguai pour prétexte que je venais de me rappeler d'une affaire importante , qui n'exigeait point de retard ; & je sortis au plus vite , aimant mieux me priver du plaisir de te voir ce jour-là , plutôt que de m'exposer imprudemment à te perdre peut-être pour toujours. Il faut que Madame de Belval ait la vue bien faible , pour ne m'avoir pas reconnu , car je n'étais qu'à deux pas d'elle.

J'en conclus que je pourrais , sans le moindre risque , être de cette fameuse fête sur l'eau , qu'on dispose avec tant d'enthousiasme. Daigne m'en accorder la permission ; je te le demande à genoux. Considère que nous serons une cinquantaine de personnes , que j'aurai

soin de ne pas me placer dans le même bateau avec Madame de Belval, ni dans son voisinage à table. Au moyen de toutes ces précautions, nous n'avons à craindre aucun évènement fâcheux.... Mon Henriette, le cœur ne te dit-il rien, depuis qu'il est question de cette brillante partie? oh! comme le mien bat de joie! si tu savais tous les projets qu'il forme! Au milieu de la nuit, pendant que la danse occupera tout le monde, il ne serait pas difficile de disparaître sans qu'on s'en aperçût. J'ai parcouru la plage qu'on a choisie pour le théâtre de la fête; j'ai trouvé plusieurs grottes dans le rocher, qui pourraient nous servir d'asyle. Refuserais-tu d'y aller avec ton ami lui procurer la douceur qu'il n'a pas goûtée depuis deux mois, de t'entretenir sans témoins? Je ne me rappelle jamais sans émotion cette volupté que nous éprouvions à Belval, quand il nous était libre de nous communiquer nos tendres sen-

timens , nos plus secretes pensées.

Hésiterais-tu , adorable Henriette , de te rendre aux projets que forme ton amant ? Ne crains rien , l'Amour nous couvrira de ses aîles , & nous dérobera à tous les regards. Eloigne-toi au premier moment favorable , je t'aurai bientôt joint , & guiderai tes pas à l'endroit où nous n'existerons que pour nous seuls , où nous renouvellerons , loin des importuns , le serment de nous aimer toujours.



LETTRE LIX.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

QUE j'entrevois de dangers à ce que tu me proposes ! ma mère peut s'apercevoir que je ne suis pas dans le bal , on peut nous surprendre.... O Ciel ! que deviendrais-je , si nous étions encore séparés ?... Mais tu l'exiges , eh bien ! je te sacrifie mes justes craintes , & peut-être ma réputation , car elle est entièrement perdue , si ma démarche est découverte. Que veux-tu que l'on pense d'une jeune personne qui se dérobe à tous les yeux , pour aller seule , au milieu de la nuit , se cacher avec son amant dans le creux d'un rocher ? Connaît-on la pureté de notre amour ? Peut-on croire que , satisfaits de l'union de nos ames , nous n'aspirons à rien de plus délicieux ? Est-ce à un monde corrompu

corrompu qu'on persuade un tel phénomène ?

Je ne cherche pas à relever le prix de la démarche que je vais hasarder , je me propose seulement de te prouver combien je t'aime , puisque j'ai la force de m'y résoudre.



LETTRE LIX.

Henriette, à Madame de Blainville.

O mon amie ! je suis encore toute tremblante.... Mais tâchons de calmer mon trouble , s'il est possible. Juge par le récit de ce qui m'est arrivé cette nuit, de l'effroi que j'ai dû ressentir , & de l'agitation qui m'en est restée.

Depuis près d'un mois que le Baron est ici, on ne s'était point encore aperçu de notre liaison. M. Dessorges, dont je te parlais dans ma dernière lettre, savait bien que j'aimais, mais il ne soupçonnait point que ce fût M. d'Angel : un malheureux hasard vient de le lui apprendre.

Plusieurs personnes ont donné cette nuit une fête très-brillante sur la mer. J'en étais avec le Baron, qui m'avait

écrit la veille pour m'avertir que nous pourrions nous voir, dans un endroit écarté, pendant le tumulte de cette fête. Je sentis la conséquence d'une pareille démarche, mais je n'eus pas la force de désespérer Luzi par un refus. Je consentis à ce fatal rendez-vous.

A l'ouverture du bal, qui suivit le souper sur le rivage, j'affectai de me mettre des premières contredanses, afin qu'on s'apperçût moins de l'instant où je m'absenterais. Au bout d'une heure, Luzi me fit signe de sortir du cercle, & je le suivis. Je tremblais comme la feuille; il me rassura, & me conduisit assez loin derrière un gros rocher, où nous paraissions cachés à tous les yeux. Dans cette sécurité, nous nous livrions sans contrainte aux transports de notre amour, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y avait deux mois que nous n'avions joui de la douceur de nous trouver seuls ensemble. Nous nous tenions serrés l'un contre l'autre : des baisers dé-

licieux étaient les témoignages muets d'une tendresse réciproque , quand nous fûmes tirés tout-à-coup de cette douce extase par quelque bruit que nous entendîmes tout près de nous. Le Baron y courut aussi - tôt , & je l'entendis , d'une voix émue , demander à quelqu'un ce qu'il faisoit là ? — Que vous importe , lui répondit-on ? — Peint - toi ma frayeur : je reconnus la voix de M. Dessorges. — Vous n'êtes pas ici sans quelque motif , replique le Baron. — Quel qu'il puisse être , je n'ai pas de compte à vous rendre. — Eh bien ! vous me ferez raison d'une indiscretion aussi marquée , lui dit Luzi en mettant l'épée à la main. — M. Dessorges tira aussi-tôt la sienne. Eperdue , je me jette entr'eux , & tombe évanouie. Ils suspendent leur fureur pour me secourir. En reprenant l'usage de mes sens , je reprochai à Luzi sa trop grande vivacité , & me tournant ensuite vers Dessorges : — voilà , lui dis-je , voilà

celui que mon cœur chérit, celui dont je vous ai si souvent entretenu. Si votre amitié pour moi est sincère, vous me le prouverez en oubliant ce qui vient de se passer. Et vous, Luzi, refuseriez-vous cette satisfaction à votre amante?

— Non, ma chère Henriette, non, répondit-il, je mets à vos pieds mon ressentiment. Sacrifiez aussi le vôtre, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Dessorges : que l'aimable Henriette soit le lien de notre réconciliation. — J'y consens, mais que Mademoiselle daigne se ressouvenir toujours que c'est à elle que je fais ce sacrifice, & qu'elle reconnaisse à ce trait combien je lui suis dévoué. —

Dès que j'eus apaisé ces deux fiers rivaux, je proposai de rejoindre la compagnie. Je reparus dans le cercle sans que mon absence y eût été remarquée.

Nous sommes revenus sur les six heures du matin. La frayeur que m'a causée le spectacle de Luzi prêt à s'égor-

ger avec Dessorges, m'a laissé une agitation que rien ne peut calmer : mon imagination troublée me peint sans cesse cette réconciliation comme feinte. Monsieur Dessorges doit haïr le Baron ; peut-être aussi me haït-il moi-même : je l'ai quelquefois traité durement : ne sais-t-il pas ce prétexte pour s'en venger ? Toutes ces pensées me jettent dans une inquiétude horrible.

Adieu, ma chère, je te quitte pour écrire au Baron. J'ai des reproches à lui faire sur la scène de cette nuit. Dieu veuille qu'elle ne nous soit pas funeste !



L E T T R E L X.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

QUELLE vivacité est donc la vôtre , Luzi ? Quoi ! la présence de votre Henriette , que vous alliez déshonorer par un éclat , la crainte qu'elle ne vous fût enlevée pour jamais par une mère en courroux , le désespoir où vous réduisiez une amante , en exposant des jours d'où dépendent les siens ; quoi ! tout cela n'a pas retenu votre impétuosité naturelle ! M. Dessorges n'a aucun tort ; le hasard le fait trouver près de nous , & vous allez , en furieux , lui en demander raison. Il ne pouvait répondre que comme il a fait. Tout est pacifié , & mes terreurs subsistent. Je tremble que cette réconciliation ne soit que simulée , qu'elle n'ait été faite que pour me rassurer. Ah ! Luzi , fallait-il ajouter à mes peines le supplice cruel d'avoir

à craindre pour tes jours ? Homme ingrat ! dans le même moment où je venais de te donner une preuve unique de mon amour , tu te laisses emporter à une vivacité qui pouvait nous perdre tous deux ? Conçois-tu bien les reproches dont je puis t'accabler , mon ami ? Faudra-t-il que sans cesse j'aie à te pardonner ? Ah ! Luzi , que ce soit la dernière fois que tu aies besoin de mon indulgence.... Mais si ta querelle avec M. Dessorges n'était qu'assoupie , s'il allait t'offrir le combat ! Dis moi avec franchise, l'accepterais-tu, exposerai-tu tes jours pour réduire au désespoir ta malheureuse amante ? L'honneur sévère, ou plutôt un barbare préjugé t'en ferait un devoir..... Tout mon sang se glace à cette affreuse idée. Luzi, prends pitié de l'infortunée Henriette, évite un combat dont l'issue funeste perdrait trop de victimes.

Fin de la première Partie.

LES DANGERS DE LA SYMPATHIE;

LETTRES de Henriette de Belval,
au Baron de Luzi, & de diffé-
rentes personnes qui ont eu part
aux principaux évènements de sa
vie; rédigées & mises au jour
par M. N*****.

SECONDE PARTIE.

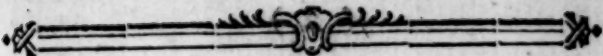


A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire
rue S.-Hyacinthe, place S.-Michel.

M. DCC. LXXXV.



LES DANGERS

DE

LA SYMPATHIE.

LETTRE LXII.

Le Baron de Luzi, à Madame de Blainville.

AH! Madame, permettez-moi d'épancher mes douleurs dans votre sein. La tendre amitié qui vous unit à Mademoiselle de Belval, me fait un devoir de vous instruire de ses nouvelles infortunes & des miennes. Le sort poursuit toujours avec la même rigueur votre amie, ou plutôt sa cruelle mère se plaît toujours à la tyranniser. Le traître Desforges s'est vengé lâchement, en lui inspirant des soupçons. Ce qui vient de

II^e. Partie.

A

m'arriver ne me prouve que trop la noirceur de ce perfide.

Nous étions chez Madame des Roches, où Madame de Belval faisait sa partie. Je crus ce moment favorable pour m'approcher de sa fille. Mais malheureusement nous tournions le dos à cet impitoyable Argus, & nous ne le vîmes pas quitter le jeu pour accourir de notre côté. Je ne me retournai qu'à la voix de ma barbare ennemie, qui, adressant la parole à l'objet de ma tendresse, lui dit, en me fixant avec colère, — éloignez-vous de ce jeune homme ; je vous apprendrai enfin à m'obéir. — Ma chère Henriette, frappée comme d'un coup de foudre, tombe évanouie ; moi, j'oublie en ce moment Madame de Belval & les personnes qui m'entourent ; je ne vois plus que mon Henriette ; je m'élance sur elle, je la prends dans mes bras, je la presse contre mon sein, je tâche de la rappeler à la vie, je pousse des cris douloureux en proférant vingt fois le

nom de mon Henriette. Tout le monde est témoin de la violence de mon désespoir. Une voix sort de la foule , & propose de transporter Mademoiselle de Belval dans une chambre voisine ; aussitôt je cours y déposer mon précieux fardeau , & je me joins à ceux qui s'empresrent à la secourir. Mais tous les efforts furent long - tems inutiles. Je crus avoir perdu pour toujours l'amante qui m'attache seul à la vie. — C'en est fait , m'écriai-je , il ne me reste plus qu'à mourir avec elle. — Calmez ce transport , me dit froidement Madame de Belval , elle me sera rendue , & je saurai la conserver , malgré toutes vos tentatives. — Voyez , repris-je , l'état affreux où vous la réduisez ; contemplez la malheureuse victime de votre obstination & de votre barbarie. Rien ne pourra-t-il vous attendrir en faveur d'un amour qui n'est criminel qu'à vos yeux , & que nous brûlons de sanctifier au pied des autels ; — Dans ce moment

votre triste amie ouvrit les yeux , &
 sa mère voulut tout de suite la rame-
 ner chez elle. En vain Henriette diffé-
 ra - t - elle de quelques instans ce cruel
 départ. Héla s! elle prévoyoit que
 nous ne pourrions plus nous revoir. Il
 fallut enfin nous séparer. J'offris de lui
 donner la main jusqu'à sa voiture; Ma-
 dame de Belval s'y opposa , & n'accorda
 cette faveur précieuse qu'à l'indigne Des-
 forges. Quel regard douloureux Henriette
 me jeta en me quittant ! il est encore au
 fond de mon cœur.

Lorsque Madame de Belval se fut
 éloignée , on me questionna beaucoup ,
 avec le plus tendre intérêt , sur la cause
 de son opiniâtreté à me refuser sa fille.
 Je racontai naïvement ce qui s'était passé
 jusqu'alors , & j'attribuai , comme je
 n'en doute pas , les procédés de cette
 mère cruelle à l'injuste aversion qu'elle
 a pour sa fille.

En Effet suivez toute sa conduite ,
 remontez même jusqu'à la naissance de

votre amie. Madame de Belval lui fait
 fucer le lait d'une mercenaire confinée loin
 d'elle dans un malheureux village. Des
 bras de cette femme, elle l'a fait passer
 dans un Couvent & l'y retient comme
 dans un exil. Non seulement la maison
 paternelle lui reste constamment fer-
 mée, mais dès qu'elle atteint l'âge où les
 loix permettent de se consacrer à
 la Religion, sa marâtre, plutôt que sa
 mère, tâche de la contraindre, par toutes
 sortes de moyens, à prendre le voile.
 Outrée de la résistance qu'elle éprouve,
 si elle cède aux prières de sa sœur &
 consent que sa fille à dix-huit ans, vienne
 faire connaissance avec sa famille, c'est
 pour lui rendre la vie horriblement dure,
 & refuser de l'établir, sans même dai-
 gner m'apprendre les raisons qui lui font
 rejeter mes vœux. Quelle induction
 tirer de tous ces faits? n'est-il pas natu-
 rel d'en conclure qu'ils ont été pro-
 duits par une aversion décidée?

Je reprends le récit de mes infortunes.

A iij

Me doutant du coup que me préparait Madame de Belval, j'apostai quelqu'un à la porte de l'hôtel où elle logeait, afin d'être instruit de toutes ses démarches. Deux jours après la scène que je vous ai décrite, on vint m'avertir que mon ennemie se préparait à m'enlever ce que j'avais de plus cher; je me jetai promptement dans ma chaise de poste, & passai la nuit sous les fenêtres de Madame de Belval, résolu de ne point la perdre de vue, & de la suivre de loin, par-tout où elle irait. Vers les quatre heures du matin, je vis arriver sa voiture, & la mère & la fille ne tardèrent pas d'y monter. J'eus la satisfaction de voir encore une fois mon Henriette; elle paraissait plongée dans la plus vive douleur. La voiture partit, je la suivis ainsi que je me l'étais proposé, & le voyage s'est terminé à Paris.

Aussi-tôt après mon arrivée, j'allai trouver cette femme qui m'avait conseillé de me rendre à Marseille; je lui

promis de la récompenser au-delà de ses souhaits, si elle faisait parvenir une lettre à Mademoiselle de Belval, & m'en procurait la réponse. Cette femme est venue m'apprendre qu'elle est dans le couvent des Dames de L***, & qu'il est expressement défendu de la laisser parler à personne.

Le croiriez-vous, Madame, cette nouvelle ne m'a que légèrement affligée? J'aime mieux qu'Henriette soit éloignée de sa mère, elle sera plus heureuse; & je me flatte qu'il me sera plus facile de la voir.

N'admirez-vous pas comme la fortune se joue de deux amans! Elle nous entraîne d'un bout du Royaume à l'autre; elle nous procure quelques instans de bonheur, & nous le fait acheter par des peines toujours renaissantes.

Je m'apperçois qu'il est tems de terminer ma lettre. Je vous demanderais pardon, Madame, de son excessive longueur, si je ne vous avais entretenue

d'une personne qui vous est bien chère,
& si je ne savais que l'amitié est toujours
indulgente.



LETTRE LXIII.

M. Defforges, à M. de Rosainville.

JE t'écris, mon pauvre Rosainville, pour te dire adieu ; je vais faire un petit voyage de cent cinquante lieues seulement. La dot est sur le point de m'échapper, & tu vois que ce serait un affront pour moi, autant qu'une perte sensible. Tout le manège que j'ai employé jusqu'à présent a tourné contre moi. Mais les obstacles, les mauvais succès ne font que m'enflammer davantage. J'aurai la dot & la jeune personne, ou le diable s'en mêlera.

Je t'ai mandé dans ma dernière lettre que je soupçonnais un certain d'Ange d'être écouté de mon Iris. Je résolus d'éclaircir mon doute, & l'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Comme j'épiais constamment mon Astrée & son Céladon, pendant le tumulte d'une fête, au

milieu de la nuit , je vis ce d'Angel sortir en faisant un signe à Mademoiselle de Belval , qui ne manqua pas de le suivre ; & je m'avançai aussi-tôt sur leurs traces , favorisé par le clair de la lune. Je marchai derrière eux à pas de loup , jusqu'à ce que je les-visse entrer dans une espèce de caverne. Je fis le tour du rocher , & me plaçai de manière à pouvoir tout entendre sans être aperçu. Tu ne croirais jamais , mon cher , à quoi ces deux tourterelles employèrent leur tems ? Ce ne furent que tendres roucoulemens , interrompus seulement pour se becqueter. Ah ! Rosainville , que n'étions - nous , l'un ou l'autre , à la place de cet amoureux transi ! la pauvre amante n'aurait pas inutilement soupiré. Il y avoit une heure que j'épiais leurs exclamations & leurs soupirs , m'imaginant toujours que j'allais voir autre chose , lorsqu'un maudit éternuement vint donner l'alarme à ces tendres & ridicules amours. D'Angel accourut à moi

comme un furieux : il n'avait pas tout-à-fait tort, j'avais troublé ses innocens plaisirs. Il me questionna de la manière la plus brusque ; je répondis sur le même ton. Nous étions prêts à ferrailler , lorsque l'amante toute effrayée , se jeta entre nous deux , & tomba évanouie : je crois , en vérité , que ce fut de chagrin d'avoir eu peu de satisfaction de l'amant qu'elle me préfère si mal-à-propos. Cet accident ne dura pas ; la belle reprit bientôt connaissance , & ce fut pour nous conjurer de nous embrasser fraternellement. Je n'ai point été assez mal-adroit pour m'y refuser : je voulais , en donnant cette preuve de déférence , lui faire oublier ma subite apparition. D'Angel n'hésita pas non plus à mettre bas les armes , & nous appliquâmes nos joues l'une contre l'autre , en signe de paix : mais que je l'aurais mordu de bon cœur !

Nous allâmes tous ensemble rejoindre la compagnie , eux fort mécontents sans

doute de m'avoir rencontré, & moi singulièrement enchanté de ma découverte admirable, excellente pour me débarrasser de ce M. d'Angel, qui m'importunait depuis quelque tems. Mais écoute le meilleur : j'eus le bonheur d'apprendre, par leur conversation, que le nom de d'Angel ne servait qu'à cacher un Baron de Luzi, le même qui faisait tourner la tête à la jeune personne, & que la mère ne voulait pas lui donner. D'après notre aventure nocturne, j'arrangeai mon plan pour le brouiller encore davantage avec Madame de Belval.

Le lendemain je me rendis chez elle, à mon ordinaire, &, en fin politique, je ne vins au fait qu'en employant de longs détours. Je commençai par me répandre en remerciemens sur les bontés dont elle m'honorait ; je lui témoignai pathétiquement ma reconnaissance de ce qu'elle avait daigné permettre que j'eusse l'audace d'aspirer à son aimable fille. (Je ne fais si je t'ai parlé de cet

heureux privilège.) Ensuite , affectant un air très-moderne , je laissai entrevoir des craintes sur le succès de mes soins , & j'ajoutai que j'étais presque sûr d'avoir un rival préféré. — Qui vous inspire cette idée , me dit-elle alors ? Mademoiselle votre fille me témoigne beaucoup d'indifférence depuis l'arrivée d'un M. d'Angel. — Quel est ce M. d'Angel ? — Personne ne fait d'où il vient , ni ce qu'il est venu faire à Marseille ; du reste il a l'extérieur le plus séduisant , — & je peignis mon homme tellement au naturel , qu'il était facile de le reconnaître. Madame de Belval me parut frappée de l'extrême ressemblance du portrait , mais elle n'en témoigna rien ; elle me pria seulement de lui faire voir de près l'homme que je venais de peindre. Il me fut aisé de lui donner la satisfaction qu'elle désirait. Le soir même dès qu'elle se fut mise au jeu , le galant Baron alla se placer auprès de sa Dulcinée. J'en avertis tout bas la mère , elle

quitta les cartes, courut droit à nos deux amans, qui ne s'attendaient guère à cet aspect désagréable. La pauvre enfant en fut si troublée, qu'elle s'évanouit, accident qui lui arrive souvent, ainsi que tu as pu le remarquer. Mais la scène que fit alors l'amoureux de Luzi, fut tout-à-fait extraordinaire ; elle servit à merveille à mes desseins : quand je lui aurais dicté son rôle, il ne s'en ferait pas mieux acquitté. C'était le plus beau désespoir, l'emportement le plus héroïque. Il accabla Madame de Belval de reproches si violens, si peu réfléchis qu'il redoubla l'inimitié qu'il inspirait, & toute la fureur de la mère retomba sur la fille, comme c'est l'usage.

Le lendemain je n'eus rien de plus pressé que d'aller chez la Dame pour voir les suites de cette aventure. Je la trouvai dans une colère épouvantable contre le Baron. Elle se plaignit longuement de la conduite de ce jeune audacieux, & elle m'informa de la jalousie

qu'il avait conçue à mon égard , & elle venait d'en faire la découverte dans les lettres écrites à sa fille. Puisque j'inspirais des sentimens jaloux dans l'esprit de l'amant favorisé , n'en puis-je pas conclure que je faisais naître quelques tendres sentimens dans l'ame de la jeune personne ? Peut-être qu'ils se sont dissipés , lorsque le Baron s'avisa de lui compter ma galante aventure de Toulouse. La belle aura eu peur que je manquasse aussi à ma promesse de l'épouser. Mais avec une dot de deux cens mille livres , devait-elle craindre le même sort ?

Je ne renonce pourtant pas à l'espoir de la faire tomber dans mes filets. La mère meurt d'envie de m'avoir pour gendre. Elle me demanda si l'amour de sa fille pour le Baron ne me rebutait point ; je répondis que l'avantage de lui appartenir me ferait d'autant plus volontiers passer par-dessus ce désagrément , que j'espérais que mes assiduités & mes soins pourraient faire oublier mon rival.

Enchantée de ma façon de penser, elle alla tout de suite ordonner à sa fille de me regarder comme quelqu'un qui devait être son mari. Sans doute que la jeune personne ne s'est point soumise à de pareilles volontés ; car Madame de Belval revint un instant après fort émue, & me dit qu'elle était décidée à ramener sa fille à Paris ; qu'elle partirait dès le lendemain ; que je n'avais qu'à venir l'y joindre le plutôt qu'il me serait possible, & qu'elle trouverait le moyen de se faire obéir.

Ce qui me désole maintenant ; c'est que le Baron a disparu le jour même du départ de sa maîtresse, & j'ignore la route qu'il a prise. Je me doute cependant qu'il s'est rendu dans la Capitale ; mais qu'il tremble, il m'y trouvera sur ses pas ; s'il triomphe, je te jure que sa victoire lui coûtera bien cher. Je vais mettre tout en usage pour le traverser, pour le désespérer ; & tu me reconnaîtras à mes manœuvres & à

ma constance à poursuivre ma proie.

Encore un mot , & je finis. Je suis presque tenté de croire que la maîtresse de Luzi commence à troubler mon cœur. Le jour qu'elle s'évanouit , lorsque sa mère déranga le plaisir qu'elle goûtait dans la conservation de son amant , son mouchoir s'entr'ouvrit au moment qu'on la délaçait , & je fus frappé de l'éblouissante blancheur de sa gorge. . . Ah ! je l'épouserai , je l'épouserai , ne fût-ce que pour le plaisir de la tourmenter après avoir mangé la dot.

Adieu , mon cher , je t'invite à venir passer quelque tems avec moi dans la Capitale : tu dois savoir qu'elle est le séjour des vrais plaisirs. On végète en Province , on ne jouit réellement de la vie qu'au milieu du tourbillon de Paris. En attendant que tu viennes te refaire de tes amusemens monotones , je te promets la suite de mes aventures , lorsqu'elles seront dignes de piquer ta curiosité.

LETTRE LXIV.

M. de Rosainville , à M. Defforges.

CONSOLONS-NOUS mutuellement de nos infortunes ; on ne veut point t'aimer , & moi , l'on me délaisse. Certaine femme dont la résistance alla jusqu'à huit jours , m'a déjà préféré un jeune Conseiller , & vient d'avoir le front de me déclarer qu'elle ne voulait plus de moi. Tu vois que cette femme-là , pour une Provinciale , connaît assez bien l'usage du grand monde. Tu t'en serais vengé par des sarcasmes , que tu aurais eu l'effronterie de lui débiter à elle-même : je n'ai montré que de l'indifférence , & j'ai reçu mon congé d'un air si leste , si tranquille , que la Dame en a paru très-mortifiée.

Maintenant que mon cœur est libre , je vais retourner à Marseille : le séjour

de cette ville est beaucoup plus agréable que celui d'Aix. J'y resterai jusqu'à la fin d'Octobre, & je prendrai mon essor vers la Capitale, où je compte te raccommo-der avec le Baron de Luzi, l'un de mes amis intimes, qui m'a même prêté de l'argent, & que, par parenthèse, j'ai oublié jusqu'à présent de lui rendre; mais comme il est la générosité même, cet aimable jeune homme, & qu'il ne m'a jamais parlé de la dette que j'ai contractée envers lui, je me pique d'être son ami, quoiqu'il soit mon créancier: nous nous écrivons rarement, parce que l'hiver ne manque jamais de nous réunir à Paris. Ce que tu me racontes de sa passion pour Mademoiselle de Belval, ne me cause aucune surprise; je lui avais toujours connu une tournure d'esprit romanesque, malgré qu'il ait fait ses petites caravanes, comme un autre. Pourquoi le vouer à ta vengeance, cet honnête Baron? Je conviens qu'il a tort d'aimer Mademoiselle de Belval,

tandis que tu soupîres noblement pour les beaux yeux de sa cassette. Mais ne pouvez-vous pas vous arranger ensemble ? laisse-lui sa maîtresse, il te cédera sans peine la dot, car c'est le garçon de France le moins intéressé.



 LETTRE LXV.

Madame de Blainville , au Baron de Luzi.

IL faut donc , Monsieur , que nous ayons sans cesse à gémir sur le sort de notre chère Henriette ! je me doutais que tôt ou tard Madame de Belval serait informée de votre séjour à Marseille , & je craignais pour son aimable fille les suites de son ressentiment. Je conçois toujours moins les raisons qui l'engagent à vous la refuser. Vous croyez qu'elle y est excitée par la haine que lui inspire cette intéressante créature. Ce sentiment est si peu naturel dans une mère , & Henriette doit si peu le faire naître , que je ne puis me persuader que Madame de Belval soit capable de l'éprouver.

Madame Destinouse est désolée du triste sort de sa nièce ; elle écrit à sa sœur , & la conjure , de la lui renvoyer. Nous avons pensé que ce serait

un moyen de la soustraire aux persécutions dont elle est la victime , en attendant que nous puissions trouver le moyen de faire son bonheur & le vôtre. Oh ! que cet arangement nous conviendrait à tous ! Vous , Monsieur l'amoureux , vous auriez le plaisir de la voir tout à votre aise... à la grille s'entend ; mais pour les amans un parloir ne laisse pas d'avoir son prix ; & vous lui écririez vingt fois par jour , si l'envie vous en prenait. Le bonheur de Madame Destinouse & le mien vaudraient bien le vôtre , ne vous en déplaise ; nous jouirions de la conversation de la charmante Henriette. Le cœur me palpite , quand je songe à la félicité qu'un instant peut procurer à quatre personnes. C'est de Madame de Belval qu'il dépend de faire cet instant délicieux. Aussi-tôt que nous aurons une réponse , je vous en ferai part.



L E T T R E L X V I.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle de
Belval.*

Q U'IL est doux , chère Henriette , de rendre vaines les mesures que prend successivement contre nous une mère aussi injuste que barbare ! quel avantage a-t-elle retiré des voyages qu'elle t'a fait faire ? & que gagne-t-elle aujourd'hui de t'avoir réleguée dans un Couvent dont la sévérité de ses ordres te fait une prison ? L'amour franchit tous les obstacles ; aux merveilles qu'il opère chaque jour , il joint celle de m'avoir transformé en Jardinier. Je préfère ma bêche à tous les sceptres ; ils ne me vaudraient que de la grandeur , & elle me procure la satisfaction de te voir. Le bonheur dont je jouis me semble imparfait , quand je songe aux plaisirs enchanteurs que j'ai goûtés auprès de toi ; mais il devient une

félicité sans égale , quand je considère le destin affreux qui aurait été mon partage, si j'en eusse été privé.

Dès que j'eus découvert le Couvent où tu étais confinée, je n'ai eu rien de plus pressé que d'en faire plusieurs fois le tour, me flattant, que je parviendrais à t'apercevoir. Désespéré que tous mes soins fussent inutiles, je retournai à la femme du domestique, qui m'avoit été si utile, dans le dessein d'en tirer quelques lumières pour de nouvelles tentatives. A force de l'interroger, je découvris que le Jardinier de cette maison étoit son parent. Aussi-tôt je l'envoyai chercher, & l'engageai à me servir. Cet homme ne tarda pas à venir m'instruire que les fenêtres de sa chambre donnaient sur le jardin. Alors je lui proposai de me prendre pour garçon Jardinier. Il crut d'abord que je plaisantais ; mais un présent que je lui fis, l'eut bientôt persuadé de ma sincérité. Les difficultés une fois levées, il ne fut plus question que du costume

costume sous lequel je devois paraître ; il courut me chercher les habits nécessaires ; je m'en revêtis ; nous sortîmes ensemble par une porte de derrière , & nous marchâmes vers ton couvent , je passai le reste de la journée dans le jardin , les yeux attachés sur ses croisées , tout en feignant de m'occuper de quelque ouvrage ; mais tu ne parus point. Je me flattai d'être plus heureux le lendemain ; mes espérances furent encore trompées. Enfin le troisième jour ta fenêtre s'ouvrit , tu te montras à mes regards. Jamais je ne t'avois trouvée si belle ; la pâleur de ton teint , une douce mélancolie répandue sur ton visage , te rendaient encore plus intéressante que la première fois que je te vis dans tout l'éclat de tes attraits. Dieu ! quels transports agitaient ton amant ! j'aurais voulu pouvoir te dire : calme ta douleur , ô chère & tendre amie ; vois Luzi , reconnais , à travers ce déguisement , un homme qui t'adore , & dont toute la félicité est de te donner

des preuves de son amour. Mais il me fallut garder le silence. Admire la bizarrerie de mes sentimens ; tous mes desirs étaient de te revoir ; & à peine mes vœux sont-ils comblés , que j'éprouve une tristesse qui m'était inconnue. J'étais au désespoir que tes regards ne se fussent pas fixés sur moi. Je ne me consolai qu'en me promettant , la première fois que tu reparaitrais , de faire en sorte d'attirer ton attention de mon côté.

L'après-dîner , tu r'ouvris ta croisée ; je me mis aussi-tôt à tousser , jusqu'à ce que tes yeux rencontraissent les miens , & que je m'apperçusse que tu m'observais. Tu reconnus sans peine ton amant à l'expression de ses regards : ta surprise & ta joie me l'annoncèrent. Je crus devoir me hasarder à te faire des signes ; & mon bonheur fut au comble quand je te vis y répondre. Non , rien n'approche des délices que je goûtai dans cet instant.

Nous avons donc vaincu tous les obstacles qui nous séparaient ! nous sommes

réunis ; nous nous voyons en dépit de la tyrannie & de ses surveillans ! nous pourrons nous dédommager, par une correspondance assidue, de la privation de ces entretiens qui répandaient un baume salutaire sur nos douleurs. . . Que dis-je ! l'amour ne nous fournira-t-il pas des moyens de nous dire encore combien nous nous aimons ? N'en doutons pas, puisqu'il nous fait triompher chaque jour de tous les obstacles qu'on nous oppose, & qu'il m'a suggéré un expédient pour te faire parvenir mes lettres.



LETTRE LXVII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

J'ÉTAIS au comble de l'infortune; Luzi m'est apparu, & j'ai retrouvé le bonheur. O toi qui viens répandre mille douceurs sur des jours livrés à l'amertume ! toi que j'implorais dans ce triste séjour, sans espérer que mes soupirs te parvinssent jamais ! ton amante sent tout le prix de ta généreuse constance, de tes soins à calmer ses peines. L'ardeur avec laquelle tu surmontes les obstacles qu'on apporte à notre passion, fera toujours gravée dans mon ame. Ce souvenir remplira délicieusement ma pensée pendant ton absence, & me distraira de l'image de la cruauté d'une mère que j'ai si tendrement chérie.... grand Dieu ! comment ai-je mérité l'affreux traitement que j'éprouve ? Mon ami, je n'ai pas vécu depuis

l'instant fatal où nous fûmes surpris ensemble. Je prévis dès lors tous les maux qui allaient fondre sur nous. Cette crainte trop fondée, causa seule ce long évanouissement pendant lequel tu fis tant de reproches à ma mère. Son aversion pour nous en aura été redoublée : nous ne pouvons plus espérer qu'elle revienne à ton égard ni au mien.

Tu n'as pas d'idée, mon ami, de l'horrible nuit que je passai : mon imagination effrayée ne me représentait qu'un enchaînement de malheurs ; les songes les plus affreux se succédèrent tour-à-tour. Tantôt on me forçait de m'unir, aux pieds des Autels , à un autre que toi ; tantôt on me jetait dans le fond d'un désert , où seule avec mon désespoir , j'implorais à grands cris la mort. Mais le songe le plus cruel fut celui qui me représenta des barbares s'efforçant de t'arracher d'entre mes bras ; je te vis percer de coups en me défendant, & ton corps sanglant vint tomber

à mes pieds... Dieu ! j'en frémis encore. L'excès de mon saisissement suspendit mon sommeil, & mes larmes coulèrent avec une abondance qui calma quelque tems la violence de ma situation.

Délivrée de ces fureurs fantastiques, je n'en fus pas plus rassurée sur ton compte, je n'étais occupée que de ce que tu éprouverais en me voyant encore enlevée à ta tendresse ; j'aurais voulu pouvoir t'instruire de mon sort ; mais j'étais renfermée comme une criminelle ; Madame de Belval entra seule dans ma chambre. Elle vint le lendemain, du ton le plus caressant, me proposer d'épouser M. Defforges. — L'indigne Defforges, m'écriai-je avec un mouvement d'horreur ! & que deviendrait l'infortunée qu'il a séduite, que deviendrait son malheureux enfant, s'il contractait un autre mariage que celui dont la probité lui fait un devoir ? — Vous êtes dans l'erreur, Mademoiselle ; il est peu d'hommes qui n'aient eu des espèces

d'engagemens avec ces femmes qui font la honte de leur sexe. S'il fallait qu'ils les épousassent lorsqu'ils en ont des enfans, que seraient les mœurs de la société? — Mademoiselle de Borchamp est une fille honnête, à qui on ne peut reprocher que trop de faiblesse pour l'homme qui l'a perdue. — Vous êtes intéressée à prendre le parti de ces filles-là, vous qui vous livrez à un amour que je condamne. J'ai tout tenté pour prévenir le désordre de votre conduite. Je suis allée jusqu'à faire violence à mon inclination en me répandant dans le monde, afin de tâcher, par les dissipations qu'il offre, de vous guérir de votre folle passion. Vous avez profité de la liberté que je vous laissais, pour voir assiduellement un homme qui ne vous convient pas, un homme sur le compte duquel je me suis si souvent expliquée. Eh bien ! puisque la douceur ne fait que vous enhardir, je saurai agir différemment ! choisissez ou de M. Desforges,

ou d'un Couvent. — Si vous m'offriez la mort ou bien un pareil époux , je préférerais sans balancer la mort la plus affreuse : jugez si j'hésite à faire un choix. — Eh bien ! vous serez satisfaite : & vous n'aurez plus dans votre mère qu'une ennemie implacable. — Elle me quitta après ces terribles paroles, & ferma la porte de ma prison avec la dernière fureur.

Tout le reste du jour, je fus en proie à des réflexions déchirantes : je parcourais avec horreur mes infortunes passées, & ne me représentais qu'en frémissant, celles qui nous menaçaient encore. Ma douleur la plus vive était de troubler la félicité dont tu aurais joui sans moi... Mais pouvais-tu être heureux sans ton amante ? Dans la foule des conquêtes qui auraient pu plaire à ta vanité , aucune femme n'aurait satisfait ton cœur , ne t'aurait aimé avec cette délicatesse , cette sensibilité que tu trouveras toujours dans ton Henriette ?

Ces diverses idées m'agiterent jusqu'au moment où l'on m'annonça qu'il fallait partir. Je me traînai à la voiture comme s'il s'était agi d'aller au supplice. Eh ! n'en était-ce pas un pour moi ! je me séparais de Luzi : je restai absorbée dans ma douleur pendant toute la route, lorsque nous arrivâmes à Paris, on me renferma encore dans ma chambre ; le lendemain, on m'en tira pour me reléguer dans cette retraite. Devais-je soupçonner qu'elle allait devenir pour moi le séjour du bonheur ? Si j'avais prévu cet heureux changement, les jours que j'ai passés avant celui qui t'offrit à ma vue, n'auraient pas coulé au sein de la tristesse, l'espérance de te revoir aurait adouci mes peines.

Peins-toi, mon ami, la surprise, le ravissement que j'éprouvai, quand tu parus à mes yeux ; je crus d'abord qu'un Dieu bienfaisant me présentait une image chérie pour suspendre mes douleurs par une douce illusion. Enfin, ne

pouvant plus douter de mon bonheur, que je te fus gré des preuves réitérées de ton amour! . . . O, ma mère, cessez de nous persécuter; si vous prétendez nous séparer pour jamais, tous vos efforts sont inutiles. Cher Luzi, quoi qu'elle fasse, & malgré tout l'univers, je t'aimerai au-delà même du tombeau, si l'on n'est point insensible chez les morts.



 LETTRE LXVIII.

Henriette, à Madame de Blainville.

DE nouvelles infortunes m'ont conduit à un nouveau bonheur. C'est sous la forme d'un Jardinier que mon cher Luzi m'adresse aujourd'hui son hommage. Ce déguisement lui convient à merveille; il a toute la franchise & l'honnêteté des mœurs villageoises.

Nos vœux ne se sont pas long-tems bornés au plaisir de nous voir de loin; nous desirâmes mutuellement de rendre notre satisfaction encore plus délicieuse. L'active industrie du Baron trouva moyen de combler une partie de nos souhaits. Un jour que j'étais à la promenade dans le jardin, il imagina de lier une lettre à une pierre qu'il jeta à quelques pas de lui. Je me doutai du stratagème, je ramassai la pierre sans affectation, & la

mis dans ma poche, profitant de l'exemple qu'il m'a donné, je laisserai tomber, en passant près de lui, les lettres que j'aurai à lui faire parvenir; & notre correspondance sera aussi suivie que si nous n'éprouvions aucune contrainte.

Je défie à présent le sort de jamais nous séparer; il pourra bien nous susciter des traverses; mais l'amour de Luzi, en éclairant toutes les manœuvres qu'on pourra tramer contre nous, les rendra toujours vaines.

Ne sois donc plus inquiète, ma bonne amie, sur la destinée de la tendre Henriette, elle sera heureuse tant qu'elle conservera l'amour de Luzi & l'amitié de sa chère Sophie.



LETTRE LXIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

DIS-MOI donc, mon amie, quel est ce nouvel Argus qui rode sans cesse autour de nous ? serait-ce encore par l'ordre de ta mère que cette bégue nous épierait ? Elle ne quitte presque pas sa fenêtre, d'où elle ne s'occupe qu'à m'examiner ; & lorsque tu descends au jardin, elle ne manque pas de t'y suivre. Que de plaisirs elle me dérobe ! je n'ose plus te fixer de toute la journée ; je ne peux plus puiser dans tes regards ce trouble enchanteur qui enivre mes sens ; il faut qu'une froide contrainte cache l'amour que tu m'inspires, pourquoi sommes-nous sans cesse contrariés jusques dans les moindres choses ? N'était-ce pas assez d'être privé de la douceur de te parler

& de t'entendre ? Le sort jaloux m'enlève jusqu'au bonheur que je goûtais à lire dans tes yeux l'excès de ta tendresse. Quand se lassera-t-il de nous persécuter ?.. Ma chère amie , forçons-le , par notre constance , à nous être un jour plus favorable.



L E T T R E L X X.

Mademoiselle de Belval, au Baron de Luxi.

IL est vrai, mon ami, que nous sommes souvent malheureux; des surveillans nous observent toujours & s'opposent aux épanchemens de nos ames. Mais celui dont tu te plains n'est point apporté par Madame de Belval. Peux-tu te tromper au motif qui l'engage à te considérer sans cesse? reconnais l'impression que tu as faite sur son cœur. Madame de Valmant) c'est le nom de la Religieuse qui te cause tant d'inquiétude) n'a pu te voir sans ressentir la plus vive émotion. Je n'ai pas eu de peine à m'en appercevoir aux éloges animés qu'elle ne cesse de faire de toute ta personne. La conformité de nos goûts nous a réunies; j'ai du moins la douceur de m'entretenir de mon amant. Comme nous nous promenions hier ensemble: — Voyez

ce Jardinier , me dit-elle , quel air noble & distingué sous cet habit rustique ! sans doute qu'il n'est point né dans l'état de bassesse où le réduit la mauvaïse fortune. Abordons-le , tâchons de savoir le secret de sa naissance & quels ont été ses malheurs. — Tu penses bien que je n'hésitai pas à la suivre. Ton trouble fut extrême quand nous t'abordâmes , & fut égal au mien , lorsque j'entendis le son de ta voix , qui depuis si long tems n'avait frappé mon oreille. Je vis tes regards chercher avidement les miens ; mais je ne fais à peine te regarder , dans la crainte que nous ne vînssions à nous trahir : tu te coupais tellement dans tes discours , que je tremblais que notre secret ne nous échappât par la joie trop vive qui pouvait éclater dans nos yeux.

Après t'avoir quitté , la bonne Religieuse ne tarit point sur ton éloge. — N'en doutons pas , me dit-elle , il est d'une naissance bien au-dessus de son

état. Avez-vous fait attention à son embarras pour répondre aux questions que je lui faisais ? D'ailleurs que son langage est pur , & qu'il lui échappe de traits d'esprit ! Il doit être bien malheureux , puisqu'il est tombé dans une telle infortune. Que je voudrais pouvoir changer son sort ! avez-vous remarqué , ajouta-t-elle , après un moment de silence , avez-vous remarqué la touchante sensibilité qui brillait dans ses yeux ? — Mon cœur applaudissait à tous les éloges ; cependant je feignis de les entendre avec froideur , & j'y répondis avec le plus d'indifférence qu'il me fut possible d'affecter. . . . O mon ami ! on me demande au parloir. . . . Je ne fais d'où provient l'effroi que j'éprouve. Serait-ce une visite de ma mère ? . . . Je suis donc encore heureuse , puisque je crains de voir changer mon sort ? . . . Modère ton impatience ; je t'apprendrai tout-à-l'heure quelle est cette visite inquiétante. . . .

.

Tu aurais peut-être peine à deviner par qui j'étais attendue au parloir. C'était par Dessorges lui-même. Juge de mon étonnement lorsque je l'ai aperçu. — Quoi ! vous êtes dans ce pays-ci, m'écriai-je ! — Oui, Mademoiselle, j'y viens passer quelques mois. Mais quelle satisfaction pouvais-je y goûter, si j'avais été privé de la douceur de vous voir ? à force d'instances auprès de Madame de Belval, elle s'est à la fin laissée fléchir à mes prières. — Vous êtes plus heureux que moi, car elle est toujours inflexible aux miennes. — Il est vrai que son obstination est sans exemple de refuser de vous unir à un homme que vous aimez & qui vous convient à tant d'égards. Je lui en ai parlé à diverses reprises ; elle m'a constamment répondu qu'elle avait des raisons très-fortes, qui la charité chrétienne lui empêchait de divulguer. — Ainsi elle ajoute à la persécution qu'elle exerce envers moi, la calomnie contre un homme que j'ido-

lâtre. Si les griefs de ma mère étaient réels, si elle avait des reproches essentiels à faire à M. de Luzi, son premier soin n'aurait-il pas été de m'en avertir ? — Je lui ai objecté tout ce que vous venez de dire ; elle m'a répliqué qu'elle avait espéré de rompre votre inclination en vous éloignant de celui qui en était l'objet. — Assurez-la bien, je vous prie, qu'elle s'en flatte en vain. — J'admire votre fermeté ; mais vous vous préparez un sort bien malheureux : vous passerez vos plus belles années dans ce triste séjour. — Mais un tems viendra où les loix me permettront de disposer de ma main. — Ce tems est encore éloigné ; vous n'avez que dix-huit ans. Et qui vous répondra de la constance du Baron ? — Je connais son cœur, & suis certaine qu'il est incapable de changer. — Vous êtes privés l'un & l'autre du bonheur de vous voir & de vous écrire : peut-être même chacun de vous ignore-t-il dans quel lieu habite présentement

l'objet de sa tendresse. Je m'offre à faire des perquisitions pour découvrir M. de Luzi; je pourrai même me charger de vos lettres mutuelles, & vous amener quelquefois cet heureux amant. — Je l'ai remercié de l'intérêt qu'il me témoignait, & j'ai détourné adroitement une conversation qui commençait à devenir embarrassante.

Voilà mot à mot quel a été l'entretien que je viens d'avoir avec M. Dessorges. Il ne m'a point parlé qu'il se flattât de m'épouser un jour : sans doute qu'il ignore le dessein qu'avait formé ma mère. J'espère que l'empressement qu'il montre à nous être utile, fera disparaître dans ton esprit l'idée que c'est lui qui nous desservit auprès de Madame de Belval. Il peut avoir le plus grand tort vis-à-vis de Mademoiselle de Borchamp, mais je ne lui crois pas une ame aussi affreuse que celle que tu lui prêtes.

Tu ne te plaindras pas de moi; cette lettre est d'une longueur fort raisonna-

ble. Adieu, j'ai laissé courir ma plume
au gré de mon cœur : n'ayant plus la
douceur de te parler, il faut bien que
je m'en dédommage en goûtant la satis-
faction de t'écrire.



LETTRE LXXI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

PEUX-TU être trompée par la fausse amitié de Dessorges ? Divine Henriette ! tu connais peu les hommes, tu les juges d'après ton cœur ; & comme il est incapable d'imposture, tu ne saurais croire à celle des autres. Sois sûre que sous les apparences du zèle, il ne cherchait qu'à nous trahir. Défie-toi donc de ce traître qui outrage l'amour & la nature, en ne voulant pas reconnaître son enfant, il est capable de toutes les perfidies. Je le juge d'après sa conduite passée, & non parce qu'il a eu le projet de te plaire. Si je le haïssais parce qu'il s'est montré mon rival, il faudrait donc que j'abhorrasse tous les hommes qui t'ont vue, car aucun n'a certainement pu t'appercevoir sans desirer vivement d'être aimé de toi.

Mais je déteste ce Dessorges à cause de son abominable caractère. Je l'entrevis hier à la Comédie Française; il était avec ta sœur Madame Destanger, & il a eu l'audace de me fixer. Je le fixai à mon tour, & lui fis détourner la vue. . . . Mais c'est assez nous entretenir de ce personnage méprisable; occupons-nous d'objets plus intéressans; songeons à la félicité dont nous jouissons en dépit de tout ce qu'on a fait jusqu'à présent pour nous rendre malheureux.

Cependant l'estime ou la bienveillance que j'inspire à la vieille Religieuse, me remplit d'une vive inquiétude. J'allai hier au jardin de très-bonne heure; je la trouvai qui se promenait; dès qu'elle m'aperçut, elle s'avança vers moi, & me demanda comment je pouvais faire pour supporter la fatigue d'un travail qui paraissait au-dessus de mes forces. Je lui répondis, en affectant un ton niais, que je m'y étais accoutumé dès mon enfance. De questions en questions, elle

m'en fit une qui faillit à me déconcerter ; elle voulut savoir si j'étais amoureux ; je ne fais ce que je lui balbutiai , car lorsqu'on a le cœur rempli de la plus vive tendresse , peut-on assurer qu'on est indifférent ? heureusement que cette importune questionneuse ayant découvert plusieurs Religieuses qui venaient de notre côté , prit le parti de continuer sa promenade.

Que je maudis l'intérêt qu'elles s'avise de prendre à ma personne ! je tremble qu'elle ne se doute enfin de notre intelligence.

Ses attentions obligeantes à mon égard , & dont je me passerais volontiers , sont réellement un contre-tems facheux ; mais il est écrit que nous serons tourmentés de toutes les manières. O Ciel ! quand daigneras-tu finir nos peines ? Tout ce que j'entrevois de plus certain dans l'avenir , c'est que notre amour doit durer autant que notre existence. Il faut que je compte bien sur celui d'Henriette , pour le mettre en parallèle avec le mien.

LETTRE

LETTRE LXXII.

Le Baron de Luzi, à M^{le}. de Belyal.

O DIEU ! je ne fais que penser. Dois-je m'alarmer ou m'applaudir de mon fort ? Tu vas partager le trouble que j'éprouve , & te réjouir ou t'affliger avec moi. Comme je prenois la plume pour t'écrire , le Jardinier du Couvent est venu m'avertir que Madame de Valmont me demandoit au parloir. Quelle est son intention ? m'a-t-elle reconnu ? veut-elle me conseiller de me retirer prudemment ? Est-ce avec le Baron de Luzi qu'elle prétend avoir un entretien , ou ne se propose-t-elle que de parler tout simplement au garçon Jardinier ? Quelque danger que je redoute , il faut me rendre à son invitation , & faire en sorte qu'après les marques de bonté qu'elle m'a données , elle ne devienne pas mon

II^e. Partie.

C

ennemie. Je t'informerais, au retour, de ce qui se sera passé dans cette entrevue intéressante.

.
J'en suis quitte, & je respire; il me semble qu'on m'a délivré d'un poids affreux. Madame de Valmont m'attendait avec impatience, & je connus à son air gracieux qu'elle n'avait rien d'affligeant à me dire. — J'ai une envie extrême de cultiver des fleurs, s'écria-t-elle dès qu'elle m'aperçut; mon ami, ne pourriez-vous pas m'en procurer? — Je l'assurai que la chose était très-facile. — Eh bien! asseyez-vous, a-t-elle poursuivi, & vous m'expliquerez les soins qu'il faudra que j'en prenne. — J'ai obéi, & j'étais fort embarrassé de parler d'un art auquel je n'entends presque rien; mais j'ai payé de hardiesse, persuadé qu'emportée par sa manie d'entasser question sur question, elle ferait peu d'attention à ce que je lui dirais. En effet elle n'a pas tardé à perdre de vue l'objet de

ses demandes , & s'est informée tout-à-coup à quoi je m'occupais lorsque le mauvais tems m'empêchait de travailler dans le jardin. J'allais répondre, quand elle a voulu savoir ce que je faisais les Dimanches & Fêtes : vous les passez sans doute, a-t-elle ajouté , avec la fille dont vous êtes amoureux & que vous recherchez en mariage ? — Comme elle achevait ce propos, une voix qui venait du parloir voisin & que j'ai reconnue pour celle de Dessorges, m'a fait tressaillir jusqu'au fond de l'ame. Je ne savais plus que répondre au babil de Madame de Valmont, quand, pour achever de me troubler, j'entendis le son de ta voix, qui me pénétra en même tems & de plaisir & de douleur. J'étais désespéré qu'un Dessorges jouît d'une félicité qui m'était ravie. Dès ce moment je laissai la Religieuse parler seule, toute mon attention était de saisir quelques mots de votre conversation ; mais je n'ai pu distinguer que mon nom, que vous avez

prononcé plusieurs fois. Madame de Valmont s'aperçut de mon trouble, & j'ignore pour quoi elle ne parut point m'en savoir mauvais gré. Elle m'interrogeait, je répondais par monosyllabes; j'allais même garder tout-à-fait le silence, heureusement que Dessorges sortit enfin; alors je me mis à tousser bien fort, dans l'espérance que tu te douterais que ce pouvait être moi, mais cet expédient ne me réussit point. Voulant avoir au moins la satisfaction d'entendre parler de toi, je me hasardai à demander quelle était la personne que je venais d'entendre passer. C'en fut assez pour fournir à la Religieuse un discours d'une demi-heure; elle me raconta quelle était ta famille; combien Madame de Belval était mécontente d'un attachement qu'elle ne pouvait rompre; elle me parla de Dessorges, des vues qu'elle lui soupçonnait; enfin elle me dit des choses que je savais beaucoup mieux qu'elle, mais que j'entendais avec plaisir, parce qu'il était

souvent question de mon Henriette. Je l'écouterais encore , si , fatiguée d'avoir tant parlé , elle ne s'était avisée de songer que j'avais des devoirs à remplir , & ne m'avait congédié , après m'avoir fortement invité à la venir voir le plus qu'il me serait possible.

Ecoute , cette bonne Religieuse pourrait , sans le savoir , être utile à notre amour. Tâche de former une liaison particulière avec elle : je t'avertirai des momens où je viendrai la trouver , & , sans affectation , tu te rendras dans notre parler.

Je joins ici une lettre que je viens de recevoir pour toi de la part de Madame de Blainville , qui m'écrivit , il y a quelque tems , que ta tante l'Abbesse sollicitait vivement sa sœur de nous unir ensemble. Cette lettre va t'informer sans doute du sort qui nous est destiné... Si ta mère commençait à se laisser fléchir , quelle serait notre félicité !.... Mais devons nous en attendre le bonheur ?...

Mon adorable Henriette , il dépend
de toi que tous nos vœux soient com-
blés.



LETTRE LXXIII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

JE n'étais donc point séduite par une douce erreur, mon bon ami, c'était bien toi que j'entendis hier, en sortant du parloir. J'eusse voulu pouvoir m'en éclaircir, & entrer dans le lieu d'où ta voix m'avait frappée; mais la crainte de nous trahir me retient sans cesse. Madame de Valmont sortit du parloir, & je tâchai de savoir quelle était la personne qu'elle venait de quitter : elle s'opiniâtra à m'en faire mystère.

Il est vrai que Dessorges t'a nommé plusieurs fois dans sa dernière conférence avec moi; il m'a dit qu'il t'avait vu à la Comédie, & qu'il était bien étonnant que tu n'eusses fait aucune démarche pour me découvrir.

Je t'envoie la lettre de Madame de

Blainville , tu verras la réponse de ma mère , & que nous avons raison de n'en rien espérer.

Tu me dis , dans ta dernière lettre , qu'il ne tiendrait qu'à moi que nous fussions heureux. Ah ! si je suis maîtresse de changer notre sort . . . Mais que puis-je faire ? les loix me condamnent d'attendre que j'aie atteint ma vingt-cinquième année. Une mère cruelle se plaît à nous rendre malheureux. Ah ! cher Luzi , je t'ai connu trop tôt . . . Que dis-je ? la douceur de t'aimer , malgré les peines que j'éprouve , me paraîtra toujours préférable à la froide indifférence qui serait mon partage , si je ne te connaissais point encore.

Je suivrai le conseil que tu me donnes ; je m'efforcerai de gagner l'amitié de la bonne Religieuse qui sent pour toi un si vif intérêt. Elle nous procurera sûrement le moyen de passer quelques instans ensemble. Mais tout serait perdu , si elle venait à s'appercevoir de notre

intelligence. Toutes les Religieuses plaignent ma mère qui se récrient contre ma désobéissance & mon ingratitude. Tâchons néanmoins de profiter de la ressource que le Ciel nous envoie : avec de la prudence , nous éviterons peut-être les soupçons.



LETTRE LXXIV.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

QUOI ! la divine Henriette est condamnée à passer le tems le plus précieux de sa vie dans une dure captivité ! si tu peux te résoudre à cet affreux sacrifice , dois-je y consentir , moi pour qui la victime voudrait s'immoler ? Non , je préférerais plutôt de te paraître infidèle & d'aller attendre loin de toi une mort lente & douloureuse. L'amour & les loix te forcent , dis-tu , d'ensevelir dans la retraite tes plus belles années , jusqu'à l'heureux jour où il te sera permis de disposer de ta main ? Mais nous sommes les maîtres de l'avancer , cet instant fortuné. Une prompte fuite peut te soustraire au tyran qui se plaît à te faire traîner dans l'infortune le tems de la vie qui ne devrait être qu'un délicieux

enchaînement de bonheur. Viens , mon Henriette , viens jurer à la face du Ciel de ne plus vivre que pour moi. Le parti que je te propose sert à punir l'injustice & la barbarie des parens. Pourrais-tu hésiter à me suivre ? n'es-tu pas sûre de mon cœur ? ne suis-je pas ton époux ? Songe aux cruautés qui te font gémir depuis si long tems ; songe à la félicité dont elles vont être suivies ; représente-toi mon désespoir, si tu refusais de céder à mes instances. Cet instant est peut-être le seul qui nous reste pour assurer notre bonheur. J'ai tout arrangé , tout prévu : une fenêtre du Couvent donne sur les toits d'une maison voisine , où loge le Jardinier , j'y monterai vers minuit , & te faciliterai les moyens d'y descendre ; nous aurons à deux pas une chaise de poste , & nous serons hors du Royaume avant qu'on ait songé à nous arrêter. Cette nuit même nous réunira pour jamais ... O Dieu ! si tu allais craindre de combler les vœux du plus tendre amant ! ce ne

serait plus Madame de Belval qui serait ma cruelle ennemie... Mais chassons cette affreuse idée; Henriette ne peut vouloir que ma félicité. C'est au pied des Autels que je vais faire le serment de vivre & de mourir pour toi : serment cher & sacré, avec quelle ardeur ne feras-tu pas rempli !

Fais-moi réponse sans délai... Comme je vais frémir en la recevant ! elle me pénétrera de joie ou de douleur... Elle sera favorable, tu m'aimes trop pour vouloir me donner la mort.



LETTRE LXXV.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

O CIEL ! que me proposes-tu ! Un conseil aussi funeste peut-il venir de l'homme en qui j'ai mis toute ma confiance , & qui doit chérir mon honneur autant que moi-même ? Me convient-il de fuir comme une criminelle ? Eh ! ne le serais-je pas en effet , si j'osais me soustraire à l'autorité d'une mère ? Elle est injuste , elle est cruelle ; mais en suis-je moins sa fille ? La nature , les loix , tout m'oblige maintenant de dépendre de ses volontés. Si je brisais ce joug terrible & nécessaire , ce serait attirer sur moi l'indignation publique. Toi-même , mon ami , le moment du délire passé , tu ne verrais dans la malheureuse Henriette qu'une femme coupable & déshonorée. Eh ! qui te rassurerait sur mes sermens

d'amour & de fidélité ? Elle a méprisé , dirais-tu , les loix les plus sacrées de la nature , la soumission & l'obéissance qu'elle devait à l'auteur de ses jours ; respectera-t-elle davantage ses nouveaux devoirs ? Que pourrais-je opposer à tes soupçons jaloux ? Je ne sentirais que trop toute l'horreur de ma faute ; la voix du remords m'avertirait assez que la démarche que je me serais permise m'enlèverait ta confiance , ce sentiment si doux , sans lequel l'amour & l'amitié ne peuvent exister qu'imparfaitement. Soyons malheureux , puisque notre destinée nous y condamne ; mais ne nous privons point de la satisfaction de ne l'avoir pas mérité ; jouissons de la consolation d'être plaints , & de nous estimer nous-mêmes.



LETTRE LXXVI.

*Le Baron de Luzi , à Mademoiselle
de Belval.*

L'AI-JE bien lu, ce fatal billet, dicté par la froide raison, plutôt que par le tendre amour ? Quoi ! mon Henriette, de vaines terreurs, des devoirs chimériques l'emportent sur les sentimens que tu m'as jurés ! tu opposes la tyrannie d'une mère, & tu appelles cette tyrannie *des droits sacrés* ! s'il en existait, son extrême barbarie les lui a tous fait perdre. Si les loix n'avaient pas prévu que les parens abusaient de leur autorité, par quel motif auraient-elles donc mis une barrière à la puissance paternelle, en permettant aux enfans de disposer d'eux-mêmes sans l'aveu de ceux qui leur ont donné le jour ? On les prive quelque tems de cette sage liberté, dans la crainte

que trop de précipitation ne les expose à faire un mauvais choix. Mais as-tu mal placé ta tendresse ? ta famille entière n'approuve-t-elle pas les sentimens qui nous réunissent ? ne gémit-elle pas sur l'injustice & la dureté d'une mère que les prières & nos larmes n'ont pu fléchir ? Tu prétends que si tu comblais mes vœux , j'aurais lieu de douter un jour de ta fidélité ? Ah ! cet odieux soupçon m'alarmerait-il jamais , quand tu m'aurais donné la preuve d'amour la plus forte , en t'abandonnant à la bonne foi de ton amant ? Si je pouvais douter de tes sentimens , ce serait dans la circonstance actuelle , où je ne suis que trop fondé à croire ton cœur insensible , puisque la raison conserve sur lui tant d'empire. . . . Que dis-je ? pardonne à mon égarement , pardonne à ma douleur , je ne puis douter de ton amour ; il égale l'ardeur du mien. Mais pourquoi refuser de me rendre heureux ? Chère Henriette , fais triompher un amour aussi tendre

que délicat , qu'il l'emporte sur de vaines
considérations ; cesse de t'opposer à ton
bonheur & à celui de ton amant.



LETTRE LXXVII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

ON m'arrache de ces lieux.... On m'entraîne par les ordres de Madame de Belval,.... & j'ignore l'endroit où je vais être conduite.... Hélas ! c'est loin de mon amant... Si j'avais suivi tes conseils, j'aurais trompé la cruauté de ma mère ; dans cet instant je serais à mon époux.... regrets inutiles ! Luzi, je ne suis plus maîtresse de mon sort, il faut nous séparer ; on m'envie jusqu'à la douceur de jouir de ta vue... Adieu... Je ne puis t'en dire davantage, les barbares me pressent de partir.... Tâche de nous suivre de loin.... Un affreux pressentiment m'annonce que nous ne nous reverrons plus..... Je meurs de douleur.

LETTRE LXVIII.

M. Dessorges, à M. de Rosainville.

QUE fais-tu éternellement à Marseille ? je t'attends ici tous les jours, mon cher Rosainville ; je t'attends, & tu n'arrives jamais. Tu m'es cependant très-nécessaire pour la réussite de mon projet. Hâte-toi donc de venir ; je suis presque au moment de recueillir le fruit de mes intrigues ; viens être témoin de mes plaisirs, accours m'applaudir au sein de la victoire. Tu aimes les conquêtes aisées, je t'en fais mon compliment, quoique mon goût diffère beaucoup du tien. Moi, mon très-cher, la difficulté me pique, me réveille, m'anime ; plus le triomphe m'a coûté de peine, plus il me paraît doux de le remporter ; la petite de Belval m'a servi au gré de mon envie : aussi me promets-je mille félicités dans la possession de cet objet charmant

& mutin. Tu feras étonné de tous les ressorts qu'il m'a fallu faire jouer.

En arrivant à Paris, je trouvai l'objet de mes vœux intéressés, renfermé dans un Couvent. Je fis le désolé auprès de la mère, en témoignant que la mort me serait plus douce que d'être séparé de ma belle maîtresse, toute insensible que je l'avais trouvée jusqu'à présent : mon rival, modèle des Céladons, n'eût pas mieux réussi dans son amoureux & ridicule désespoir. Pour calmer ma feinte douleur, Madame de Belval, dupe de mes grimaces, me permit d'aller voir sa fille. Je courus avec empressement dans la retraite qui recélait mon trésor ; je dis *mon trésor*, & tu sens toute la force de cette expression. Je jouai auprès de la jeune personne un rôle bien différent que vis-à-vis de la mère. Je m'emportai contre la sévérité des parens qui s'avisent de troubler d'innocentes amours, & qui ont le plus grand tort du monde de vouloir marier la

jeunesse à leur fantaisie. A' tout cela ma belle opiniâtre me répondit fort sèchement, qu'elle préférerait la mort à tout autre hymen que celui pour lequel elle soupirait. Je feignis que ce compliment ne me regardait point ; & sans me déconcerter , je poursuivis mes démonstrations de zèle , que je poussai jusqu'à lui offrir de prendre en sa faveur le caducée & de lui amener le Baron. Croirais-tu que mes offres furent rejetées & même d'un air assez dédaigneux ?

Je dissimulai ma colère, & tandis que je lui protestais que personne n'était plus que moi dans ses intérêts, je formais le dessein de me venger de cette ingrate. Le meilleur moyen que je trouvais de la punir, fut de prendre des mesures pour découvrir si le Baron était à Paris, & s'il ne serait pas parvenu à la voir, ou à lui écrire. Le hasard me servit beaucoup mieux que je n'aurais osé l'espérer. J'apperçus le trop heureux de Luzi à l'un des trois grands Specta-

cles, & il s'avisa de me fixer avec un air d'impudence dont j'aurais tiré raison à l'instant, si je ne m'étais promis de lui porter des coups plus sûrs.

Je mis dès le même soir en embuscade, autour de son hôtel, deux espions très-experts dans cet utile métier. Ils ne le virent point sortir le lendemain; mais ils furent extrêmement surpris, à l'entrée de la nuit, de le voir rentrer chez lui vêtu de la manière la plus étrange. Mes gens se doutèrent qu'il était sorti par une porte de derrière, ils redoublèrent de vigilance, & l'aperçurent en effet au point du jour, se glisser par une rue détournée, toujours dans son bizarre accoutrement, se rendre dans une maison de peu d'apparence, & de là au Couvent de L***, où ils apprirent d'une Tourrière qu'il s'était métamorphosé en garçon Jardinier. Ils engagèrent cette Tourrière à observer ses actions, sous prétexte qu'ils s'intéressaient à ce jeune homme. Ils apprirent bien-

tôt qu'il passait la plus grande partie de la journée dans le jardin peu occupé de son travail , mais paraissant prendre beaucoup de plaisir à considérer les fenêtres du Couvent.

Mes rusés coquins s'empresèrent de venir m'apprendre ces excellentes nouvelles. Le résultat de leur démarche m'indiqua le plan que je devais suivre. Je courus dans la maison de peu d'apparence où le Baron se rendait chaque jour , & je fus qu'elle était habitée par le Jardinier du Couvent. Je n'eus pas de peine à intimider cet homme , en lui disant que je savais toute l'intrigue à laquelle il se prêtait , & que j'allais tout découvrir à Madame de Belval , ainsi qu'à l'Abbesse , s'il ne me servait à mon tour & ne m'informait exactement de tout de ce qu'entreprendrait M. de Luzi. J'ajoutai que je le récompenserais avec générosité , & que le Baron ignorerait toujours notre secret arrangement. Cet homme , excité par la crainte & par

l'intérêt , me promit tout ce que je voulus , & me tint fidèlement parole.

Peu de jours après nos conventions, il vint m'avertir que le Baron avait dessein d'enlever sa maîtresse , & qu'il la ferait évader par une fenêtre qui donnait sur le toit de sa maison. Je lui fis présent de douze louis , & l'engageai , à force de belles paroles , à aller prévenir le projet de Madame de Belval , qui m'envoya promptement chercher , comme je m'y étais attendu. Elle me me demanda , toute effrayée , le parti qu'elle avait à prendre. Je lui conseillai de garder sa fille auprès d'elle. Mon avis fut d'autant plus de son goût , qu'elle pensa qu'aucun gardien n'égalerait sa vigilance. Elle me dit que toute sa crainte était que je ne voulusse plus épouser une jeune personne aussi éprise pour un autre , mais que que pour peu que j'y consentisse , elle ferait ma femme , dût-elle en mourir de chagrin ; que d'ailleurs je gagnerai
en

facilement son cœur après le mariage , en l'éloignant de Paris , & quand elle aurait perdu tout espoir d'être jamais au Baron. A tout cela je répondis , avec l'air hypocrite que je fais si bien affecter , qu'il serait cruel pour mon cœur délicat de n'obtenir que par des voies de rigueur l'objet de ma tendresse. Madame de Belval se moqua des beaux sentimens que j'affectais , & courut retirer sa fille du Couvent , mais non pour la chérir & la traiter en mère , elle l'a condamnée à rester renfermée dans une chambre , où personne n'a la liberté de lui parler.

Eh bien ! mon cher , que penfes-tu de mes ruses ? Ne me suis-je pas conduit avec une politique admirable ? Ma barque est prête à surgir à bon port , malgré les flots courroucés & les vents contraires. Mais j'ai besoin de toi pour la conclusion du roman , c'est-à-dire pour terminer mon mariage. Je prévois que cette tendre amante , au désespoir de

perdre son Céladon, va pousser les hauts cris, répandre bien des larmes, lorsqu'il s'agira de prononcer le terrible oui de l'hymen. Ainsi, il me faut des témoins au fait de toutes ces simagrées, & qui ne s'en laissent point attendrir. Prends donc la poste aussi-tôt ma lettre reçue: j'attends cet important service de ton amitié.

N'es-tu pas aussi ravi qu'étonné de voir le plus heureux succès couronner mes efforts? J'aurais eu la honte d'échouer, malgré tout mon mérite, si j'avais suivi l'exemple des imbécilles qui n'épousent qu'après qu'ils sont aimés. Une autre route me conduit au bonheur, & je suis certain qu'elle est la meilleure: je n'ai songé qu'à l'argent, point essentiel dans le ménage, & qu'à m'assurer du suffrage de la mère de ma maîtresse, suffrage qui vaut toujours infiniment mieux que l'amour le plus exalté. Tu admireras comme je me suis emparé de la confiance de Madame de

Belval , qui ne fait plus penser que par moi. Pour me rendre absolument maître de son esprit , il ne m'en a coûté que l'ennui d'entendre avec elle des sermons , & de lui faire des lectures pieuses. Cette femme est d'un caractère fort impérieux , mais n'en est pas moins facile à subjuguer : avec les personnes qui lui ressemblent , il suffit d'approuver dans les petites choses , & vous aurez toujours raison dans les grandes.

Je te laisse méditer cette utile maxime , & t'invite à en faire ton profit. Adieu mon très-cher. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de t'embrasser & de recevoir tes complimens sur ma merveilleuse adresse de forcer la fortune de m'être favorable.



LETTRE LXXIX.

M. de Rosainville, à M. Dessorges.

TU te perds, mon pauvre Dessorges, tu te perds; je te vois tomber dans les pièges que tu tends aux autres : il ne faut qu'un instant pour que tes sourdes menées & ton hypocrisie soient découvertes. Le Jardinier peut te trahir vis-à-vis du Baron; Madame de Belval peut être informée, à n'en pouvoir douter, que tu n'es qu'un libertin, un fourbe : & alors quel sera ton personnage? Tu ne remporteras, de toutes tes intrigues, que la confusion & la honte. J'ai bien peur de ne prophétiser que trop juste. Plus je réfléchis sur les circonstances où tu te trouves, & plus je suis épouvanté. Tu refuses obstinément d'épouser une jeune personne à qui l'honneur & la conscience te font une loi de cette

réparation; tu braves ses plaintes & les cris du Public indigné, & c'est pour contraindre une autre infortunée à te donner la main. Par une singularité qui est bien digne de toi, tu es également repréhensible en épousant & en n'épousant pas. Serais-tu tombé dans tous ces écarts odieux, si tu avais eu ma prudence, si tu n'étais piqué que de faire la conquête de femmes mariées. L'hymen est le Dieu bienfaisant de tous les aimables célibataires. Renonce donc désormais aux jeunes personnes qui n'ont point encore fait le bonheur d'un époux; contente-toi de celles qui appartiennent à un seul, pour avoir la liberté de se donner à plusieurs. J'imagine que mes maximes sont aussi bonnes que les tiennes, & que tu seras assez raisonnable pour les méditer, & te corriger, s'il est possible.

Ma foi, tant pis pour toi, mon cher, si tu es indocile à mes sages conseils, je me verrais alors dans la triste nécessité

de t'abandonner à ton malheureux sort, car je ne pourrai, sans une extrême ingratitude, te servir au préjudice du Baron. Tout ce que je puis faire, c'est de ne point travailler à son bonheur, quelque plaisir que j'eusse à le voir réuni à sa maîtresse.

Cependant je serai dans une quinzaine de jours à Paris ; & si tu n'es point tout-à-fait incorrigible, je me flatte de te rendre l'ami du Baron & que tu t'intéresseras toi-même à son bonheur. Cette action te ferait un honneur infini, & engagerait peut-être à te pardonner quelques-unes de tes fredaines.



 LETTRE LXXX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

INFORTUNÉE Henriette ! quels nouveaux malheurs viennent fondre sur nous ! j'aurais encore quelque espérance, si je goûtais au moins la douceur de te voir ; je sens que toute ma fermeté m'abandonne , privé de ce secours consolant. Oui , tout se réunit aujourd'hui pour m'accabler ; mes craintes sur l'avenir plus multipliées , & malheureusement plus fondées , ne me laissent aucun repos. Je redoute tout , & j'ai tout à redouter pour mon Henriette ! je vois qu'une femme barbare, fidelle à ses ressentimens, te poursuit sans relâche ; je vois que ses soupçons , & peut-être la perfidie d'un scélérat , préviennent ou détruisent les efforts que l'amour nous fait faire pour adoucir notre situation... Mère cruelle !

fois du moins plus juste, si tu ne peux être plus tendre ; ne punis que l'auteur de cette résistance qui t'irrite ; épargne ta fille ; que ta vengeance ne tombe que sur moi : je suis le seul coupable , la seule cause qu'elle résiste à tes volontés. Arrache-moi la vie ; mais traite avec douceur celle qui te doit le jour ; que loin de moi elle soit encore heureuse.... Heureuse sans Luzi ! Ah ! pardonne , mon amie ; je sais que mes maux sont les tiens & que l'amour a tellement réuni nos êtres , que nous éprouvons mutuellement les mêmes sensations.

Quels sont donc les projets de Madame de Belval ? Elle t'entraîne au fond de la Picardie , dans une terre qui n'est qu'une affreuse solitude , & elle s'est fait accompagner de Dessorges. Se flatteraient-ils tous les deux de te forcer à un hymen ?.... Qu'il tremble cet homme abominable ; il ne t'enleverait pas impunément à mon amour ; je suis aux pieds des murs du château ; la houlette

d'un Berger remplace dans mes mains la bêche d'un Jardinier ; j'ai fait l'acquisition d'un petit troupeau, qui me procure aisément un asyle par-tout où je veux m'établir. Sous ma nouvelle métamorphose, je peux observer tout ce qui se passe dans ta prison ; & , suivant les circonstances, je ne prendrai conseil que de mon désespoir. L'un des gens de Madame de Belval est dans mes intérêts ; c'est lui qui te glissera ma lettre sous la porte de ta chambre, & qui te fera passer en même tems du papier & un crayon.

Que notre sort serait différent, si tu avais cédé à mes instances ! As-tu pu résister aux prières d'un homme que tu aimes, & dont tu connois toute la tendresse?... Mais ne nous affligeons point en songeant au passé : hélas ! nous sommes assez malheureux par notre situation présente !

L E T T R E L X X X I .

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

J'ÉTAIS plongée dans la plus vive douleur, quand ta lettre est venue répandre quelque consolation dans mon ame. Mais tu m'apprends que Desforges est ici avec ma mère; & cette nouvelle me remplit de terreurs. Ah! puisqu'il me poursuit jusques dans cette prison, n'en doutons pas, il se propose de m'enlever à ce que j'aime, en me forçant de m'unir à lui aux pieds des Autels, mais fois-en sûr, mon cher Luzi, plutôt que de prononcer le serment de n'être jamais à toi, la victime sçaura mourir.

Depuis ma sortie du Couvent, l'espérance était tout-à-fait bannie de mon cœur; c'en est fait, me disais-je, me voilà pour toujours séparée de mon amant. Nous n'aurons plus même la dou-

ceur de nous communiquer par écrit
 nos sentimens, nos plus secretes pen-
 sées ; jusqu'à present Luzi a pu surmon-
 ter tous les obstacles , mais comment
 franchir celui-ci ? J'étais toute entière à
 ces tristes idées , lorsque j'entendis
 frapper doucement à ma porte ; mon
 imagination alarmée ne m'annonçant que
 des infortunes , je demandai , saisie d'ef-
 froi , de quel malheur on venait me
 menacer ? — Voici une lettre de M. de
 Luzi , me répondit-on d'une voix basse ;
 demain , à la même heure , je viendrai
 prendre la réponse. — Tremblante de
 crainte & de joie , je m'empare de cet
 écrit précieux ! je le couvre de baisers ,
 je le presse contre mon cœur ; j'aurais
 voulu pouvoir le lire d'un seul coup-
 d'œil ; & à peine en eus-je commencé la
 lecture que j'aurais voulu pouvoir la pro-
 longer au gré de mes desirs.

O mon ami ! je crois que je t'aime avec
 une nouvelle ardeur ; chaque jour ajoute
 à la vivacité de ma passion. Eh ! quelle

se mme ne mettrait pas sa gloire à te chérir tendrement? est-il possible d'aimer avec plus de sincérité & de délicatesse que toi? Le sentiment que tu éprouves te fait tout entreprendre pour tromper nos surveillans. Que ne puis-je dès-à présent te récompenser de tes généreux efforts ! Mais le temps & notre constance combleront enfin nos vœux, & nous serons heureux sans être criminels. Malgré la cruauté de ma mère, & le danger qui me menace, je ne puis me repentir de n'avoir point cédé à tes prières. Quelque soient les peines qui m'accablent, elles me sont chères quand je songe que je ne les éprouverais plus si j'avais manqué aux devoirs que prescrit la sagesse, & que le remords m'en ferait peut-être ressentir de plus douloureuses. Comme nous n'aurons rien à nous reprocher, mon ami, nous jouirons d'une félicité si long tems attendue, nous en sentirons mieux le prix de notre bonheur.

L E T T R E L X X X I I .

Henriette de Belval, à M^{me}. de Blainville.

AURAI-JE la force de t'écrire?... Je succombe sous l'excès de mes maux... Luzi est dans les fers... c'est son amour pour moi qui l'a perdu ; je suis la seule cause de tous ses malheurs ; sans moi, il eût été l'homme le plus fortuné ;... & il partage le sort des criminels ! il est plongé dans un affreux cachot !... Est-il possible qu'on nous persécute , quand nous n'avons commis d'autre crime que de nous aimer ? hélas ! nos sentimens seraient si légitimes , sans l'injustice d'une femme barbare ! Cette cruelle ennemie ferait-elle ma mère ? tiendrais-je d'elle une existence qu'elle se plaît à rendre douloureuse ?.. Non , Sophie , non , je n'ai point de mère ; j'ignore quelle est celle à qui je dois le jour. Peu contente de tous les maux qu'elle me fait

éprouver, elle va peut-être répandre le sang de mon amant... O Dieu! qui me délivrera de l'horrible incertitude où je suis?... mais tâchons de modérer mon trouble & l'effroi dont je suis saisie, afin de te faire le récit des infortunes qui viennent de fondre sur moi.

Madame de Belval est entrée ce matin de bonne heure dans ma chambre, &, d'un ton menaçant, m'a ordonné de la suivre; j'ai obéi en tremblant, comme si j'avais pressenti le sort qui m'attendait. Elle m'a fait entrer dans la chapelle du château, & j'ai frémi lorsque j'y ai vu Dessorges, qui s'est avancé vers moi, & a voulu prendre ma main, que j'ai retirée avec horreur. Alors Madame de Belval, me lançant un regard menaçant, m'a parlé en ces termes: — je vous ai conduite ici Mademoiselle, pour qu'à l'instant vous épousiez Monsieur. Montrez par votre soumission, que je dois encore vous regarder avec des yeux de mère; & soyez persuadée que

je fais mieux que vous ce qui peut vous rendre heureuse. — Pendant qu'elle me tenait ce discours , je sentais tout mon sang se glacer ; mais dans la crainte qu'on ne profitât de ma faiblesse pour terminer le sacrifice , je rassemblai toutes mes forces , & répondis avec le plus de fermeté qu'il me fut possible : que je ne pouvais croire que ma mère eût formé la résolution de me rendre à jamais malheureuse ; que d'ailleurs M. Dessorges n'ignorant point que j'en aimais un autre , je présumais qu'il avait trop de délicatesse & d'honneur pour vouloir m'épouser malgré moi. Le traître prit la parole , & me dit que la violence de sa passion ne le laissait plus le maître de refuser ma main , & que , puisque Madame de Belval ne voulait pas absolument entendre parler du Baron de Luzi , il se flattait de faire mon bonheur. Comme le monstre achevait ces mots , je vis paraître un Ecclésiastique & des témoins ; & ma mère

s'écria qu'il fallait m'obliger d'avancer à l'Autel. Dessorges eut alors la scélératesse de me saisir , & le Prêtre commençait les prières d'usage ; mais je l'interrompis, en lui disant d'une voix forte : — Ministre d'un Dieu redoutable , vous venez pour m'unir à Monsieur ; mais apprenez qu'on me fait une horrible violence , & que je ne puis consentir à ce mariage. — Continuez , Monsieur , lui cria Madame de Belval , elle est trop heureuse qu'on veuille l'établir avantageusement. — Sans paraître affecté de ma douleur , l'indigne Prêtre poursuivit. Me voyant abandonnée de celui que son devoir engageait à me secourir , je jetai des cris perçans , prenant le Ciel à témoin de la violence qu'on me faisait. Mais rien n'arrêtait les monstres qui avaient juré ma perte , lorsqu'une porte s'ouvrit tout-à-coup , & que Luzi parut au milieu de nous , l'épée à la main. Je m'élançai dans ses bras ; Madame de Belval , étonnée de

l'apparition subite du Baron, ordonne qu'on le fasse retirer ; Dessorges tire son épée, & fait un mouvement pour me saisir ; Luzi furieux lui enfonce la sienne dans le corps, mais au même instant il est blessé par Dessorges. Leur sang rejaillit sur moi ; éperdue à cet horrible spectacle, je tombe sans connaissance.

Je revins enfin à moi-même, & me trouvai couchée dans ma chambre, n'ayant auprès de mon lit que le seul domestique qui m'avait fait parvenir la lettre de Luzi ; il fondait en larmes ; je l'interrogeai sur ce qui s'était passé ; j'appris en frémissant, que le Baron ne respectant rien dans sa fureur, avait blessé Madame de Belval qui s'était précipitée entre lui & Dessorges, & l'avait fait saisir & traîner dans les prisons du château, pour le livrer au glaive de la Justice.... Voilà donc où le conduit une passion trop malheureuse ! Ce qui me navre davantage le cœur, c'est l'impossibilité de le soustraire à la des-

tinée qu'on lui prépare. Comment détournerai-je les coups qu'on va lui porter? A peine ai-je quelque espérance d'en être prévenue par le moyen de ce domestique qui nous sert avec tant de zèle. C'est ce fidèle serviteur qui avertit le Baron qu'on allait me forcer d'épouser Dessorges; sans lui, je serais à ce monstre..... Mais si je jouis encore de ma liberté, en suis-je moins malheureuse?... O chère Sophie! que de larmes tu vas donner au sort de ton amie!



LETTRE LXXXIII.

Le Baron de Luxi , au Chevalier de Belval.

C'EST du fond d'un cachot que ton ami t'écrit ; la perfidie & la plus basse vengeance l'ont précipité dans ce triste séjour. Tandis que je détestais aux pieds de Madame de Belval le malheur de l'avoir blessée en me défendant contre les gens qui secondaient sa rage ; tandis que je lui témoignais la plus vive douleur , on s'est jeté sur moi par son ordre ; il m'a fallu céder au nombre ; on m'a traîné dans une sombre prison , comme si j'eusse été un vil criminel. Mais l'horreur de mon état me touche moins que l'affreuse situation d'une amante que j'adore , d'une sœur que tu dois chérir. C'est pour elle que je réclame les droits de l'amitié , ce n'est qu'elle seule que je te conjure de secourir.

Un domestique qui m'est dévoué vint me dire hier matin que dans l'instant Mademoiselle de Belval allait être contrainte d'épouser M. Dessorges dans la Chapelle du château. Hors de moi, à cette nouvelle, je me hâtai de quitter mon déguisement, & je courus où m'appellaient l'amour & la vengeance. En approchant de la Chapelle, je l'entends retentir des cris du désespoir, je m'y précipite, & vois qu'on s'efforce de consacrer par la cérémonie la plus auguste, le comble de la scélératesse & de la barbarie; je m'élance, je perce Dessorges d'un coup d'épée, & mon sang coule avec celui de ce perfide; Henriette perd l'usage de ses sens; à ce spectacle, ma fureur redouble, je défie le Ciel même de m'enlever celle que je tiens mourante dans mes bras; Madame de Belval veut m'arracher sa fille, mais comme je repoussais ses gens, elle rencontre la pointe de mon épée, je vois jaillir son sang, & elle recule

en poussant un cri de douleur. Désespéré d'avoir blessé, quoique sans le vouloir, la mère de mon amante, je jette à ses pieds mon épée: — prenez ce fer, Madame, lui dis-je, & percez-m'en le sein; mais que ma mort vous satisfasse; ressentez quelque pitié pour l'infortunée que voyez prête à perdre la vie: souvenez-vous qu'elle est votre fille. — Loin d'être touchée de mes prières & de mes larmes, elle s'empare brusquement de mon épée, & ordonne qu'on me saisisse. Sans armes, & déjà affaibli par la perte de mon sang, juge de la résistance que j'ai pu opposer.... Mais devais-je m'attendre qu'elle me ferait conduire dans un cachot?... Eh! quel est le sort de mon amante?... Si elle vit, c'est pour moi seul qu'elle existe.... L'incertitude qui m'accable, plus cruelle que l'horreur de ma prison, me ferait trouver la mort dans l'excès de mes maux, si l'amour ne soutenait mon courage, en me laissant une lueur d'es-

pérance. Oui, je me flatte encore d'échapper à la barbarie d'une femme acharnée à me poursuivre, & de lui enlever celle que j'adore.... Quelle erreur me séduit ! Je parle de rendre la liberté à mon amante, & je ne puis briser mes fers ! J'ignore ce qu'on trame pendant ma captivité ; Dessorges ne mettra-t-il pas tout en œuvre pour me faire paraître coupable, & pour parvenir au but qu'il se propose ?... Mon ami, viens au secours de ta sœur, viens sauver ce que j'ai de plus cher.

P. S. Je me flattais de gagner le geolier, & de le charger d'un billet pour Henriette ; mais je l'ai trouvé d'autant plus incorruptible, qu'on m'a dépouillé de tout ce que j'avais sur moi. Ce n'est qu'à force de promesses que j'ai pu obtenir de cet homme intéressé ce qu'il fallait pour t'écrire ; & l'assurance qu'il ferait partir la lettre.

LETTRE LXXXIV.

Henriette , à Madame de Blainville.

JE suis au comble du malheur , ma chère Sophie ; mes maux sont sans remède ; l'infortuné Luzi va périr d'une mort infamé , si je n'épouse son rival : sa grace est à ce seul prix. Juge de l'état où se trouve la malheureuse Henriette. Mon amant ignore la cruelle alternative qu'on me présente ; je suis même privée de la douceur de lui dire un éternel adieu ; on me tient toujours captive dans ma chambre , & l'on a renvoyé le domestique qui nous servait avec tant de zèle : j'ignore par quelle fatalité il a été découvert. Mais quand je serais libre d'écrire à mon cher Baron , pourrais-je lui donner la mort , en lui apprenant le sacrifice auquel je me vois réduite , si je veux l'empêcher de

perdre la vie au milieu des supplices?.. Non , qu'il ne soit informé que quand je ne serai plus , de tout ce que fit pour lui l'amour le plus tendre. Je le sens , je ne survivrai point à l'horrible effort qu'on exige de moi , & son indigne rival ne jouira pas long-tems du triomphe qu'il va remporter.... Mais Luzi me verra-t-il tranquillement passer dans les bras d'un autre , & la douleur de ma prétendue infidélité ne le portera-t-elle pas à quelque extrémité cruelle ? Du moins si l'excès de son amour lui coûte la vie , je n'aurai point à me reprocher de l'avoir conduit sur un échafaud , & malgré les fureurs de ma mère , la mort saura nous réunir.... O mon amie ! reçois mon dernier adieu. J'emporte au tombeau la consolation de croire que j'aurai toujours une place dans ton souvenir , & que tu donneras quelquefois des larmes à mon triste sort.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

*Modemoiselle de Belval, à Madame de
Belval.*

MADAME,

Je me jette à vos pieds pour tâcher de vous fléchir en faveur d'un homme dont une passion funeste a causé tous les malheurs. Soyez bien sûre qu'il n'a jamais eu dessein d'attenter à votre vie, & ne lui faites point un crime d'un accident que vous avez vous-même occasionné en vous jetant sur son épée. C'est moi seule, Madame, qui dois être l'objet de votre vengeance; oui, je suis seule coupable; j'avais écrit à M. de Luzi de venir me délivrer de l'oppression que j'éprouvais; il accourait au secours de son amante. Nous étions loin l'un & l'autre de prévenir les horreurs dont nous étions menacés. Mais je dois expier

II^e. Partie.

E

les suites de mon imprudence. Faut-il me résoudre à épouser M. Dessorges ? Parlez , Madame , & la victime se dévoue au sacrifice. Pour prix de mon obéissance , je n'exige qu'une condition ; c'est que vous accordiez la grace à M. de Luzi , & que dès cet instant même il soit mis en liberté ; mais en lui laissant ignorer tout ce qu'il m'en coûte pour lui sauver & l'honneur & la vie,



LETTRE LXXXVI.

La même, à la même.

DANS un moment, Madame, je vais être unie à M. Dessorges. Mais vous m'avez promis, pour prix de ce sacrifice pénible, la grace du malheureux Luzi. Je me flatte que vous me tiendrez parole, & j'en ai pour garant votre rigide probité. Cependant le croiriez-vous, Madame? je ne suis pas encore tout-à-fait tranquille sur le sort du Baron. Je m'apperçois que ma santé est considérablement affaiblie; peut-être ne résistera-t-elle point à l'effort que vous exigez de moi. Je crains, si je succombe, que vous ne poursuiviez avec un nouvel acharnement l'homme qui me fut si cher. Vous croiriez-vous dispensée de remplir votre promesse, & l'accuseriez-vous de ma mort? Daignez,

E ij

Madame , dissiper mes alarmes , & m'assurer que, quoi qu'il arrive, vous mettez en liberté un infortuné qui serait moins criminel , s'il n'avait le malheur d'exciter votre haine , & qui languit depuis quinze jours dans les fers. Je n'attends que votre réponse pour me rendre à l'Autel.

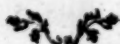


LETTRE LXXXVII.

*La Marquise de Belval , à Mademoiselle
sa fille.*

SOYEZ sans inquiétude sur le sort de M. de Luzi ; il obtiendra sa liberté dès que M. Dessorges sera votre époux. Je voudrais pouvoir assister à un hymen qui va désormais assurer votre tranquillité ; mais je ne suis point assez guérie de la blessure que j'ai reçue ; j'aurai du moins la satisfaction de vous en témoigner ma joie , lorsque vous passerez dans mon appartement après la cérémonie , & vous connaîtrez alors si vous avez jamais cessé de m'être chère. C'est bien malgré moi que j'ai quelquefois fait violence aux sentimens que vous m'avez toujours inspirés. Je me suis vue dans la triste nécessité de vous prouver ma tendresse en contrariant le plus cher de vos de-

sirs. Vous ne pouviez être unie au Baron ; il était donc de mon devoir de m'opposer à une inclination qui ne pouvait que vous être funeste. J'ai tâché de vous dédommager de la perte que fait votre cœur , en vous donnant un homme aimable , qui peut vous faire oublier votre premier attachement , & qui peut vous rendre heureuse. Croyez , ma chère fille , que le sacrifice que vous allez faire , ne demeurera pas sans récompense , & que l'Etre-Suprême , qui change à sa volonté le cœur des hommes , arrachera du vôtre un amour si fatal à votre repos , & vous prêterà la force nécessaire pour accomplir le vœu que vous allez lui faire d'y renoncer sincèrement. Marchez dans cette confiance vers l'Autel , & par votre résignation fléchissez le courroux céleste , que vous n'aviez que trop excité contre vous.



LETTRE LXXXVIII.

Henriette de Belyal, à M^{me} de Blainville.

RECUEILLONS mes esprits pour apprendre à mon amie la suite de mes tristes aventures.

La victime était à l'Autel , le sacrifice allait s'accomplir, lorsqu'un nouveau libérateur est venu à mon secours, & m'a rendu l'espérance que j'allais perdre avec la vie. Mais je n'ose encore me livrer à toutes ses douceurs ; hélas ! cet évènement ne fait peut-être que retarder le coup dont j'allais être accablée. Juge de ce que je dois en penser , par le récit que je vais te faire.

Dessorges, ce monstre, à peine rétabli de sa blessure, eut l'audace de venir m'avertir que le Prêtre m'attendait à l'Autel ; j'eus bien de la peine à dissimuler l'horreur que m'inspirait sa vue.

— Venez, me dit-il, venez, Mademoiselle, combler les vœux d'un homme qui vous adore. — J'obéis, lui répondis-je d'une voix étouffée ; mais je ne crois pas, Monsieur, que vous puissiez jamais être véritablement heureux. — Madame votre mère m'avait fait espérer que vous acceptiez ma main sans répugnance ; si elle m'a trompé, je n'abuserai point de l'empire qu'elle a sur vous ; je serais au désespoir de faire la moindre violence à vos sentimens. — Cette profonde dissimulation acheva de me dévoiler l'infame caractère de Dessorges ; mais je crus devoir feindre aussi, à cause du péril extrême où se trouvaient les jours de mon amant. Je lui répondis que puisqu'il se contentait d'un cœur qui en avait aimé un autre que lui, j'étais décidée à lui sacrifier ma première inclination, & que j'allais le suivre à l'Autel. Un sourire d'une méchanceté satisfaite se répandit alors sur son visage, & il conduisit d'un air

trionphant dans la Chapelle la malheureuse victime d'un amour trop tendre. Je voyais l'appareil de ma mort avec cette insensibilité que donne l'excès de la douleur ; je ne versais pas une larme , je paraissais avoir perdu tout sentiment , lorsque j'entendis ouvrir la même porte par où Luzi était entré quelques jours auparavant ; sans songer aux obstacles qui l'empêchaient de voler vers moi , je crus , dans le délire de ma douleur , que c'était lui qui venait encore à mon secours , & m'élançai les bras ouverts , en m'écriant : ô mon cher Luzi ! est-ce toi ? — Oui , je viens briser ses fers , & te réunir à ton amant , me répondit-on en me sautant au cou. J'ouvris enfin les yeux , & je vis que je recevais les caresses de mon frère le Chevalier. — J'accours , me dit-il , pour te délivrer d'un homme odieux , assez vil pour te contraindre à l'épouser. — Dessorges entreprit de se justifier de la violence dont on l'accusait ; mais , sans

vouloir l'entendre , mon frère le pressa de le suivre dans le parc ; je m'efforçai vainement de les retenir ; ils sortirent tous les deux transportés de fureur ; le Chevalier en s'éloignant recommanda à un inconnu que je n'avais point encore remarqué , de ne me point quitter jusqu'à son retour , & il nous renferma dans la Chapelle. Voyant qu'il ne pouvait les suivre , l'inconnu s'efforça de me tranquilliser. — Rassurez-vous, me dit-il, Mademoiselle ; je soupçonne Desforges de n'être point absolument brave ; un léger combat le forcera de renoncer à votre main. Je m'appelle de Rosainville, & j'étais venu dans le dessein de vous servir sans qu'il fût nécessaire de tirer l'épée ; mais je n'ai pu faire entendre raison au Chevalier , & Desforges s'est vu contraint d'accepter son défi. Croyez cependant que vos larmes vont cesser de couler , & que j'aurai la satisfaction d'être utile ici à toutes les personnes qui m'intéressent , en vous unis-

sant au Baron de Luzi , avec qui l'amitié me lie depuis plusieurs années , & en épargnant des regrets à Dessorges qui se laisse emporter par une passion dont il n'éprouverait que les chagrins les plus sensibles.

Je remerciai ce généreux bienfaiteur , mais je ne pus calmer l'inquiétude que m'inspirait le combat de mon frère ; je tremblais aussi pour le Baron , à qui les suites du combat pouvaient également être funestes. Nous le vîmes enfin paraître ce cher frère ; il nous apprit que Dessorges était dangereusement blessé , & pria M. de Rosainville d'aller à son secours. Restée seule avec le Chevalier , je lui témoignai toute ma tendresse , & lui reprochai vivement d'avoir exposé sa vie pour moi.

Quand nos premiers transports furent un peu calmés , nous songeâmes à l'impression que cet événement ferait sur Madame de Belval. Après avoir bien réfléchi au parti que nous devons pren-

dre , le Chevalier crut devoir la faire prévenir de son arrivée , en laissant au tems & aux circonstances le soin de lui apprendre ce qui venait de se passer. Nous vîmes que la précaution avait été fort bonne , car Madame de Belval lui fit défendre non seulement de se présenter devant elle , mais de séjourner plus de vingt-quatre heures au château. Le Chevalier ne fut nullement déconcerté de cette désagréable réception. — Je ne partirai , dit-il , qu'après avoir assuré votre bonheur.

M. de Rosainville vint sur ces entrefaites ; il nous apprit que le Chirurgien de Madame de Belval avait pansé Desforges , & qu'il croyait sa blessure mortelle.

Ce digne ami , ce M. de Rosainville s'était trouvé chez ma sœur la Marquise d'Etanges , au moment que mon frère y parut , lors de son passage à Paris ; & apprenant le sujet du voyage du Chevalier , il le pria de permettre qu'il l'ac-

compagnât. Mon frère fut très-sensible au zèle de ce généreux ami, & ne vit qu'avec indignation le procédé de son propre frère qui le laissa tranquillement partir, sans vouloir se joindre à lui, sous prétexte qu'on n'avancerait rien, quand même on tuerait Defforges, attendu que Madame de Belval n'en ferait pas plus disposée au mariage de sa fille avec le Baron....

Mes deux bienfaiteurs se sont rendus dans la prison de ce digne objet de ma tendresse; j'en attends à chaque instant des nouvelles.... O Dieu ! qu'ils tardent au gré de mon impatience..... Peut-être vont-ils le mettre en liberté, & me procurer la satisfaction de le voir... Adieu : je suis trop agitée par l'espérance & par la crainte, pour pouvoir t'écrire davantage. Je t'informerais demain de mon bonheur, ou de mes nouvelles infortunes.

LETTRE LXXXIX.

Le Baron de Luzi, à M^{lle} de Belval.

ON veut briser mes fers , on me propose de fuir , de m'éloigner de mon Henriette. Mais je préfère mon cachot & le plus affreux supplice à la douleur de te laisser au pouvoir d'une mère irritée, & d'un odieux rival. Je ne connais pas de supplice plus cruel que de me séparer de toi. Eh ! que m'importe la vie, si je ne puis la consacrer à celle que j'adore ? Quoi ! tu voulais, cruelle ! conserver mes jours ; & tu étais sur le point de renoncer à ton amant ! Ignorestu que sans toi je ne saurai vivre, & que je préférerais la mort la plus horrible au désespoir de te perdre... Ecoute, chère Henriette , si tu ne formes la résolution de me fuir, en vain des amis généreux font tomber mes chaînes,

je ne me rendrai point à leurs vœux que tu ne consentes à partager ma fuite. Décide donc de mon sort ; conduis-moi au supplice , ou à la félicité suprême. Rosainville & ton frère préparent tout pour notre départ , & nous nous échapperons au milieu de la nuit prochaine... O mon amie ! ne mets point en délibération ce qu'il nous importe si fort d'exécuter. Prononce ; & si mes jours te sont indifférens , hésite à faire le choix que je desire.



LETTRE XC.

Henriette , au Baron de Luzi.

C'EN est fait , je ne puis résister au danger qui te menace ; je ne veux point m'exposer au tourment horrible d'avoir à me reprocher ta mort. Tu peux tout disposer pour notre évasion. Je verrai mon frère , & me trouverai vers minuit dans l'endroit du parc où tu feras à m'attendre. Je me jette sans remords dans tes bras : il est permis de fuir la tyrannie , pour suivre son époux.



LETTRE XCI.

Le Baron de Luzi , au Chevalier de Belval.

Nous voici à Bruxelles, mon cher de Belval ; notre voyage n'a été troublé par aucun évènement fâcheux. Je ne saurais t'exprimer le bonheur dont nous jouissons. O mon ami ! c'est à toi que nous sommes redevables de cette félicité suprême. Sans le zèle généreux qui t'a fait tout quitter pour voler à mon secours , je languirais encore dans une infame prison , ou bien ta sœur aurait été forcée d'épouser un autre que moi. Pour prix du bienfait dont tu nous as comblés , que ne peux-tu être témoin de nos transports, de notre ivresse ! Tu te peindrais alors davantage l'excès de notre reconnaissance , & tu ressentirais plus vivement la satisfaction d'avoir fait des heureux. A peine notre ame

peut-elle suffire à la volupté qui nous pénètre ; & quand je me dis qu'elle doit durer autant que ma vie , c'est avec un nouveau délice que j'en favoure la douceur.... O mon ami ! j'ai donc triomphé de la fatalité de mon sort , ou plutôt d'une femme aussi injuste que barbare ! Plus d'obstacles aux vœux que je formais ; la Religion & les Loix , d'accord avec l'amour , nous feront un devoir de rendre notre bonheur éternel.

Tout se prépare pour le jour fortuné où nous serons unis à jamais. Le terme paraît encore bien long , au gré de mon impatience ; mais des formalités à remplir sont cause qu'on nous renvoie à plus d'une semaine... Quoi ! huit grands jours d'attente ! & pendant tout ce tems-là il me faudra respecter la délicatesse de mon Henriette , qui exige même que je lui sache bon gré de sa vertu.... Du moins je serai alors le plus heureux des hommes.

.

Henriette t'embrasse un million de fois ; elle voudrait prendre la plume pour t'exprimer ses sentimens , mais elle est si fatiguée du voyage , que je ne crois pas devoir lui permettre de t'écrire.



LETTRE XCII.

Henriette de Belyal , à Madame de Blainville.

SI l'on te disait qu'Henriette enfin parvenue au comble de ses vœux , va joindre le titre d'épouse à celui d'amante , croirais-tu à cet étonnant changement dans sa situation ? O mon amie ! ce prodige s'est pourtant opéré ; rien ne pourra désormais me séparer de l'homme qui m'est plus cher que la vie. Il est auprès de moi au moment où je t'écris ; je ne puis lever les yeux sans rencontrer les siens , & sans y lire toute sa tendresse & ma félicité.

D'après les instances & les menaces du Chevalier , l'homme chargé de la garde du Baron , consentit à le laisser évader. Le soir même du jour où se passèrent tous les événemens que je t'ai

mandés dans ma dernière lettre, je me rendis vers minuit à l'endroit où Luzi avait fait avancer sa chaise de poste ; j'étais accompagnée de mon frère & de M. de Rosainville. Le Baron m'attendait depuis long tems avec impatience, & dès qu'il m'aperçut, il vint se jeter dans mes bras. Quel moment délicieux ! Je le pressais contre mon cœur ; il me donnait les noms les plus tendres ; nous ne songions pas que le moindre retard pouvait nous devenir funeste. Il fallut que M. de Rosainville nous tirât de cet enchantement, & nous fit monter en voiture.

Nous avons couru nuit & jour jusques à notre arrivée à Bruxelles, où nous nous sommes fixés, en attendant que nous puissions revenir en sûreté dans notre patrie, avec le titre d'époux que nous allons recevoir incessamment aux pieds des Autels. Alors, ma chère Sophie, ton Henriette n'aura plus rien à desirer.

.

Oui , Madame , elle sera au comble
de ses vœux , car je la conduis dans
vos bras aussi-tôt notre retour en France,
& je mettrai tous mes soins à partager
avec elle la tendre amitié qui vous unit.

.
.

Il m'arrache la plume pour t'expri-
mer les sentimens que lui ai inspirés pour
mon amie ; mais c'est moi qui veux fi-
nir ma lettre , en t'assurant que personne
au monde ne te chérit avec plus de
tendresse.



Le Chevalier de Belval, au Baron de Luzi.

LA lettre que tu m'as écrite m'a causé la plus vive satisfaction. Mon ami est heureux , je partage sa félicité. Je viens interrompre à regret le bonheur dont vous jouissez ma sœur & toi ; mais je cède aux prières d'une mère mourante, qui demande à revoir sa fille pour un seul instant. Lui refuserons-nous la consolation de l'embrasser à son heure dernière , ce serait une cruauté que nous aurions à nous reprocher toute notre vie ; & avec d'autant plus de raison , que Madame de Belval est au désespoir de tout ce qui s'est passé ; elle veut maintenant faire oublier ses injustices & ses fureurs. Mais ce n'est pas sans peine qu'il s'est fait en elle un pareil changement ; la mort , qu'elle voit approcher , est l'unique cause de

ce miracle ; encore est - ce la violence de son caractère qui hâte sa fin. Lorsqu'elle apprit votre évasion, elle entra dans une colère horrible ; & se doutant bien que j'y avais contribué, elle se permit contre moi mille imprécations. Ses forces déjà abattues ne pouvant résister à une émotion si vive , elle tomba dans un long évanouissement. On ne m'eut pas plutôt dit l'état où elle se trouvait, que j'accourus auprès de son lit, & ne négligeai rien pour lui faire apporter tous les secours dont elle pouvait avoir besoin. Son Chirurgien que j'avais mandé, l'ayant enfin rappelée à la vie, elle nous considéra tous quelques instans dans un profond silence, & fixant ensuite ses yeux sur moi, me parla d'un ton de bonté qui me pénétra l'ame — Je sens bien, mon cher fils, me dit-elle, que je n'ai plus que peu de jours à vivre ; mais que je n'emporte point au tombeau la douleur de n'avoir pas fait oublier mes torts à ma

fille

filles. Elle n'aura désormais rien à craindre de ma part ; ma mort va la laisser maîtresse de disposer de sa main : je connais son cœur ; si elle vient recevoir mes derniers soupirs , elle me pardonnera tous les chagrins que je lui ai causés , & ne pourra même s'empêcher de donner des larmes à la mémoire d'une mère dont elle fut toujours tendrement chérie.

Telles sont les paroles d'une femme que nous avons dû sans cesse respecter & qui mérite actuellement toute notre tendresse. Il faut donc lui donner la consolation qu'elle desire. Ainsi partez tous les deux , aussi-tôt ma lettre reçue , & rendez - vous promptement au château. Mais je crois qu'il ne faudra te présenter aux yeux de Madame de Belval que lorsqu'elle sera prévenue de ton arrivée. Comme tu lui ramèneras sa fille , elle te reverra sûrement avec plaisir , & je suis persuadé qu'elle consentira à t'unir à l'objet de ton amour.

Ile. Partie.

F

LETTRE XCIV.

Le Baron de Luzi , au Chevalier de Belval.

TU vas être satisfait : nous retournons au château ; mais je ne fais pourquoi je frémis de remettre mon Henriette à la merci de sa mère. Songe que c'est toi seule qui as pu me résoudre à une démarche qui me remplit de terreur, sans que j'en démêle la cause. Tu me répondras de tous les événemens. . . . Mais qu'ai-je à craindre ? Henriette sera sous mes yeux , je ne la quitterai point d'un instant , & mon ami me promet de veiller à ce que j'ai de plus cher,



LETTRE XCV.

Henriette, au Chevalier de Belval.

JE fuis, je m'arrache à mon amant ; je vais, loin de celui qui me fut trop cher, traîner ma vie infortunée. . . . Mon frère, ayez pitié d'une sœur mourante, consolez le malheureux Luzi ; je le quitte pour toujours, sans le prévenir du motif qui me fait prendre un parti si violent. Aurai-je eu la force de lui déclarer qu'il ne faut plus nous voir ? . . . Mais je ne cesserai jamais de l'aimer ; je le fuirai, puisque le Ciel l'ordonne ; & mon cœur sera toujours le même, ... Que ne peut-il me devenir indifférent ? je n'éprouverai point l'affreux supplice qui doit être mon partage. . . . O ma mère, dont je viens de fermer les yeux ! si j'avais eu plus de soumissions à vos volontés, j'aurais évité les tourmens que j'endure, & qui ne finiront qu'avec ma vie. . . . Que dis-

je ! m'était-il possible de résister au penchant qui m'entraînait ? Pouvais-je prévoir que celui qui enchaîne tous mes sens ? Ah ! que ce secret terrible meure avec ma mère & moi ; ensevelissons-le dans la nuit du tombeau.

Adieu, mon cher frère ; je vous écrirai quelquefois de la retraite où je vais m'ensevelir, & que je vous conjure de laisser ignorer à mon amant. Je lui écris pour la dernière fois, il aurait été trop inhumain de ne pas lui témoigner & mes regrets & ma douleur.



L E T T R E X C V I.

La même, au Baron de Luzi.

O mon cher Luzi ! le Ciel barbare met le comble à nos infortunes, en nous condamnant à vivre sans pouvoir déformais exister l'un pour l'autre. Imite ma résignation ; & si tu ne peux parvenir à m'oublier , renferme au moins ton amour dans le fond de ton cœur. Puisque je ne puis être à Luzi , j'abandonne le monde , qui , sans lui , ne serait à mes yeux qu'une triste solitude. Peut-être que le Dieu suprême , touché d'un sacrifice si pénible , éteindra les sentimens que tu m'inspires , afin que je consume dans la tranquillité les restes languissans de ma vie ! Ah ! cet effort est au-dessus de sa jouissance ; il faudroit qu'il anéantît mon être. En vain je jurerais aux pieds des Autels de renoncer à mon amour , je ne ferais qu'ajouter le parjure au crime

dont je suis coupable. . . Si j'ai mérité ta vengeance , ô Dieu juste ! épargne Luzi ; il m'aime , il est vrai , mais il ignore que d'autres liens. . . . Garde-toi , Luzi , de vouloir pénétrer ce mystère affreux. . . respecte aussi l'asyle que ton amante va choisir. . . . Ma raison s'est égarée dans cet écrit funeste ; j'avais pris la plume pour te conjurer de m'oublier , & j'ai osé te parler de mon amour ; mais c'est la dernière lettre que tu reçois de ton amie. . . La dernière lettre ! . . . Ma main tremble en écrivant ces mots. . . Adieu , Luzi : puisses-tu vivre heureux ! que je sois seule infortunée.



LETTRE XC VII.

Le Baron de Luzi , à M^{me} de Blainville.

J'AI recours à vous, Madame ; si vous ne pouvez changer mon horrible destinée , je suis résolu de me donner la mort. Apprenez que votre amie , à l'instant qu'elle est maîtresse d'elle-même , qu'elle peut librement disposer de sa main, me fuit tout-à-coup. Dans une lettre , trempée de ses larmes , elle me dit un éternel adieu. J'ignore quel est le motif d'une conduite aussi étrange , & que je suis loin d'avoir méritée. Il paraît que son inconcevable désespoir va la porter à se jeter dans un Couvent , & je présume qu'elle choisira celui où l'amitié lui offre des consolations. Je pense que, s'étant rendue auprès de vous, Madame , elle vous aura confié le secret qu'elle me cache avec soin , & qui est toujours sur le point de lui échapper. Peut-être

même qu'en cet instant elle répand dans votre sein des larmes sur mon sort, qui est d'autant plus affreux, que je me croyais parvenu au comble du bonheur. Quelle peut-être la raison d'un procédé qu'il m'était impossible de prévoir ? La mère de mon Henriette, cette femme barbare, auroit-elle, par quelque infigne fausseté, prévenu contre moi le cœur de sa fille ? Assurez-la, Madame, que je n'ai jamais cessé de l'aimer, & que je mourrai plutôt que de renoncer au titre de son amant & de son époux. J'attends, avec la plus vive impatience, la réponse dont vous m'honorerez : elle va décider de mon sort.



LETTRE XCVIII.

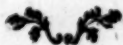
M^{me} de Blainville, au Baron de Luzi.

OUI, Monsieur, vous avez pensé juste, l'infortunée Henriette, dont une fatale passion empoisonne la vie depuis si long tems, est venue se réfugier dans le sein de l'amitié. Mais quel secours tirera-t-elle de ses consolations contre des peines qui ne peuvent avoir aucun adoucissement ? Il n'est en mon pouvoir que de la plaindre, & de mêler mes larmes avec les siennes. Je la croyais unie pour jamais à l'homme qu'elle idolâtroit ; aussi ma surprise fut extrême, quand je la vis arriver chez moi. Elle se précipita dans mes bras, sans avoir la force de prononcer un seul mot, & m'inonda de ses pleurs. J'avais peine à la reconnoître, tant j'étais persuadée que ce ne pouvait être Henriette. — Oui, je suis votre

amie, me dit-elle enfin en sanglotant, votre amie que le courroux céleste poursuit depuis le moment de sa naissance. — Ces paroles me firent comprendre qu'elle était en proie à de nouveaux malheurs, qu'elle ne tarda pas à me raconter, & elle finit par me faire part de son projet d'aller s'enfermer dans un cloître. Après avoir fait vainement tous mes efforts pour l'en dissuader, je me flattais que Madame d'Estinouse sa tante aurait peut-être plus de pouvoir sur elle; mais les sages exhortations de cette estimable Abbessé ont été inutiles; elle a persisté à vouloir entrer chez les Dames de la Miséricorde, pour y prendre le voile. Le motif de cette résolution vous est inconnu; vous me demandez avec les plus vives instances de le révéler. Me croyez-vous capable de trahir la confiance de mon amie? Comme je desirais vous rendre service, mais sans avoir rien à me reprocher, je lui ai montré votre lettre, qui a produit l'effet que j'en attendais.

— Eh bien ! m'a-t-elle dit , il apprendra de moi cet étrange mystère , & il verra combien je suis infortunée.

Elle ne l'est pas seule : je ressens ses malheurs aussi vivement que s'ils étaient les miens. Je vais passer avec elle deux heures tous les jours dans son Couvent. Mon unique consolation est d'espérer que l'amour, plus persuasif que toutes les représentations de l'amitié, l'empêchera de consumer le fatal sacrifice qu'elle médite , non que je pense qu'elle veuille jamais consentir à vous épouser , mais vous pourriez au moins jouir de la douceur de la voir & vivre dans sa société. Rendez-vous donc à Bordeaux, sans le moindre délai , & soyez persuadé , Monsieur , que s'il dépendait de moi , vous seriez parfaitement heureux.



LETTRE XCIX.

Mlle de Belval, au Baron de Luzi.

Vous voulez donc savoir le funeste secret qui m'a fait vous fuir, & m'arracher le cœur en déchirant le vôtre ? Soyez satisfait, & n'imputez qu'à la fatalité qui nous poursuit le parti violent & cruel que je me vois forcée de prendre. O vous ! que je ne fais plus de quel nom appeller après vous avoir prodigué celui d'amant & d'époux ; vous que j'idolâtre encore, quoique je ne puisse plus vous aimer sans crime ! ce fatal secret va vous être révélé. Lisez cet écrit que Madame de Belval a tracé d'une main mourante, & frémissez en voyant ce qu'il contient.

« Votre mère ne sera plus lorsque vous
» lirez cet écrit, ma fille ! Dans le mo-
» ment terrible où je suis prête à pa-

» maître devant le Souverain-Juge, il
 » faut que je surmonte & ma faiblesse
 » & mon orgueil ; il faut, par un aveu
 » humiliant, vous empêcher de contrac-
 » ter des liens que le Ciel réprouve.
 » Heureuse si, par cet aveu, quoique
 » tardif, je peux apaiser son juste
 » courroux !

» Ne croyez pas, ma fille, que la
 » haine ait jamais eu de part aux persé-
 » cutions que je vous ai fait souffrir. Les
 » motifs qui m'ont portée à refuser avec
 » obstination le Baron de Luzi, étaient
 » très-légitimes, je ne suis coupable que
 » de ne vous en avoir pas instruit dès
 » le principe ; je vous aurais évité par-
 » là bien des malheurs, & peut-être des
 » crimes. Mais une fausse honte m'a
 » toujours retenue.

» On m'avait mariée à M. de Belval,
 » sans consulter mon goût & sans me
 » donner seulement le tems de le con-
 » naître. Il en résulta entre nous une
 » extrême indifférence, qui, ne faisant

» qu'éclater chaque jour , nous engagea
 » à nous séparer amicalement , dès que
 » je lui eus assuré des successeurs par la
 » naissance de deux garçons & d'une
 » fille. Indépendamment de l'antipathie
 » qu'il avait pour moi , il craignait
 » d'avoir trop d'enfans. Mais j'étais jeune
 » & avide de plaisirs ; je n'approuvai cet
 » arrangement que parce qu'il me laissait
 » entièrement maîtresse de mes actions.
 » Dans le nombre de ceux qui s'empres-
 » saient à me faire leur cour , mon cœur
 » distingua le plus aimable , & ma fai-
 » blese fut bientôt suivie d'une juste
 » punition ; je m'apperçu que j'étais
 » enceinte. Les soins que je pris pour
 » cacher les suites de ma mauvaise con-
 » duite furent inutiles ; M. de Belval les
 » apprit un des premiers. Outré de ce
 » que je lui donnais un enfant qui ne
 » lui appartenait point , il exigea de moi
 » qu'il ne parût jamais dans la maison
 » paternelle. O ma fille ! c'est sur vous
 » que tomba cette proscription. En vain

„ mon cœur la trouvait trop dure ; il
 „ fallait m'y soumettre , & me priver de
 „ vous dès que je vous eus donné le
 „ jour. Une mercenaire prit soin de vos
 „ premières années. En sortant de ses
 „ mains, vous fûtes assez heureuse pour
 „ être confiée à ma sœur Madame d'Es-
 „ tinouse ; M. de Belval , toujours irrité
 „ de ce que vous veniez enlever le bien
 „ de ses vrais enfans , voulut vous faire
 „ prendre le voile. J'étais à-peu-près dans
 „ les mêmes dispositions , parce que
 „ Dieu m'ayant fait la grace de m'éclair-
 „ rer sur les écarts de ma jeunesse , je
 „ ne voyais pas, sans remords , qu'il fallût
 „ partager avec vous un héritage auquel
 „ vous n'aviez aucun droit. Vous ré-
 „ sistâtes à toutes les impulsions , aux
 „ menaces mêmes ; vous refusâtes obsti-
 „ nément de vous faire Religieuse.

„ Madame de Belval mourut ; & persua-
 „ dée que le tems ne nous ferait pas
 „ changer de résolution , je me décidai
 „ à vous faire venir auprès de moi , &

» à vous établir lorsque l'occasion s'en
 » présenterait ; mais en ne vous donnant
 » pour dot que le fruit de mes épargnes,
 » hélas ! je ne prévis point que votre
 » cœur s'attendrirait un jour en faveur
 » du Baron de Luzi, & que vous brû-
 » leriez pour lui d'une flamme criminelle.
 » Frémissez, ma fille, en apprenant que
 » celui que vous idolâtrez, & dont vous
 » avez peut-être comblé les desirs....
 » Frémissez, il est votre frère ; le Baron
 » de Luzi lui donna la vie ainsi qu'à
 » vous. Voilà la cause de mes refus de
 » vous unir ; voilà ce qui m'a portée à
 » vous transférer à Belval, à Marseille,
 » dans un Couvent, & dans le fond de
 » la Picardie ; toujours dans la vue de
 » vous soustraire aux poursuites de votre
 » amant ; voilà enfin ce qui m'a fait
 » tenter tous les moyens de vous marier
 » à M. Dessorges. Une triste fatalité a
 » triomphé de tous mes efforts ; vous
 » êtes tombée au pouvoir du seul homme
 » que vous deviez fuir. Mais, s'il en est

» tems encore , renoncez à celui à qui
 » vous ne pouvez appartenir sans crime ;
 » & , par ce sacrifice , méritez l'estime de
 » tous les cœurs vertueux , & les graces
 » du Ciel , à qui je vais rendre compte
 » de mes égaremens ».

Après avoir lu ce terrible écrit , je
 me rapprochai du lit de ma mère en
 gardant un morne silence. — Aurez-
 vous le courage , me dit-elle , de suivre
 un pénible devoir ? — Pouvais - je ré-
 sister à tous les sentimens qui me dé-
 chiraient à la fois ? ... Fondante en lar-
 mes , existante à peine , je promis de ne
 plus te revoir , & de me retirer dans un
 Couvent..... Ah ! pourquoi l'instant où
 je connus cet horrible mystère , n'a-t-il
 pas été le dernier de ma vie ! Je pres-
 sentais le coup qui allait m'accabler lors-
 qu'il fallût me rendre auprès de ma mère ;
 je te pressais contre mon sein , je t'ar-
 rosais de mes pleurs.... Dépend - il de
 moi de violer la parole que j'ai donnée ?
 Outragerai-je la nature & la religion ?

Non , Luzi , non , quoi qu'il m'en puisse coûter , je respecterai mes devoirs Nous sommes donc unis par les liens du sang ! Liens trop faibles pour mon ame enflammée , qu'êtes-vous comparés à ceux de l'amour ? Je vous déteste , je vous abhorre : sans vous , j'eusse été si heureuse ! O mon cher Luzi , que ton courage soit supérieur au mien , fais-moi rougir de mes faiblesses ; songe que je ne suis plus que ta sœur ; ouvre ton cœur à une nouvelle passion , effaces-en l'image d'Henriette par l'image d'une autre amante donne-lui le titre d'épouse... sois heureux avec une autre... Mes peines seront moins sensibles , si je n'ai plus les tiennes à supporter.



L E T T R E C.

Le Baron de Luzi, à M^{lle} de Belval.

MOI t'oublier, divine Henriette ! cesse de le croire ; je t'adorerai jusqu'à mon dernier moment. Ton ame timide , épouvantée des discours & des remords d'une mère expirante , n'a plus vu dans notre liaison que le plus horrible des crimes. Mais garde-toi d'envisager sous ce point de vue un amour vertueux. Devons-nous être les victimes des faiblesses de nos parens ? Nous avons ignoré celui qui nous donna une même origine ; nous n'avons donc offensé ni la nature ni les loix. D'ailleurs personne ne se doute du secret que t'a révélé Madame de Belval : qui pourrait donc nous faire un crime de notre amour ? Madame de Blainville est trop ton amie , pour abuser jamais de ta confiance , sur-tout en nous

voyant légitimer nos sentimens par les liens sacrés du mariage. Aimons-nous toujours avec la même tendresse, ou si la découverte de notre origine doit apporter quelque changement dans notre amour, que ce soit pour le rendre plus vif, s'il est possible. Tu seras ma sœur, mon amante, mon épouse ; nous réunirons ce qu'il y a de plus cher & de plus respectable parmi les hommes.



LETTRE CI.

M. Dessorges , à M. de Rosainville.

ME voici arrivé à Marseille, mon cher Rosainville. J'eusse mieux fait de n'en jamais partir. Mais que veux-tu ? Je n'ai pu vaincre cette fatalité malheureuse qui fait souvent manquer les desseins les mieux conçus. Que pouvais-je faire de plus, que de réduire cette fière & dédaigneuse beauté, à implorer la faveur de me donner sa main ? Je la tenais, un instant de plus m'assurait sans retour sa passion ; je l'allais voir à mes pieds, elle qui m'avait vu si long tems aux miens. Mais un fort malencontreux renverse mes projets ; il faut que tu arrives tout-à-coup avec le Chevalier de Belval pour faire évanouir le fruit de mes travaux ; lorsque je crois épouser une personne belle & riche, je reçois un

coup d'épée ; & au lieu de toucher une dot de deux cent mille francs, j'achève de manger mon bien. Voilà, Monsieur, ce qu'a produit votre belle apparition. Aidez-moi du moins à retrouver l'équivalent de ce que vous me faites perdre. Je t'avoue que , sans une prompte & heureuse révolution, je suis absolument ruiné. Mais ce qui me console dans mon aventure inouïe , c'est que le maudit Baron, qui a eu l'audace de m'enlever mon Infante , n'a pas joui long-temps de sa victoire. Tu n'imaginerais jamais ce qu'est devenue Mademoiselle de Belval ? A la mort de sa mère , elle est allée à Bordeaux , se confiner dans un Couvent très-austère , où elle se propose de prendre le voile. Cette dévotion n'est-elle pas bien subite & bien étonnante , puisqu'elle l'engage à renoncer à son amant , lorsque rien ne s'opposait plus à son mariage ? Qui peut avoir poussé notre belle capricieuse à ce singulier sacrifice ? Serait-ce de n'avoir trouvé dans le Baron qu'une adoration

stérile ou trop respectueuse ? La scène bizarre de la grotte , dont j'ai été le témoin , me fait soupçonner la manière ridicule dont il a pu se conduire après s'être emparé de sa maîtresse. J'espère que tu auras l'esprit de m'entendre.

Je n'ai point perdu l'espérance de trouver quelque jour un établissement avantageux. Si je rencontre une riche veuve , peu m'importe qu'elle soit vieille ou jeune , laide ou belle , il me suffira de savoir qu'elle est en état de satisfaire à toutes mes folles dépenses. Je juge à propos de me rabattre maintenant sur les veuves , parce que de profondes réflexions m'ont démontré qu'elles devenaient plus facilement dupes que les jeunes personnes à qui les plaisirs de l'hymen sont encore étrangers , & qui sont forcées , par les préjugés de l'éducation , à se tenir en garde contre la séduction des hommes aimables.

Je ne puis mieux finir ma lettre que par cette sublime vérité. J'en ajouterai

pourtant une autre , & qui te concerne
seul , mon cher Rosainville : c'est qu'il
ne faut pas servir un ami au préjudice
d'un autre ami. Le Baron de Luzi te
ferait le commentaire de cet endroit de
ma lettre , s'il te paraissait avoir quelque
chose d'intelligible.



LETTRE

LETTRE CII.

M. de Rosainville , à M. Dafforges.

JE savais que Mademoiselle de Belval s'était retirée dans un Couvent ; mais j'ignore quel est le motif qui a pu lui faire prendre un tel parti. Cependant je suis loin de vouloir la condamner trop légèrement & d'imiter ton persiflage. Il m'a paru que les charmes de l'esprit & de la vertu étaient joints en elle aux graces de la beauté. Ainsi je ne puis désapprouver une action dont j'ignore le motif. Tu suivrais mon exemple, si tu étais assez heureux pour savoir qu'il y a des femmes respectables , & vraiment dignes de nos hommages. Mais l'illusion dans laquelle tu as vécu jusqu'à présent se dissipera quand le feu de tes passions aura moins d'activité ; tu connaîtras alors que la vertu n'est point un être chimé-

II^e. Partie.

H

rique, & qu'il est doux de la rencontrer dans ce sexe charmant, dont la société seule suffit pour notre bonheur.

Peut-être vais-je m'exposer à la légèreté de tes propos ; mais je t'avouerai que je n'ai jamais été plus heureux que depuis que je sens tout le prix des plaisirs honnêtes. Tâche de devenir enfin raisonnable, on renonce à mon amitié.



LETTRE CIII.

*Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de
Belval.*

QUOI ! tu refuses toujours de voir ton amant ! tu résistes à ses instances, à ses prières, à ses larmes. Tant de dureté, si peu analogue à la douceur de ton caractère, m'annonce que tu as non-seulement cessé de m'aimer, mais que je te suis devenu un objet odieux. Oui, mes yeux se sont ouverts à la fin ; si l'indifférence & même la haine n'avaient pris dans votre cœur la place de cet amour qui devait être éternel, ne craindriez-vous pas de me réduire au désespoir ? Ainsi, par le changement le plus étrange, vous succédez à une impitoyable marâtre, & c'est vous qui me rendez le plus infortuné des hommes. Mais ai-je mérité un oubli si cruel ? Henriette ! s'il est vrai que tu m'as aimé,

accorde-moi le bonheur de te voir un instant ! Serais-tu indigne des tendres sentimens que tu m'inspires , & qui ne s'éteindront qu'avec ma vie ?



LETTRE CIV.

Mlle de Belval, au Baron de Luzi.

LUZI peut-il douter de l'empire qu'il eut sur mon cœur, après toutes les preuves que je lui ai données de ma tendresse ? Mon amour n'était que trop sincère , & je t'avoue que ma félicité ferait maintenant d'en calmer la violence ; je voudrais ressembler à ces femmes en qui le feu brûlant de l'amour n'est qu'une faible étincelle , qu'elles éteignent & rallument au gré de leurs caprices..... Mais je t'entretiens encore de ma coupable ardeur , tandis que je me proposais de ne te parler que de mes devoirs. Tu vois toute ma faiblesse ; cesse de solliciter un dernier entretien ; tu me rendrais parjure envers le Ciel , à qui j'ai promis de faire le sacrifice de ma funeste passion..... Mère barbare ! Pourquoi déchirer le voile qui cache le

mystère de notre naissance ? Que
 n'emportais-tu dans le tombeau ce fatal
 secret ? Je serais à toi , mon cher Luzzi ,
 rien ne pourrait plus nous séparer.
 Quoi , j'aurais été la femme de mon
 frère ! Soit vertu , soit préjugé , l'idée
 d'un tel crime me fait frémir d'horreur.
 Il faut briser les liens qui nous réunis-
 saient. Mais puisque tu ne peux être mon
 époux , je ne serai qu'à Dieu , lui seul
 peut te remplacer dans mon cœur.
 Que dis-je te remplacer ! ton image me
 suit sans cesse ; quand je veux élever
 mes prières vers l'Etre-Suprême , aussitôt
 mes larmes caulent , & je ne songe
 plus qu'à la fatalité d'avoir mon frère
 pour amant. Je t'en conjure , aie la gé-
 nérosité de me laisser achever mon triste
 sacrifice ; les combats que je me livre
 sont trop violens ; laisse moi remporter
 une victoire. que je déteste : ou
 crainte que , déchirée par les passions
 diverses qui m'agitent , je ne succombe
 enfin , & que ma morne soit ton ouvrage.

L E T T R E C V.

*Le Baron de Luzi, à Mademoiselle de
Belval.*

CETTE lettre te parviendra encore , malgré que tu pusses la cruauté jusqu'à ne vouloir plus que je t'écrive , mais Madame de Blainville s'est laissé toucher par mes larmes. Elle est pénétrée de la douleur qui me déchire & du sacrifice que tu veux faire. Songe que ce n'est pas seulement moi que tu quittes ; mais tu t'arraches à la société , dont tu peux faire le bonheur. Pourquoi enfouir dans un cloître & tes graces & tes vertus ? Bientôt le repentir consumera ta jeunesse , & va te conduire au tombeau. Ne suis donc point les impulsions du désespoir , écoute la voix de l'amitié. Oui , ce n'est plus ton amant qui te conjure d'être toujours les délices & l'exemple du monde ; je ne vois plus

en toi que ma sœur, que mon amie. Satisfait de ces deux liens qui nous uniront encore, je jure qu'ils borneront tous mes desirs. Si nous n'éprouvons plus ces transports délicieux qui ravissaient nos ames, elles se pénétreront d'une volupté tranquille, des charmes délicats d'une intime confiance. Tu vivrais pour exercer la bienfaisance, pour combler les vœux d'un homme plus heureux que moi, & pour être une bonne mère de famille ; au lieu que tes verrus deviendraient inutiles dans le fond d'un Couvent. Ah ! ne sacrifie pas trop légèrement le bonheur que tu peux goûter & répandre ; quitte le tombeau où tu voudrais t'enfvelir ; viens dans le sein de l'amitié jouir des douceurs qu'elle te prépare. Songe à ce que tu dois à ton amie, au Chevalier, & à l'infortuné que tu chérissais tant autrefois. Pourras-tu te résoudre à payer leur tendresse par l'indifférence la plus marquée ? Cède à nos desirs, consens à être heureuse : on l'est bien rarement dans le cloître.

LETTRE CVI.

Le même, au Chevalier de Belval.

DEPUIS ton départ, je suis enfin parvenu à voir notre chère Henriette ; mais quelle triste satisfaction ai-je remportée de cette entrevue ! J'étais convenu avec Madame de Blainville que je surprendrais son amie lorsqu'elles seraient ensemble au parloir. J'exécutai ce que nous avions projeté, & me présentai en tremblant aux yeux d'Henriette. Dès qu'elle m'aperçut, elle poussa un grand cri, & se jetant à genoux, les mains tendues vers moi, elle me dit d'une voix entrecoupée : — ô toi que j'idolâtre, malgré tous mes efforts, laisse mon cœur ne s'occuper que de Dieu seul ! n'abuse point de l'empire que tu as sur lui, pour faire couler mes jours dans le crime & dans le désespoir. Je desiré... — A ces mots,

une pâleur mortelle couvrit son visage , & elle tomba sans connaissance. Peints-toi , ô mon ami ! ma déplorable situation ; je voyais l'objet de ma tendresse & de mon respect sur le point d'expirer , & je ne pouvais lui donner aucun secours. Je m'efforçais vainement de rompre la grille qui nous séparait , quand Madame de Blainville fit venir des sœurs tourières , qui la transportèrent dans sa chambre , sans qu'elle eut encore repris l'usage de ses sens. . . . Hélas ! je l'ai peut-être vue pour la dernière fois , & tel est le dernier adieu que j'en ai reçu , je fus obligé de me retirer avant de pouvoir être rassuré sur son état.

Le lendemain elle me fit dire , par Madame de Blainville , de ne plus faire aucune tentative pour la revoir , si je ne voulais la rendre encore plus infortunée ; & abréger ses jours. Pressé par les vives instances de Madame de Blainville , qui m'a représenté tout ce que je devais à une personne si chère , croirais-tu que j'ai promis de renoncer à toute ma félicité ?.....

O Ciel ! ai-je pu faire le serment de renoncer à mon Henriette ? Mais elle l'exigeait , j'ai enfin senti que je serais indigne des sentimens qu'elle eut pour moi , si je n'avais la force d'imiter son courage.... Effort trop surnaturel & que je déteste ! Tu m'as tout ravi ; il ne me reste quel espoir de mourir au plutôt ; je me comptais dans le sentiment douloureux & profond que j'éprouve : songer à mon Henriette que je perds est pour moi une sorte de bonheur. J'aime ma triste situation ; & je ne voudrais pas d'une indifférence qui me laisserait un vide affreux , un accablement de mon existence pire que tous les maux. On voudrait que je m'éloignasse de cette ville ; mais toute ma consolation est de fixer l'asyle qu'habite mon Henriette ; j'irai le contempler chaque jour , jusqu'à ce que la mort ferme mes yeux.

Je t'afflige , Chevalier ; mais c'est dans ton sein que je dois déposer mes peines : il me reste du moins un ami.

LETTRE CVII & dernière.

Madame de Blainville, au Chevalier de Belyal.

VENEZ, Monsieur, venez au secours de notre cher & malheureux Luzi, réduit à l'état le plus déplorable ; arrachez - le d'un lieu qui ne sert qu'à entretenir son amour & sa douleur. Son désespoir est au comble, depuis qu'Henriette a prononcé les Vœux qui la séparent pour jamais du monde ; il est d'autant plus accablé, qu'il s'était toujours flatté qu'elle n'acheverait point ce cruel sacrifice. Je doutais moi-même qu'elle pût en avoir la force. Il est cependant consommé depuis huit jours, & il m'a fallu en être témoin. La veille de cette triste cérémonie, j'ai fait tous mes efforts pour l'en détourner ; mais elle m'a répondu que sa passion pour M. de Luzi était trop violente, & qu'elle sentait la nécessité de lui opposer un obstacle insurmontable

insurmontable. Après m'avoir réduite à l'admirer, elle m'a recommandé de cacher à son amant l'instant où elle allait prendre le voile, dans la crainte qu'il ne cherchât tous les moyens de l'en empêcher, ou qu'il ne voulût y être présent.

Le jour fatal étant arrivé, je me rendis dans l'intérieur du Couvent. La victime se présenta courageusement au pied de l'Autel; mais quand elle fut sur le point de se lier par un serment terrible, sa voix expira sur ses lèvres, & un tremblement involontaire la saisit. Madame d'Estinouse, qui était auprès d'elle, & qui fondait en larmes, s'aperçut de son émotion, & la soutint dans ses bras. Mais ce moment de faiblesse ne fut qu'un éclair; revenue bientôt à elle-même, elle prononça ses Vœux avec une fermeté incroyable.

Je jugeai à propos d'apprendre au Baron ce qui venait de se passer, afin de lui ôter toute espérance, & de le résoudre à retourner à Paris. A peine achevai-je de l'en instruire, qu'il perdit

tout sentiment , & resta comme mort
 sur le siège où il était assis ; ce ne fut qu'à
 force de soins que je parvins à le rap-
 peller à la vie. Effrayée du cruel état où
 il était, je le fis mettre au lit , & mandai
 promptement un Médecin. Il parut sen-
 sible à l'intérêt qu'il nous inspirait , à mon
 mari & à moi ; mais il tomba dans une
 sorte de stupeur , qui l'approchait de la
 mort ; il nous voyait sans nous voir , &
 semblait ne point nous entendre. Encore
 plus alarmée de cette insensibilité , je
 m'efforçai de ranimer sa douleur & de
 faire couler ses larmes , en lui parlant de
 son Henriette & de l'amour qu'elle aurait
 pour lui jusqu'au tombeau. Il entendit
 long-tems un nom si cher sans la moindre
 émotion. J'imaginai enfin de lui mettre
 sous les yeux le portrait de son amante ,
 qu'Henriette venait de me donner comme
 un gage de son amitié , & qui la représente
 dans l'habit qu'elle vient de prendre.
 L'infortuné Baron fixa cette peinture ; il
 reconnut celle qu'il adorait , poussa un
 profond soupir , & baigna de ses larmes

une image si précieuse , qu'il couvrit en même-tems de baisers. Je laissai un libre cours à sa douleur , & ce ne fut que lorsque je la vis assez soulagée par ces pleurs salutaires , que je commençai à lui parler , en essayant de mêler quelque consolation à mes discours. — C'est en vain , me dit il , que vous cherchez à calmer mes peines , elles dureront autant que ma vie. J'ai tout perdu , je ne puis me plaire que dans ma douleur ; je veux m'en pénétrer , je veux lui livrer tout mon être. —

Il ne cesse en effet de s'abandonner à la plus profonde mélancolie ; il refuse de sortir de sa chambre , dont il fait une espèce de tombeau , car , à la faible lueur d'une bougie , il passe les journées entières à contempler l'image d'Henriette , qu'il a toujours refusé de me rendre. Je suis allée plusieurs fois avec M. de Blainville pour l'arracher de ce lugubre séjour ; il s'obstine à ne vouloir pas le quitter.

Hâtez vous donc , Monsieur , de venir joindre vos consolations aux nôtres ;

peut-être auriez-vous plus de pouvoir sur son esprit. Mais n'oubliez pas de cacher à votre sœur le sujet de votre voyage. Je lui laisse ignorer l'état de son amant, afin de lui épargner de nouvelles peines, quoiqu'elle ne cesse de me demander s'il s'est enfin décidé à retourner à Paris. Persuadée qu'il supporte avec courage une séparation qui doit être éternelle, elle s'écrie quelquefois, en cachant son visage dans son sein, qu'elle aime avec plus d'ardeur que M. de Luzi, puisque rien au monde ne sera capable de le lui faire oublier. Je vous attends le plutôt possible, si vous vous intéressez encore à votre ami.

N. B. L'infortuné de Luzi ne put résister à la douleur d'avoir perdu celle qu'il aimait si tendrement; il mourut quelques mois après qu'elle eut prononcé ses Vœux. Mademoiselle de Belval ne lui survécut que d'une année. Cette fille, passionnée & vertueuse, avait cru trouver dans le sein de Dieu l'oubli de son amant; mais qu'il est difficile, dans un cœur vraiment sensible, d'éteindre un amour dont il fait ces plus chères délices!

Fin de la seconde & dernière Partie.